



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

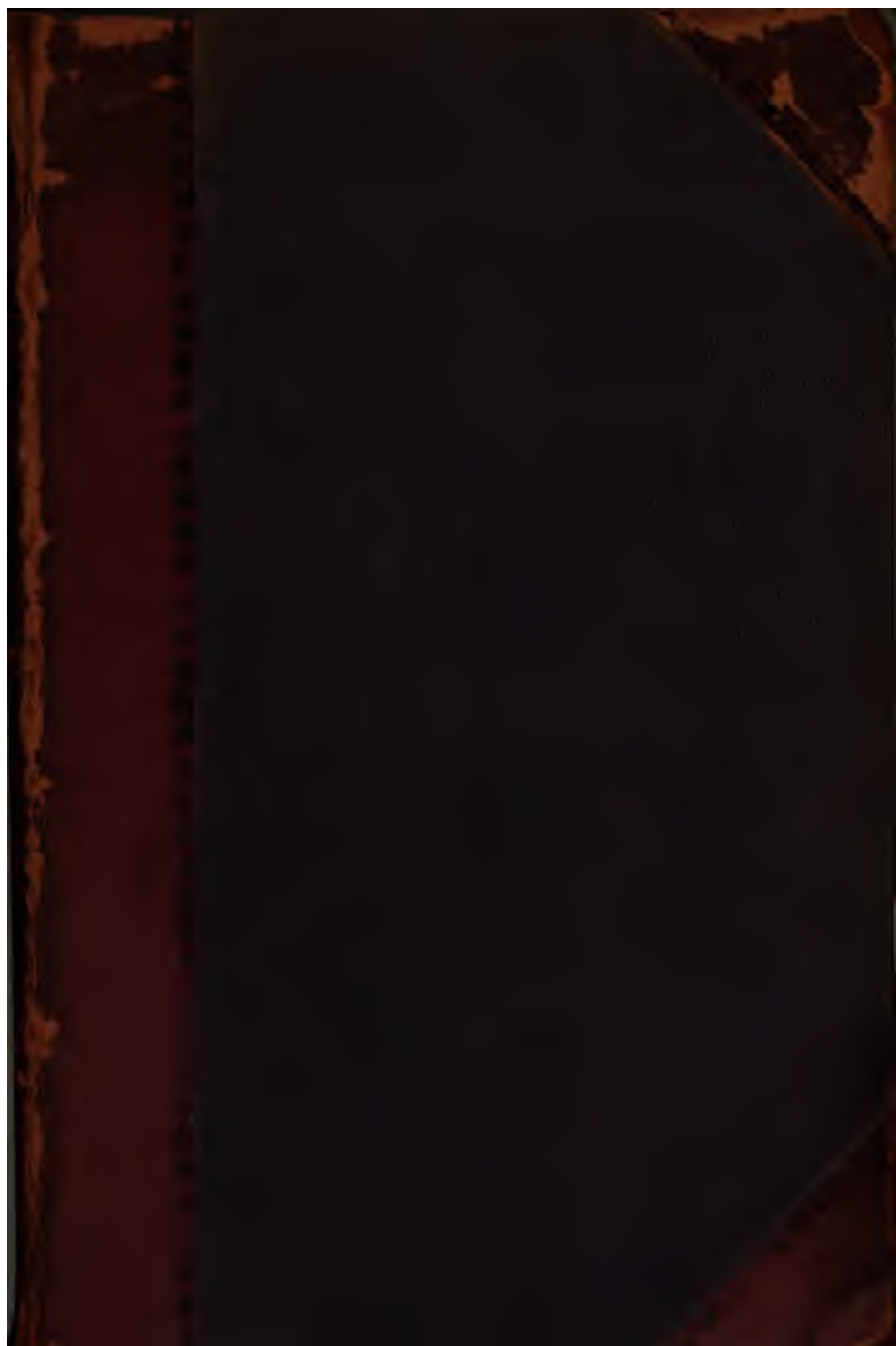
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

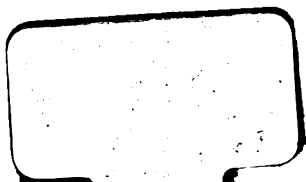
About Google Book Search

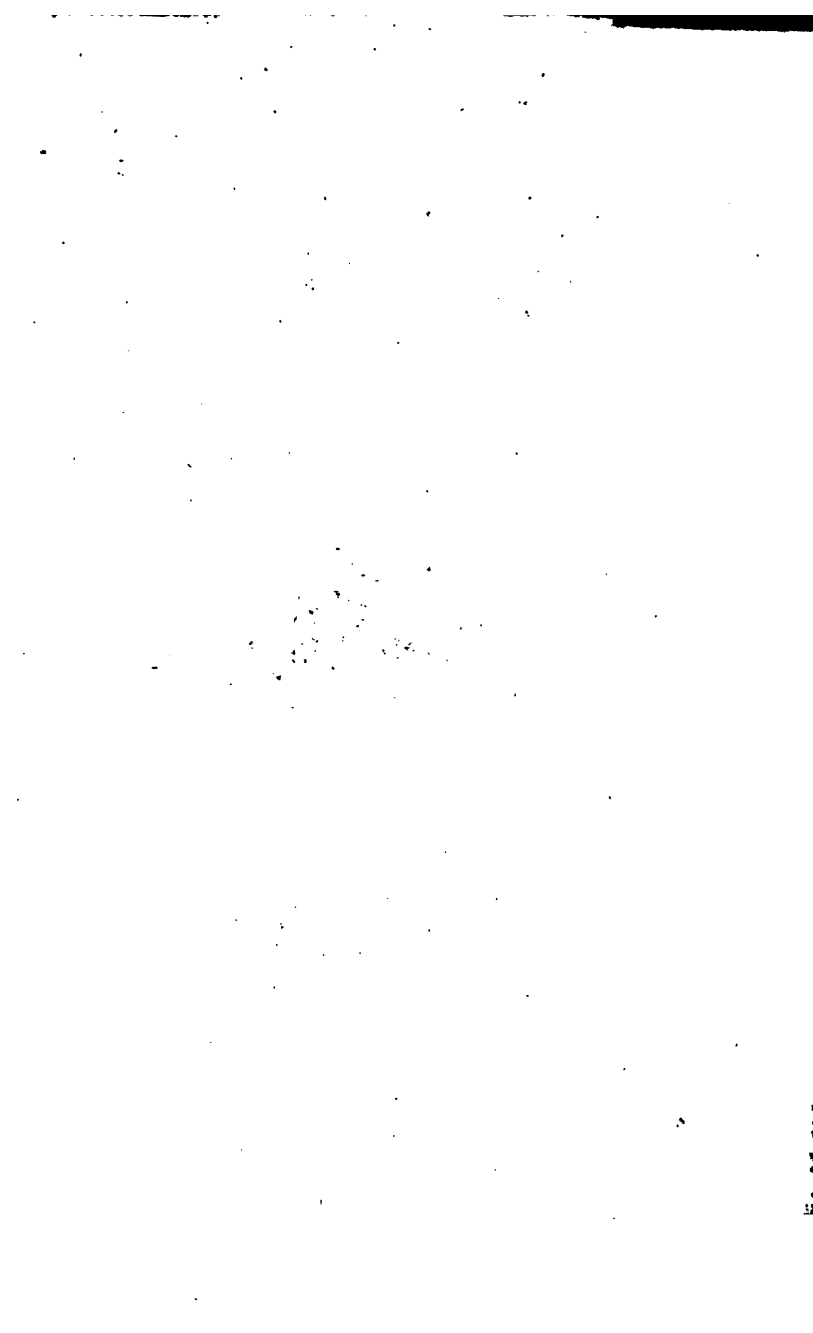
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600024764T







1

1



VOLTAIRE EN EXIL

Bruxelles. — Imprimerie A. LEFÈVRE, rue St-Pierre, 9.

CENTENAIRE DE VOLTAIRE

VOLTAIRE

EN EXIL

SA VIE ET SON ŒUVRE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

(Angleterre, Hollande, Belgique, Prusse, Suisse)

AVEC

DES LETTRES INÉDITES DE VOLTAIRE ET DE M^{me} DU CHATELET

PAR GASTINEAU.



PARIS

GERMER BAILLIÈRE ET C^{ie}

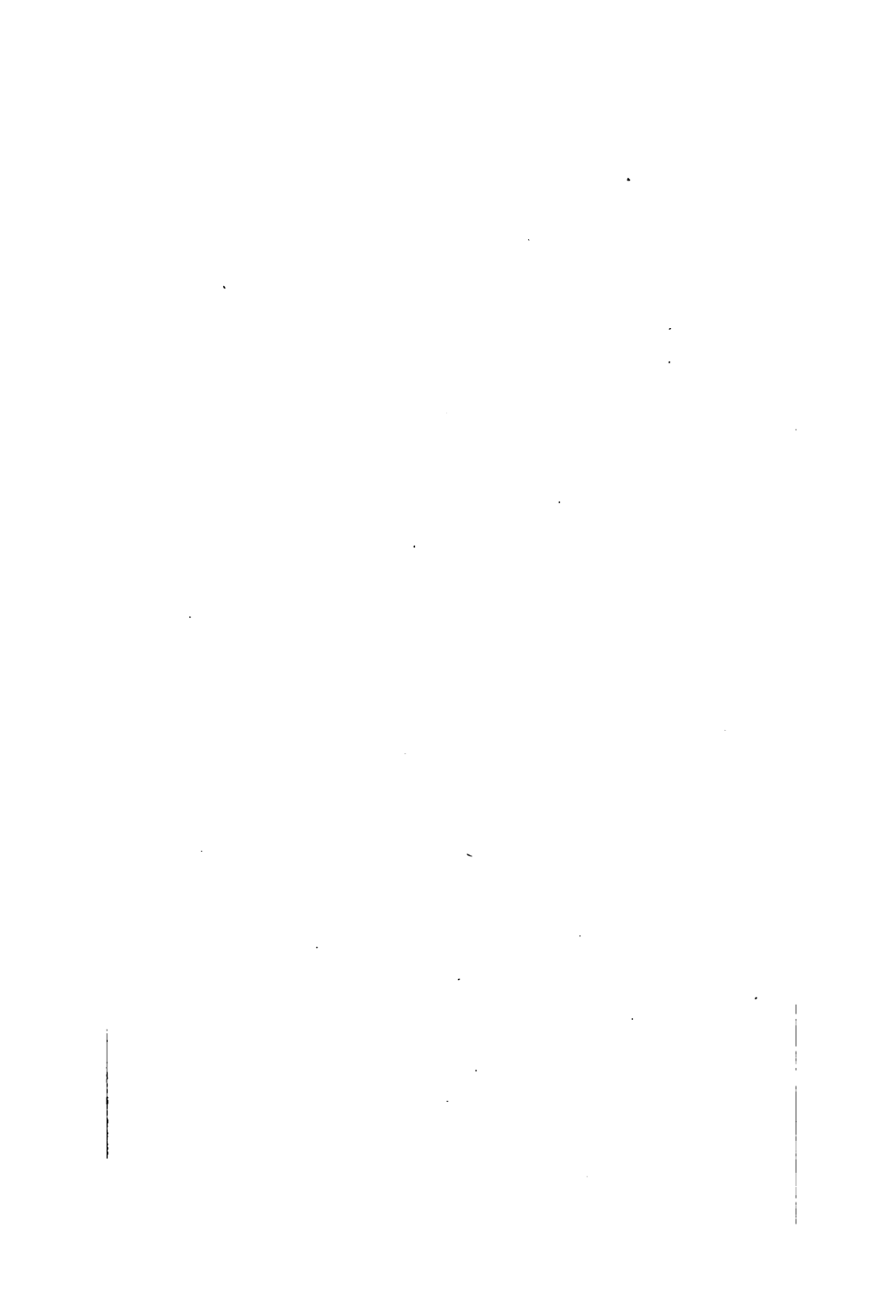
LIBRAIRES-ÉDITEURS

108, boulevard Saint-Germain, 108.

1878

Tous droits réservés.

210. m. 697.



CENTENAIRE DE VOLTAIRE

30 MAI 1878

Je quitte à regret Voltaire, après avoir passé trois mois avec lui.

Depuis longtemps j'étais un admirateur du grand philosophe qui fut le chef de la libre pensée au dix-huitième siècle ; en vivant dans son intimité, en scrutant sa vie et son œuvre, je suis devenu son ami. Et, s'ils ne le sont déjà, je suis convaincu que mes lecteurs le deviendront comme moi, après avoir parcouru cet ouvrage où j'ai cherché à saisir son esprit encyclopédique, sa physionomie mobile et multiple.

Comment ne pas se faire l'homme-lige, l'associé

intellectuel de Voltaire, — lorsqu'on le voit consacrer toute sa vie à la cause de la civilisation, de la vérité, de la liberté de conscience et de pensée, — lorsqu'on assiste à sa lutte en France contre le despotisme politique et l'obscurantisme religieux, — lorsqu'on l'accompagne dans ses refuges d'exil où il reprend courageusement son œuvre interrompue et publie librement ses travaux ?

C'est avec une joie indicible que l'on suit les pas de cet éclaircur du genre humain, de ce pionnier ouvrant des trouées profondes dans la forêt des préjugés, faisant la lumière à chacune de ses étapes, et que l'on constate la victoire de l'Esprit sur les erreurs et les sottises humaines.

Voltaire sera la grande figure éternellement séduisante et attrayante du XVIII^e siècle. Il a combattu le bon combat et remporté la victoire. Il a fondé la tolérance, délivré la conscience de ses oppressions, affranchi la pensée de ses entraves, écrit la préface du Code civil et de la Révolution de 89, détruit les législations barbares, les coutumes surannées, les vieilles traditions, les préjugés, tous les obstacles, tous les impédiments qui entravaient la marche de la civilisation. Il a été le soldat viril de l'esprit, le héros de l'humanité libre.

Sa patrie l'embastilla, le persécuta, jeta au bûcher ses livres, l'exila presque toute sa vie.

Voltaire éclata de rire au nez de cette race

d'*arlequins anthropophages*, comme il appelait les proscripteurs de Louis XV ; il se moqua de la censure et de la lettre de cachet. Il poursuivit sa croisade de libre pensée dans tous ses refuges : en Angleterre, en Hollande, en Belgique, en Prusse, en Suisse, où, lié avec les esprits éminents de ces pays, il fonda l'opinion publique de l'Europe, qui, par son active propagande, devint un levier, une force irrésistible d'action contre toutes les iniquités publiques, contre toutes les infractions aux droits et à la liberté de l'homme.

Voltaire résume en lui tout le XVIII^e siècle avec son esprit pétillant comme une coupe de champagne, son écart absolu d'un passé honteux et rétrograde, son essor vigoureux vers le progrès, vers un nouvel état de civilisation dégagé de tout ce qui est bas, servile, faux et obscur.

A cette lumière éclatante projetée par le siècle de Voltaire, comme l'ancien esclave tremblant devant le prêtre et le seigneur paraît difforme et gauchi ! Mais attendez que les philosophes aient rendu son esprit, son âme, sa volonté, sa puissance intellectuelle et morale au mutilé du moyen-âge, qu'ils l'aient délivré de la geôle du XVII^e siècle, et vous verrez le pauvre homme renouvelé et transformé par les Prométhées de l'Encyclopédie, vous le verrez marcher droit et ferme dans sa force et sa liberté. Ah ! mes maîtres, vous jetez Voltaire à la Bastille, et vous l'exilez. La ven-

geance sera exemplaire. Il fera sortir avec lui de son cachot les générations enchaînées, et il rentrera, malgré vous, triomphant dans ces pays d'où vous aviez cru l'avoir banni pour toujours.

Il n'y a pas au monde de spectacle plus merveilleux, plus attachant, démontrant mieux la puissance d'un esprit lumineux et sagace que la polémique de Voltaire contre les oiseaux de proie et les hommes de nuit de son temps. Quelle vive et haute intelligence ! Quelle ardeur de convictions, quel bon sens, quel brio dans la critique, une de ses créations. Quelle lucidité de conception et d'expression ! Quelle souple et fine lame ! « Sa prose est une épée, a dit Nisard. Elle brille, elle siffle, elle pousse en avant, elle tue ! »

Chevalier armé de toutes pièces, brillant et allègre combattant, comme il touche bien au défaut de la cuirasse les calibans, les mastodontes de l'ancien régime ! Il les harcèle sans cesse de ses traits barbelés ; il frappe l'oppression sous toutes ses formes, arrachant le masque à l'hypocrisie religieuse, stygmatisant la superstition, relevant l'homme courbé sous les servitudes séculaires, dégageant son cerveau des billesvesées, des chimères qui l'atrophient, et lui disant :

— Cultive ton jardin et ton esprit. Nettoie-les des vieux sédiments, des dépôts calcaires et des détritits du passé. Brûle les ronces et les herbes parasites, détruis les insectes nuisibles, passe le hoyau partout. Tu es roi, seigneur et maître chez

toi. Trace droit et vois clair. Ne verse pas dans l'ornière de l'utopie, ne te perds pas dans l'abîme du rêve. Nulle puissance n'a le droit de s'appesantir sur toi, de violer ta propriété intellectuelle et ton bien matériel. Mets au grenier tous les grimoires vermoulus, vieilles bibles et vieux codes, et trouve ton évangile dans ta raison, ta loi et ta règle dans ta conscience.

L'universalité, la prodigieuse activité intellectuelle de Voltaire lui permirent d'embrasser tous les problèmes; son génie vif et sensible, son sens droit le portent partout où il y a une vérité utile à produire, une erreur à confondre, une injustice à flétrir.

Il est le soutien, l'aiguillon de cette vaillante troupe d'encyclopédistes qui forgent les concepts de la nouvelle société, il les encourage, les anime de sa noble ardeur, de sa haine contre la domination catholique en prêchant d'exemple et en leur criant sans cesse : *Écrasez l'infâme!*

On trouve la main généreuse et bienfaisante de Voltaire dans les faits saillants du XVIII^e siècle; il touche à tout, il ne se désintéresse de rien. Il ne fut pas seulement penseur profond, philosophe, historien, lettré, poète, auteur dramatique, vulgarisateur de science, mais il fut encore « le héros et l'homme d'action du droit, » ainsi que l'a dit un député belge, M. Bergé, dans sa conférence. Ayant au suprême degré l'amour de l'humanité, il considère comme si elle lui était personnelle,

toute injure faite à autrui. Il s'indigne et bondit en apprenant une iniquité publique. Il se fait jurisconsulte, justicier de son temps. Les victimes du fanatisme, des persécutions et des erreurs judiciaires viennent à lui. Il les accueille, leur ouvre à deux battants les portes de sa maison de Ferney, prend en mains leurs griefs, se fait leur éloquent défenseur et parvient à les arracher à la fureur des parlements catholiques.

La meute obscurantiste et jésuitique se jeta hurlante et furieuse sur ce chevalier de la libre pensée. Mais, souriant au milieu de la mêlée, Voltaire marqua de sa griffe les ennemis de la raison et il voua les esprits de ténèbres et les Tartufes à l'immortalité du ridicule.

Après cinquante années d'arène philosophique, de combats toujours renouvelés sans épuiser l'athlète, Voltaire reste enfin maître du terrain. Il triomphe des éléments rétrogrades de l'ancienne société. Tous les despotismes, temporels et spirituels, ont du plomb voltairien dans l'aile. Ils ont perdu de leur assurance, de leur audace, se traînent et ralent, mortellement blessés par l'habile chasseur.

Faut-il s'étonner que cent années après l'Iliade, après la grande bataille du XVIII^e siècle, « les esprits abuseurs, enseignant mensonge et hypocrisie, » a dit Marnix de Sainte-Aldegonde, la bande noire, jésuitique et despotique, frémissent au seul nom de Voltaire, de ce Satan de l'esprit,

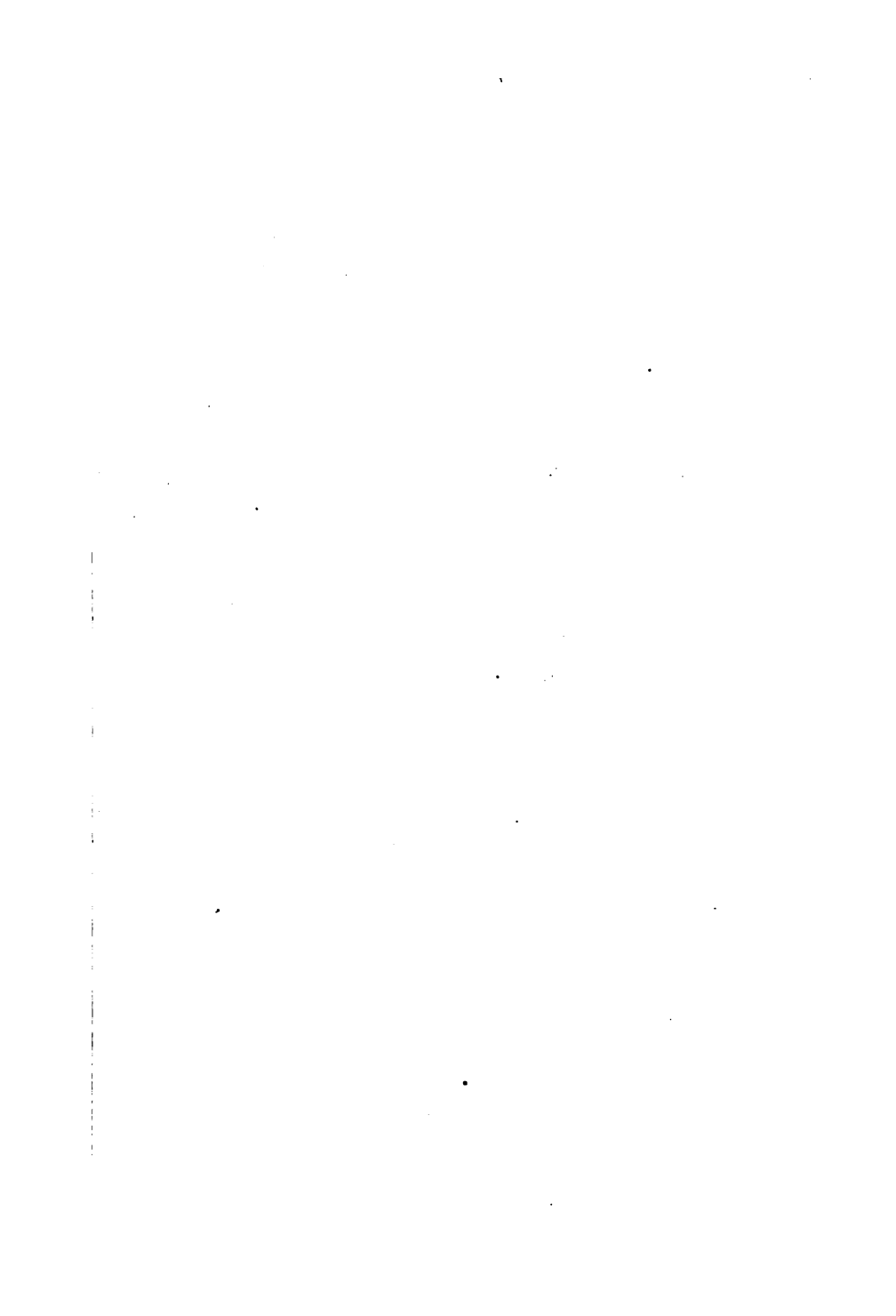
comme le qualifie un des grands coryphées de l'Église, Joseph de Maistre, qui exprimait le vœu de lui voir élever une statue *par la main du bourreau*, et qui, dans un aveu dépouillé d'artifice, s'écria : « Ah ! que Voltaire nous a fait de mal ! »

Les travaux d'Hercule sont jeux d'enfant à côté de l'œuvre de Voltaire.

Son esprit encyclopédique a rayonné sur toutes les branches des connaissances humaines. Philosophie, politique, législation, religion, mœurs, il n'est pas un élément social qu'il n'ait abordé, éclairé et réformé.

Vienne la Révolution, elle n'aura plus qu'à mettre engerbe les épis de la moisson voltairienne, à contresigner, à légiférer et à décréter les idées de Voltaire. Et en 89, Condorcet pourra dire avec raison : « Voltaire a fait tout ce que nous voyons ! »

Tous les fils du libre esprit s'associent aujourd'hui à la glorification de Voltaire, à son centenaire, saluant en lui le génie lumineux qui a le plus honoré et le mieux servi l'humanité, la plus haute expression et le plus illustre représentant de la civilisation européenne.



INTRODUCTION

Voltaire, ce juif-errant de l'esprit et de la libre pensée au xviii^e siècle, n'appartient pas seulement à la France, qu'il dut fuir presque toute sa vie, mais à tous les pays où il s'est réfugié pour se préserver de l'intolérance chronique de ses compatriotes : à la Néerlande, à l'Angleterre, à la Prusse et à la Suisse. A ces foyers il trouva assises, rayonnantes et puissantes, les libertés politiques et religieuses, qu'il chercha à ramener et à faire triompher dans sa patrie.

Voltaire forgea son génie sur la dure enclume

et à la rude école de l'exil. Il lui dut de n'être pas resté bel-esprit, oiseau rare dans la cage dorée de Versailles.

A Londres, à Amsterdam, Berlin, Bruxelles, Genève, Voltaire eut le levier d'Archimède, le point d'appui qui lui était nécessaire pour soulever le monde et pour l'éclairer. C'est à l'étranger qu'il put combattre à visage découvert, écrire librement, publier ses œuvres, propager ses idées, sans risquer, comme cela lui était arrivé en France, d'être bâtonné, embastillé, et de voir ses livres brûlés de la main du bourreau.

La marche funèbre des juifs-errants de la libre pensée s'ouvre par la révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades des Cévennes, sous le roi Louis XIV, tombé en enfance, ce *nec pluribus impar* qui termina son existence par la fistule et madame de Maintenon.

Les huguenots désertèrent en masse la France catholique, emportant avec eux leur dieu, leur art, leur science, leur industrie, pour les porter aux nations protestantes, qui les reçurent à bras ouverts.

Après les religieux du dix-septième siècle viennent les libres-penseurs du dix-huitième, enfin les politiques du dix-neuvième.

C'est le grand et douloureux pèlerinage de la liberté en deuil.

La Belgique, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne voient arriver chez elles des légions de proscrits en quête d'un nouveau foyer, d'une nouvelle patrie.

Au xvii^e siècle, les huguenots sortant de France ne firent que passer à travers la catholique Belgique.

Les Provinces-Unies ne reçurent pas moins de cinquante-cinq mille protestants français réfugiés. L'Angleterre en reçut cent mille, qui la dotèrent de toutes les précieuses industries de la France.

Les migrations, volontaires ou forcées, ont deux conséquences : appauvrissement des pays qu'elles abandonnent, surcroît de vitalité et de richesse pour les contrées qu'elles abordent, et qu'elles fécondent, de même que les débordements périodiques des eaux du Nil fécondent les terres qu'elles arrosent.

L'émigration seule a constitué la puissance formidable des États-Unis. L'émigration de l'ancien monde a enfanté et enrichi le Nouveau Monde.

Mais les réfugiés ne font pas qu'apporter des bienfaits matériels aux contrées qui les reçoivent, ils leur apportent encore le précieux tribut de leur science, de leur art, de leur intelligence. En retour, ils en reçoivent une force, un développement, un accroissement de lumières, comme le prouve l'exemple de Voltaire, exilé dans la Néerlande, en Angleterre et en Suisse.

Avant d'arriver à Voltaire, il est utile de dire quelques mots des exilés français qui l'ont précédé dans ses premiers refuges : la Belgique et la Hollande.

Au xvii^e siècle, nous voyons en Belgique un réfugié illustre, Antoine Arnauld, l'hercule du jansénisme, le directeur des religieuses et des pensionnaires de Port-Royal.

Dénoncé par les Jésuites, accusé de complot et de cabale contre l'Etat, Arnauld passa la frontière. Il était naturel qu'il se réfugiât dans le pays où Jansénius avait été évêque et professeur d'écriture sainte. Après avoir habité Mons, Arnauld se fixa à Bruxelles définitivement, car il y mourut dans le courant de l'année 1694. Il fut enterré sous les dalles de l'église Sainte-Catherine, et son cœur fut porté à Port-Royal-des-Champs.

Bayle, l'illustre auteur du *Dictionnaire historique et critique*, qui, dans sa chaire de professeur à Sedan et dans ses écrits, avait courageusement combattu l'intolérance religieuse de Louis XIV, dut aussi prendre le chemin de l'exil. Avant de se rendre à Amsterdam pour y rédiger ses *Nouvelles de la République des lettres*, il s'arrêta à Bruxelles, mais il n'y laissa aucune trace appréciable de son séjour.

Le célèbre poète comique Regnard fit également un court séjour à Bruxelles dans le courant

de l'année 1684, et il eut le temps d'y saisir le sujet de la meilleure comédie de son répertoire : *le Légataire universel*. Voici le fait :

A Rome, chez le général des Jésuites, était mort subitement un vieux gentilhomme de Franche-Comté, le seigneur d'Ancier.

Ce brusque et malencontreux trépas avait complètement dérangé les plans des bons pères Jésuites, qui n'avaient si bien hébergé et choyé le gentilhomme franc-comtois que pour le faire tester en faveur de leur ordre et hériter de tous ses biens, suivant leur coutume. Mais nos Jésuites ne furent pas embarrassés pour si peu ; ils cachèrent la mort du gentilhomme et cherchèrent un sosie qui pût tester en son lieu et place.

Un des membres de la Compagnie avait connu en Franche-Comté un fermier de M. d'Ancier, du nom de Denis Euvrard, qui avait la même physionomie et le même son de voix que son seigneur. Il fut dépêché auprès de ce tenancier, et, par des promesses d'argent, il parvint à l'amener à Rome. Là on lui apprit que son ancien seigneur venait de mourir *ab intestat*, mais non

sans avoir eu le temps de déclarer aux Jésuites qu'il léguait à Denis Euvrard une importante ferme, et le reste de ses biens aux révérends pères.

Au nom du ciel, le général de l'ordre invita Denis à exécuter la volonté de son maître défunt, en jouant le rôle du seigneur d'Ancier à son lit d'agonie, en le ressuscitant pour quelques heures.

En effet, voilà Denis Euvrard, notre faux moribond, enfoncé dans son lit et le bonnet de nuit jusque sur les yeux, qui dicte son testament, — le testament du seigneur d'Ancier, — devant témoins et gens de loi; mais Denis, en campagnard matois qu'il était, au lieu de s'attribuer seulement une ferme, comme il en était convenu avec les Jésuites, y ajouta des dépendances, item un moulin, item un pré, item un bois, item des bestiaux, item des cens.

A chaque item de Denis, les Jésuites joués pâlisssaient et se morfondaient. Ils étaient pris comme renards dans leur propre piège.

Enfin le faux moribond daigna laisser une part de l'héritage aux révérends pères, furieux de se voir enlever la meilleure portion du gâteau,

mais qui durent se taire pour garder le reste.

Le lendemain de cette farce sacrilège, on enterra le vrai d'Ancier, et Denis Euvrard regagna ses foyers, riche, bien portant et enchanté d'avoir joué sous main les révérends pères Jésuites. A trompeur, trompeur et demi.

Les années s'écoulèrent, et le comédien de la mort, jouant sérieusement cette fois le rôle de moribond, avoua sa supercherie et la source de sa fortune à son confesseur. Celui-ci, qui était un gallican, divulgua la scène du legs, arrangée par les Jésuites. Les héritiers naturels de M. d'Ancier attaquèrent alors le testament. Ils gagnèrent deux fois, à Besançon et à Dôle; mais le procès ayant été porté par les Jésuites au Conseil suprême de Bruxelles (la Franche-Comté soumise à l'Espagne dépendait alors du gouvernement de Flandre), le tribunal bruxellois maintint les Jésuites dans leur droit de main-morte sur les biens d'Ancier dont ils jouissaient.

Il n'y avait pas fort longtemps qu'on avait terminé ce procès quand Regnard était à Bruxelles. On en parlait et on en riait encore. C'est ainsi que les révérends pères ont fourni à Regnard

l'idée de son excellente comédie du *Légataire universel*. On voit que les Jésuites sont encore bons à quelque chose, puisqu'ils ont si heureusement inspiré Molière dans *Tartufe*, Beaumarchais dans le *Mariage de Figaro* et Regnard dans le *Légataire*.

Nous voici au xviii^e siècle, qu'on a si bien appelé le siècle de Voltaire. Elle se lève enfin cette éblouissante aurore de la libre pensée. Elle se lève, versant un torrent de lumière sur ses obscurs blasphémateurs, selon l'expression de Lefranc de Pompignan.

Quel siècle ! et comme Hegel a eu raison de l'appeler le *siècle de l'esprit*. Quelle irradiation intellectuelle, quelle verve philosophique, quel entrain et quels salons ! Tous les esprits lettrés prennent part au grand travail d'émancipation de l'esprit humain. Les plus brillants noms de l'aristocratie et de la bourgeoisie naissante, de la noblesse et de la finance, collaborent activement

à l'œuvre de rénovation, car le xviii^e siècle fut une nouvelle manière de voir en toutes choses, une révolution intellectuelle et morale. Enfin, les plus nobles femmes et les femmes les plus nobles, mesdames du Châtelet, du Deffant, de Tencin, de L'Espinasse, d'Houdetot, Geoffrin, Helvétius, d'Epinay, de Choiseul, de Grammont, de Luxembourg, — j'en oublie beaucoup, — ces duchesses, ces marquises, ces comtesses ne dédaignent pas d'être les amazones de la libre-pensée. Chez elles, dans leurs *bureaux d'esprit*, comme on disait alors, se tiennent les assises et les conférences philosophiques. Elles ouvrent leurs salons aux encyclopédistes, aux philosophes, discutant avec eux les grands problèmes de la destinée humaine et apportant comme part de collaboration leur grâce et leur esprit.

Quelle précieuse collaboration, et comme il est regrettable que les bourgeoises du dix-neuvième siècle n'aient pas cru devoir suivre l'exemple de leurs nobles devancières.

Au milieu de cette brillante pléiade d'encyclopédistes et de grandes dames philosophes reven-
diquant les droits de la pensée, apparaît, comme

un chevalier armé de toutes pièces, Voltaire, qui exerça une influence prodigieuse sur son temps, sur son siècle, dont il fut le coryphée, et la plus haute expression intellectuelle.

Voltaire représente la généralité des esprits de son époque ; il est la conscience libre, le verbe éloquent des idées de ce grand dix-huitième siècle, que M. Blaze de Bury a heureusement caractérisées ainsi :

« Dans la science, esprit de libre recherche ; dans la littérature, expansion libre, du vrai, du beau humain ; » et nous ajouterons à cette définition de M. Blaze : dans l'ordre philosophique, réaction absolue contre le christianisme, séparation complète, antithèse de l'idée chrétienne faisant dépendre la destinée humaine de la grâce et de l'intervention divines, tandis que dans la philosophie du dix-huitième siècle, l'homme ne relève que de lui-même, des lois de sa conscience et de sa raison.

Le christianisme, comme toutes les religions d'ailleurs, pose les droits de Dieu ; le dix-huitième siècle pose les droits de l'homme, si clairement formulés par les constitutions de la Révolu-

tion française, qui fut le produit et le couronnement de sa philosophie. Le dix-huitième siècle est le législateur de la loi inéluctable de progrès dont nous vivons aujourd'hui, et qui nous vivifie comme notre sang même.

Par l'influence de Voltaire et des encyclopédistes, la période de Louis XV fut une révolution complète dans les idées, la littérature et les arts.

A ce sujet, David-Frédéric Strauss a dit, dans l'une de ses six remarquables conférences sur Voltaire :

« La grande œuvre du seizième siècle, la Réforme, est surtout le fait des Allemands ; pendant l'époque de transition marquée par le dix-septième siècle, tandis que l'Allemagne était déchirée par des luttes civiles, la Hollande et l'Angleterre jetaient les assises de la politique et de la pensée modernes. Au dix-huitième siècle, des Anglais dispersés en France, comme Bolingbroke, des Français visitant l'Angleterre, comme Voltaire et Montesquieu, apportèrent l'étincelle de la nouvelle lumière qui, grâce aux efforts de Voltaire, devait partir de la France pour resplendir sur le monde, comme lumière du siècle de la vulgari-

sation. Si les Français, et surtout les Parisiens, furent le peuple élu pour ce sacerdoce intellectuel, Voltaire en fut le grand-prêtre, et nous disons avec une égale vérité : En France seule, le dix-huitième siècle pouvait trouver son représentant littéraire, ou au dix-huitième siècle seul, la France pouvait produire l'écrivain qui reflétait en lui toutes ses propriétés nationales. »

VOLTAIRE EN EXIL

SA VIE ET SON ŒUVRE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



I

Voltaire eut une jeunesse fort orageuse, parturition habituelle des grands hommes.

Élève du collège Louis-le-Grand, dirigé par les Jésuites, auxquels il devait porter de si rudes coups, il émerveilla ses professeurs.

Une Aspasia célèbre, qui aima la science, l'esprit et la liberté autant que l'amour, Ninon de l'Enclos, fut tellement charmée de la vive intelligence du jeune collégien, qu'elle désira être sa marraine spirituelle ; elle lui légua par testament 2,000 pistoles, « pour l'achat de livres. »

Ses humanités à peine terminées, Voltaire se livra à sa verve poétique. Quatrains et épi-grammes circulaient déjà dans son cercle.

Son père, M. Arouet, payeur des épices de la Chambre des comptes, voulant à toute force cautériser la manie poétique de son fils et l'empêcher de sacrifier aux Muses, pour en faire comme lui un parfait notaire, n'imagina rien de mieux que de l'exiler en Hollande, auprès de l'ambassadeur de France, le marquis de Châteauneuf.

A la Haye, en dépit de la surveillance sévère du marquis, le jeune Arouet éclaira le ciel brumeux de la Hollande du soleil de la jeunesse. Il noua une intrigue amoureuse avec Olympe Dunoyer, qu'il surnomma *Pimpette*. La jeune fille était à ce point éprise d'Arouet qu'elle venait le voir sous des vêtements masculins.

Ceci ne faisait pas l'affaire de la mère, Thérèse Dunoyer, une intrigante, qui visait à unir Pimpette à quelque haut personnage. Il paraît que Cavalier, le héros des Cévennes, fut au rang des prétendants à la main d'Olympe.

Pour éviter un scandale et ayant intérêt à ménager la mère de Pimpette, alors directrice de la *Quintessence*, recueil d'anas, d'anecdotes piquantes et de commérages figaresques, l'ambassadeur

brisa les relations des amants en renvoyant Voltaire à son père, auquel il le dépeignit comme unendiablé impossible à tenir, un précoce scélérat. Il présenta son algarade amoureuse sous les plus noires couleurs dans sa lettre, qui débutait ainsi :

« Je n'espère plus rien de votre fils. Le voilà deux fois fou : amoureux et poète. »

Il appelait cela des folies, le vieux diplomate ! Le paraphrasant, le bonhomme Arouet disait tristement :

« — J'ai pour fils deux fous, l'un en vers, l'autre en prose. »

Le fou en prose était le frère aîné de Voltaire, qui était devenu janséniste.

Voltaire revint en France en passant par Gand, d'où il écrivit à sa Pimpette.

En 1716, il fut exilé à Sully-sur-Loire pour avoir chanssonné les mœurs du Régent et de ses filles. Il égaya cette retraite par d'agréables relations avec mademoiselle de Corsambleu, qui avait le goût du théâtre et qui, quatre années après, débuta dans une pièce de Voltaire : *Artémire*. La pièce et la débutante tombèrent l'une sur l'autre.

Dans le courant de l'année 1717, Voltaire, revenu à Paris, fut accusé, à tort cette fois, d'être l'auteur d'une satire intitulée *J'ai vu*, et qui se terminait ainsi :

J'ai vu, c'est dire tout, le jésuite adoré.

L'auteur supposé des *J'ai vu* fut jeté à la Bastille. Il y composa les chants de sa *Henriade*, et n'en sortit que le 11 avril 1718. Le marquis de Nocé, voulant épargner à Voltaire l'exil, qui était d'usage et de *droit* après une incarcération à la Bastille, chercha à le réconcilier avec le Régent et le conduisit à une réception du Palais-Royal. Un orage éclata.

Voltaire, regardant le ciel, s'écria au milieu des courtisans :

« — Quand ce serait un régent qui gouvernerait là-haut, les choses n'iraient pas plus mal ! »

Le marquis de Nocé, en présentant Voltaire à Philippe d'Orléans, lui dit :

« — Monseigneur, voici le jeune Arouet que

vous venez de tirer de la Bastille et que vous allez y renvoyer. »

Et il lui raconta le trait sur l'orage.

Le Régent, qui était aussi spirituel que débauché, philosophe à ses heures, éclata de rire et parla de faire une pension à Voltaire, qui lui répliqua :

« — Je remercie Votre Altesse Royale de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »

Cependant Voltaire dut prendre l'air de la campagne et se rendre à Châtenay, où son père s'était engagé à le faire surveiller par un de ses parents. Après avoir passé quelque temps dans cette retraite forcée, il revint dans la capitale et fit jouer aux Français sa tragédie d'*OEdipe*, qui fut applaudie, et dont ces deux vers célèbres passèrent bientôt de bouche en bouche :

Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

Se moquant un peu de son œuvre, l'auteur

parut au milieu d'une représentation sur le théâtre, portant la queue de la robe du grand-prêtre.

Dès que sa pièce fut imprimée, Voltaire en envoya un exemplaire à Jean-Baptiste Rousseau, qui lui répondit de Bruxelles par une lettre dont voici la conclusion :

« J'aurais une infinité de choses à vous dire sur l'excellent ouvrage que vous m'avez envoyé... Mais j'espère que nous nous verrons à Bruxelles, et que nous aurons le loisir de nous y entretenir de plusieurs choses qui seraient trop longues à écrire. »

En mai 1719, une nouvelle mesure de rigueur frappa Voltaire, à qui l'on prêta le poème juvénal-lesque lancé contre le Régent, les *Philippiques*. Voltaire fut encore banni de Paris. Il mena une vie errante, tantôt à Sully, chez le duc, tantôt chez la maréchale de Villars, dont il tomba amoureux, tantôt en Touraine, à la Source, chez lord Bolingbroke, un érudit, un libre-penseur, exilé de son pays par des intrigues jacobites, et marié à une Française, madame de Villette.

Voltaire allait ainsi, de château en château, causant, devisant, jetant l'esprit sur son chemin, et

toujours travaillant, à quelque endroit qu'il se trouvât.

L'année suivante, son bannissement est levé, et il accourt à Paris. Mais à quelque temps de là, autre algarade. Voltaire, ayant rencontré à Versailles, chez le ministre, l'officier Beauregard, dont les dénonciations lui avaient valu son premier embastillement, il s'écria :

« Je savais bien qu'on payait les espions, mais je ne savais pas encore que leur récompense fût de manger à la table du ministre. »

Ayant résolu de se venger de la sanglante apostrophe, Beauregard guetta le passage de Voltaire au pont de Sèvres, le surprit, le roua de coups et le blessa au visage.

Voltaire demanda justice. Mais l'officier-espion avait rejoint son régiment, et d'ailleurs le ministre le protégeait.

—

Par une lettre de Voltaire au cardinal Dubois, datée de Cambrai juillet 1722, nous apprenons qu'il était l'accompagnateur, le sigisbé d'un

voyage d'agrément en Belgique et en Hollande
entrepris par la marquise Julie de Rupelmonde.

Une beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui, les amours et moi,
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.....

Cette marquise, fille du maréchal d'Aligre et
veuve d'un riche seigneur de Flandre, auquel elle
avait été unie en 1705, était en pleine maturité,
blonde et piquante. Voltaire l'avait guérie de la
dévotion et des dévots qui cherchent à consoler
les jolies veuves, en la convertissant à la philo-
sophie. Mais elle y avait ajouté la galanterie.
C'est à elle que Voltaire avait adressé la célèbre
Épître à Uranie, qui fut d'abord l'*Épître à Julie*,
et dont voici quelques vers :

Tu veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
Aux superstitions j'arrache le bandeau ;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie,
Et que ma philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les horreurs de l'autre vie.

La jolie veuve et le spirituel philosophe, heureux couple nomade, eurent beaucoup de peine à s'arracher des fêtes de Cambrai, où se réunissait un Congrès, et des agréables réceptions qui leur furent faites, pour passer la frontière belge. A Bruxelles, Voltaire se rendit au débotté chez son ami Jean-Baptiste Rousseau, qu'il croyait retrouver libre-penseur comme à Paris, mais *quantum mutatus ab illo !*

Rousseau était un habile versificateur, d'un incontestable talent, mais il n'avait pas l'élévation du caractère et la noblesse d'âme du vrai poète. Il était revenu au giron de l'Église, touché probablement par la grâce catholique dans son exil à Bruxelles, qu'il s'était attiré par sa *Moïsade*, par ses pamphlets injurieux et ses épigrammes licencieuses, lancées à Paris, un peu à la tête de tout le monde.

Après les premiers témoignages d'amitié et les chaleureuses démonstrations des deux amis enchantés de se revoir, Voltaire proposa une promenade hors de la ville, et l'on monta en voiture.

Il est impossible que deux poètes restent longtemps sans parler de leurs œuvres et se confier leurs travaux. Voltaire communiqua à Rousseau son *Epttre à Julie*. A peine eut-il écouté les premières strophes, que Jean-Baptiste s'indigna des *idées impies* répandues dans cette œuvre et menaça de descendre de carrosse pour ne pas en entendre davantage.

Voltaire railla les sentiments de dévotion dont Rousseau faisait parade devant lui et s'écria :

« — Allons à la comédie... Mais je suis fâché que l'auteur de la *Moïsade* n'ait pas prévenu le public qu'il s'était fait dévot. »

Il paraît que, dans un entr'acte de la pièce, Rousseau lut à Voltaire son *Ode à la postérité*, encore inédite, et le consulta sur sa valeur :

« — Savez-vous, mon maître, lui dit ironiquement Voltaire quand il eut achevé, que je ne crois pas que cette ode arrive jamais à son adresse!... »

Rousseau ne souffla mot et resta sous le coup de cette mordante épigramme. Il était

blessé au cœur. Les deux poètes se séparèrent
fâchés, ennemis jurés. *Genus irritabile vatum !*

Dans la volumineuse correspondance de Voltaire, il y a des lettres de Belgique datées de 1722, 1734, 1737, 1739, 1740, 1741, 1742 et 1744.

La *Correspondance* de Voltaire (édition Beuchot) ne mentionne qu'une lettre, adressée à Thiériot, à la date du 11 septembre 1722, dans laquelle il dit à son ami qu'il sera de retour de Bruxelles à Paris sous quinze jours, et qu'il ira voir Sully pour *faire happer* le coquin.

Le coquin en question était l'officier français Beauregard.

Voltaire séjourna deux semaines à Bruxelles, où, a-t-il écrit, il fut chaque jour en fête et dont on lui fit les honneurs à merveille. Puis il visita quelques villes de la Belgique avec madame de Rupelmonde. En Hollande, il vit des éditeurs et s'occupa de l'impression des premiers chants de

sa *Henriade*. Il n'avait pu trouver un imprimeur en France.

Aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, la Hollande fut un des principaux refuges de la libre-pensée. C'est là que vinrent Locke et Shaftesbury, victimes des Jacobites et du gouvernement catholique de Jacques II. Shaftesbury y mourut. C'est à Amsterdam que se réfugièrent aussi Basnage, Bayle, Leclerc, l'abbé Prévost, Rousseau et tant d'autres. Des imprimeries de cette ville libre des Provinces-Unies sortaient des pamphlets, des journaux, des livres philosophiques, qui se répandaient ensuite dans toute l'Europe, faisant la révolution dans les esprits avant qu'elle se traduisit dans les faits.

Son voyage d'agrément en compagnie de son aimable marquise étant terminé, Voltaire mit le cap sur Paris. Il se livra avec fureur aux nobles études, tout en décochant ses épigrammes à droite et à gauche et en faisant sa cour à la belle duchesse de Villars, dont il était toujours fort amoureux.

La duchesse voulait bien deviser tendresse avec le poète, mais, en grande coquette, elle tenait sa passion à distance dans les régions platoniques.

Voltaire, qui a ainsi défini l'amour : « l'étoffe de la nature brodée par l'imagination, » était sur ce chapitre un peu de l'école de la Régence, plus fantaisiste et sensuel que sentimental, si l'on excepte pourtant ses relations avec madame du Châtelet. Des hauteurs trop éthérées de la duchesse de Villars, il descendit dans l'île de Cythère avec une très pauvre et très charmante jeune fille, mademoiselle Suzanne Livry. Ce fut un véritable roman de jeunesse. Suzanne devint pour lui une nouvelle Pimpette. Elle désirait se consacrer au théâtre. Voltaire lui dit que comédie était synonyme d'amour et de passion, et lui demanda si elle avait aimé. Sur sa réponse négative, le poète lui enseigna le jeu et la comédie de l'amour.

Quelques mois s'écoulèrent. Suzanne joua un rôle dans une pièce de Voltaire. Puis elle fit plusieurs infidélités à l'auteur et se rendit, avec une compagnie de comédiens, à Londres. Mais l'en-

treprise ne réussit pas. Suzanne tomba dans la misère... et dans les bras du riche et original marquis de Gouvernet, qui la rencontra dans une obscure taverne londonienne et l'épousa. Voltaire a fait de cette histoire le sujet de son *Ecossaise*.

A la fin de sa vie, Voltaire eut la fantaisie d'aller visiter dans son hôtel à Paris, la marquise de Gouvernet. Mais elle ne le reçut pas. Il fut arrêté à la porte par un grand et solennel suisse. Voltaire lui envoya comme carte de visite la charmante et satirique pièce de vers des *Vous* et des *Tu*, opposant à la froideur compassée de la marquise l'abandon et la désinvolture de l'ex-comédienne à la bouche rose pleine de baisers :

Philis, qu'est devenu ce temps
Où, dans un flacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seule ornée,
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais dans ta folie
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie ?

.
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tout trésors,

Que les agréments de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne ?
Tu le fus, objet gracieux ;
Et que l'Amour me le pardonne !
Tu sais que je t'en aimais mieux,

Pour toute réponse, la marquise envoya le portrait du poète peint dans sa jeunesse.

« — O mes amis, s'écria Voltaire, rendant compte de sa visite, je viens de passer d'un bord du Cocyte à l'autre... »

Les relations de Voltaire avec Adrienne Lecouvreur durèrent un peu plus que celles qu'il avait entretenues avec la volage Suzanne Livry. Ce fut en présence de la célèbre comédienne, chez elle ou dans sa loge à l'Opéra, qu'il eut une algarade avec un imbécile prétentieux qui s'appelait le chevalier de Rohan-Chabot. S'étant montré impertinent vis-à-vis du poète, il fut cloué au mur par une de ces mordantes répliques dont Voltaire était coutumier.

« — Quel est donc ce jeune homme qui parle si haut ? aurait dit le chevalier. — C'est, riposta

Voltaire, un homme qui commence son nom, tandis que vous finissez le vôtre. »

Le surlendemain, Voltaire, dînant chez le duc de Sully, était appelé au dehors, attiré dans un guet-apens, et bâtonné par les laquais du chevalier de Rohan, présent à l'exécution de ses ordres, qui y mit fin en disant à sa valetaille : — C'est assez !

Voltaire, fou de rage, demanda vainement réparation de cet indigne outrage au misérable chevalier, à Dieu et au diable. — Justice est faite ! — lui répondit-on de tous côtés.

Sachant que Voltaire s'exerçait à l'escrime et voulait le forcer à accepter un duel, le chevalier de Rohan obtint du ministre que son ennemi mortel fût enfermé à la Bastille. Cette seconde incarcération dura une année. Voltaire sortit de prison au mois d'août 1726, pour être embarqué à Calais, par ordre du lieutenant de police, et faire voile vers l'Angleterre.

Ce fut dans cette année 1726 qu'il aurait renoncé à porter le nom d'Arouet et qu'il aurait pris celui qu'il a illustré, et provenant de quelque nom de terre.

II

Voltaire, exilé de France, choisit pour résidence Londres, où il n'y avait ni Bastille ni bastonnade pour les philosophes, ni censeurs ni Jésuites pour les empêcher de parler, et où, selon son expression, « la raison ne connaissait aucune contrainte ».

L'Angleterre était alors pleine de libres-penseurs et de whigs.

Un ancêtre, un père de la libre-pensée, Shaftesbury, était mort, ainsi que le célèbre philosophe Locke, l'auteur de l'*Essai sur l'entendement*, l'apôtre de la liberté politique et religieuse. Mais Toland, Collins, Wollaston, Tindal vivaient encore quand Voltaire débarqua à Londres. Bolingbroke amnistié était revenu de France.

Wollaston venait de publier ses *Discours contre les miracles de Jésus-Christ*, le journaliste Richard Steele, le collègue d'Addison au *Spectateur*, ses retentissants pamphlets, Bolingbroke ses savantes critiques du christianisme.

Politique, philosophie, science, lettres, tout florissait, tout était fécondé, mûri par le soleil de la liberté, par les rayons de cette grande Révolution de 1688 qui avait mis fin au pouvoir absolu et donné l'essor au génie anglais. Penseurs, écrivains, publicistes, voyaient les routes aplanies devant eux. Loin d'être persécutés, bâillonnés et bâtonnés comme en France, ils pouvaient prétendre aux emplois les plus élevés.

L'effet fulgurant que produisit l'Angleterre émancipée sur notre échappé de la Bastille, sur l'évadé de la ratière française, on se l'imagine aisément. Quel éblouissement, quelle fête de la pensée pour Voltaire entrant dans l'Athènes moderne ! Des ténèbres il émergeait à la lumière, d'un milieu de courtisans et d'esclaves il se trouvait tout à coup transplanté sur une terre d'hommes libres, exerçant leur activité en toute indépendance.

L'Anglais, avec son *self-government* sous Georges I^{er}, ses libertés de réunion, d'association, de presse, de propagande politique et religieuse, présentait un parfait contraste avec le Français courbé sous le bon plaisir royal et l'arbitraire jésuitique. Le caractère franc, hardi, impétueux des Anglais séduisit beaucoup Voltaire.

Il but avidement à la coupe britannique le nectar qui fortifia ses puissantes qualités et donna une assiette solide à son esprit. Il dévora tout : livres, pamphlets, journaux, discours, sermons. Il assista aux meetings, aux réunions, aux cercles. Sa vie laborieuse et érudite, à cette époque, a-t-il écrit, était celle d'un rose-croix, « toujours caché, toujours ambulant ».

Carlyle nous apprend, dans son *Histoire de Frédéric le Grand*, qu'à son arrivée à Londres, Voltaire aurait demeuré quelque temps dans une vieille maison, habitée encore aujourd'hui, de Maiden Lane, Covent Garden. Il fut très cordialement accueilli à Wandsworth, dans le cottage d'un opulent négociant de Londres, ami des lettres et fort lettré lui-même, M. Fawkenner.

Les grandes maisons ne tardèrent pas à être

ouvertes à l'exilé français. Il fut reçu avec la plus grande cordialité à Pall-Mall, dans le somptueux hôtel de Bolingbroke, et dans sa résidence de Dawley.

Voltaire vécut trois mois chez lord Petersborough. Il fréquenta aussi très assidûment la maison de Pope, l'illustre auteur de l'*Essai sur l'homme*, qu'il jugeait « le poète le plus élégant, le plus correct et le plus harmonieux de l'Angleterre ».

Chez lord Bolingbroke, lord Petersborough et Pope, Voltaire se trouva en relation avec presque toutes les célébrités britanniques, avec Clarke, Gay, Congrève, Thomson, Young, Swift, qu'il appelait le Rabelais anglais. Dans ce cercle de brillants esprits, les discussions philosophiques étaient parfois fort vives. Selon son habitude, Voltaire mettait peu de restrictions à l'expression de sa pensée. A l'un des grands dîners de Pope, si l'on en croit un chroniqueur anglais, il traita si cavalièrement le christianisme que la mère de Pope, bonne catholique, se leva de table et se retira. En admettant l'authenticité de cet incident, il n'interrompit pas ses bonnes relations avec Pope.

En dernier lieu, Voltaire demeura à Beletery square, près la Bourse, chez un certain Cavalier. Toutefois, il n'est pas probable que ce fût le héros des Cévennes qui en Hollande avait été son rival dans ses amours avec Pimpette.

Lady Laura Harley aurait eu, paraît-il, beaucoup d'inclination et d'admiration pour Voltaire. Mais cette Anglaise cosmopolite avait pour appendice un mari fort jaloux, un véritable Othello, qui mit brusquement fin au roman.

Voltaire se mit en relations avec tous les personnages marquants et originaux : hommes politiques et littérateurs, poètes et philosophes, il n'est pas jusqu'aux quakers qu'il ne vit et ne fréquentât.

Entre autres visites de Voltaire, il est parlé, dans les mémoires des chroniqueurs, de ses entrevues avec le célèbre auteur comique Congrève, l'allemand Fabrice, lady Sundon et la princesse Caroline. Il charma tout le monde et gagna son droit de cité par la vivacité et l'éclat de son esprit, son tact, son ton d'homme bien élevé, et aussi, il faut le dire, par d'aimables flatteries qu'il jetait sur son chemin, comme jadis Bucking-

ham des perles aux pieds de ses admiratrices.

Voltaire connu à Londres la célèbre duchesse de Marlborough, occupée alors à rédiger ses *Mémoires*. Mais il ne put voir le plus grand génie scientifique du xviii^e siècle, le *législateur des cieux*, celui qui avait soumis le monde à la grande loi de l'attraction universelle, Isaac Newton, déjà malade à son arrivée. Le 25 mars 1727, il assista à ses somptueuses funérailles avec toute l'Angleterre, songeant peut-être qu'en France Molière n'avait pas eu de sépulture.

A peine débarqué, le premier soin de l'exilé fut de se perfectionner dans l'étude de la langue anglaise, et bien il fit, car s'il l'eût ignorée, la populace londonienne, qui exérait les Français, lui eût fait un mauvais parti.

Un jour il fut suivi par un groupe furieux d'hommes du peuple qui ne voulaient rien moins que lapider le *frenchman*. Voltaire, serré de près, ne manqua pas de présence d'esprit. Il monta sur une borne et harangua ceux qui le poursui-

vaient : « Braves Anglais, leur dit-il, n'est-ce pas déjà assez malheureux de n'être pas né parmi vous ?... »

A la fin de son allocution, le peuple flatté passa de la colère à l'enthousiasme. Mais Voltaire, connaissant la versatilité de la foule, s'esquiva prudemment. A quelque temps de là, il fut victime d'un accident bien plus grave. Lorsqu'il entra chez le juif d'Acosta pour toucher une lettre de change de vingt mille francs à vue sur lui, et qu'il avait bien à tort négligé de lui présenter, l'israélite lui apprit que la veille il avait déclaré sa faillite. Heureusement le roi George, venant à connaître cette mésaventure de Voltaire, lui envoya spontanément cent guinées qui le tirèrent d'embarras. En même temps, la publication de son poème *la Henriade* s'organisa par souscription. En tête de la liste se trouvaient la famille royale et toute la cour. Bolingbroke ayant décliné l'honneur de la dédicace, *la Henriade* fut dédiée à la reine. Elle eut un tel succès de publication que trois éditions furent rapidement enlevées. L'auteur réalisa d'importantes sommes qu'il plaça plus tard en France dans de

fructueuses spéculations commerciales. Entre autres services, les Anglais positivistes développèrent en lui le génie des affaires. Mais il est assez curieux que la publication d'un poème épique ait été le principe de la fortune de Voltaire.

Durant son séjour de trois années à Londres, Voltaire étudia et approfondit les institutions, les mœurs et les usages de l'Angleterre. Il s'initia à la philosophie de Locke, ramenant toute connaissance humaine à l'expérience externe et interne. Il étudia les livres et le système de Newton, qui avait dissipé les célèbres et fantastiques tourbillons de Descartes. La lecture de William Shakespeare dans le texte original l'impressionna vivement. Il est vrai qu'il n'apprécia pas à sa juste valeur son génie et qu'il qualifia de barbares les fougueux élans du dramaturge anglais, qui dérangeaient le convenu classique du xviii^e siècle. Mais Voltaire n'en révéla pas moins Shakespeare à l'Europe, qui l'ignorait, et la méditation de ses

œuvres dut certainement profiter à l'auteur de *Brutus*, *Zaïre* et *Mahomet*.

M. Villemain, dans son *Tableau de la littérature au xviii^e siècle*, apprécie de la sorte l'influence anglaise sur Voltaire et les penseurs français :

« Bolingbroke fut amnistié en 1726 et retourna à Londres. Voltaire, sorti de la Bastille, vint l'y rejoindre. Ce fut l'époque où le jeune président de Montesquieu fit le même voyage dans la compagnie de lord Chesterfield. L'Angleterre, de 1723 à 1730, fut donc ainsi l'école des deux premiers génies de ce siècle. Plus tard, Buffon commença ses grandes recherches de la nature par l'étude et la traduction des découvertes anglaises. L'esprit le plus actif après Voltaire, Diderot, emprunte à l'Angleterre ses premières études et son premier *Essai d'Encyclopédie*, Jean-Jacques Rousseau tira des ouvrages de Locke une grande partie de ses idées sur la politique et l'éducation, Condillac toute sa philosophie. »

Formé, façonné, en quelque sorte pétri par la science, la philosophie, la législation et la littérature anglaises, Voltaire revint en France tout

autre qu'il n'en était parti. Les trois années d'exil dans ce grand et libre pays lui avaient ouvert de nouveaux et larges horizons, lui avaient donné une vigueur intellectuelle, une trempe d'esprit, une force morale dont on s'aperçut quand il lui fut enfin permis de rentrer dans sa patrie.

Le ministre français, accueillant favorablement une demande de Voltaire, motivée sur l'impérieuse nécessité de régler des affaires d'intérêt, avait signé, le 29 juillet 1727, l'autorisation suivante :

« Permission au sieur de Voltaire de venir à Paris vaquer à ses affaires pendant trois mois, à compter du jour qu'il y arrivera, et le dit temps passé lui enjoint Sa Majesté de retourner au lieu de son exil sous peine de désobéissance.

» Daté de Versailles et signé Philypeaux. »

Comme il nous l'apprend lui-même, sans nous en donner les motifs, Voltaire n'utilisa pas ce permis de séjour à Paris, puisqu'il resta à Londres jusqu'au printemps de 1729, époque à laquelle le nouveau ministre de Maurepas ne s'opposa plus à sa rentrée.

III

De nouvelles épreuves attendaient Voltaire en France. Le 11 septembre 1730, il faisait jouer son *Brutus*, composé à Londres, et qu'il dédia à lord Bolingbroke. La pièce eut du succès, bien qu'on la trouvât trop républicaine.

Voltaire ne cessait de critiquer les abus et les servitudes morales et matérielles de son pays, en exaltant les libertés anglaises. Son enthousiasme pour la Grande-Bretagne se trahit éloquemment dans son *Ode à Lecouvreur* (octobre 1731), qui vengea la mémoire de la célèbre comédienne, enterrée clandestinement à La Grenouillère, après le refus de sépulture du clergé. Nous publions *in extenso* cette ode admirable, dans laquelle Voltaire fait un éloge aussi vif de l'Angleterre

que de la grande tragédienne du dix-huitième siècle. Notons une particularité remarquable. Cette pièce fut mise en musique par le prince royal de Prusse, Frédéric, qui était un maëstro de premier ordre et jouait admirablement de la flûte.

ODE A ADRIENNE LECOUVREUR.

Que vois-je ? quel objet ! quoi ! ces lèvres charmantes,
Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Éprouvent du trépas les livides horreurs !
Muses, Grâces, Amours dont elle fut l'image,
O mes dieux et les siens, secourez votre ouvrage.
Que vois-je ? C'en est fait ! je t'embrasse et tu meurs.
Tu meurs ; on sait déjà cette affreuse nouvelle ;
Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.
J'entends de tous côtés les Beaux-Arts éperdus
S'écrier en pleurant : « Melpomène n'est plus ! »

Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
Qu'à ces Arts désolés font des hommes cruels ?

Ils privent de sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde ils soupiraient pour elle ;
Je les ai vus soumis, autour d'elle empressés :
Sitôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle !
Elle a charmé le monde, et vous l'en punissez.
Non, ces bords désormais ne seront plus profanes ;
Ils contiennent ta cendre, et ce triste tombeau,
Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,
Est pour nous un temple nouveau !
Voilà mon Saint-Denys ; oui, c'est là que j'adore

Tes talents, ton esprit tes grâces, tes appas;
Je les aimai vivants, je les encense encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur et les ingrats,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah ! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire;
Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire;
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition?
Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser?
O rivale d'Athènes, ô Londres, heureuse terre !
Ainsi que les tyrans, vous avez vu chasser
Les préjugés honteux qui vous livraient la guerre.
C'est là qu'on sait tout dire et tout récompenser;
Nul art n'est méprisé ; tout succès a sa gloire ;
Le vainqueur de Tallard, le fils de la Victoire,
Le sublime Dryden, et le sage Addison,
Et la charmante Ophils, et l'immortel Newton,
Ont part au temple de Mémoire;
Et Lecouvreur à Londres aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux-esprits, les rois et les héros.
Quiconque a des talents à Londres est un grand homme.
L'abondance et la liberté
Ont, après deux mille ans, chez vous ressuscité
L'esprit de la Grèce et de Rome.
Des lauriers d'Apollon dans nos stériles champs
La feuille négligée est elle donc flétrie ?
Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire et des talents ?

La vive critique que le poète faisait de l'intolérance cléricale à propos du refus de l'inhumation de la Lecouvreur, répondait parfaitement

au sentiment public. Mais elle n'était pas sans danger lorsque les prêtres tout-puissants gouvernaient l'État et la femmelette Louis XV.

C'est à cette époque qu'éclata le scandaleux procès du jésuite Girard. Confesseur d'une jeune et jolie Toulonnaise, Catherine Cadière, le révérend père l'avait séduite par un grossier mysticisme en lui persuadant que les âmes sœurs pouvaient réunir et confondre leurs corps, que Dieu lui avait ordonné de lui souffler dans la bouche et de lui donner la discipline sur sa chair nue. Il fit entrer la belle pénitente dans un couvent, où les relations continuèrent. La Cadière ne tarda pas à être grosse, à enfanter, et le père Girard dut rendre compte de ses opérations mystiques devant le Parlement.

Après son ode à Lecouvreur, Voltaire s'était prudemment réfugié pendant quelques mois en Normandie.

Au mois d'octobre 1732, la première représentation de *Zaïre*, cette pièce enchanteresse, a dit

un critique, fut un éclatant triomphe et consacra sa gloire d'auteur dramatique. Mais les lauriers de Voltaire étaient toujours entrelacés d'épines. La publication de sa *Lettre à Uranie*, écrite dix années auparavant, souleva le parti dévot. L'archevêque de Paris, M. de Vintimille, adressa une plainte au lieutenant de police sur le *scandale* de l'épître voltairienne. Le chancelier d'Aguesseau consulta à ce sujet son secrétaire Langlois, qui lui répondit :

« — Monseigneur, Voltaire doit être enfermé dans un endroit où il n'ait jamais ni plume, ni encre, ni papier. Par le tour de son esprit, cet homme peut perdre un État!... »

Voltaire, mandé à la barre du ministre, trouva une échappatoire. Il répudia la paternité de l'épître qu'il attribua à feu l'abbé de Chaulieu. Sans le prendre au mot, on se contenta de l'excuse. A quelque temps de là, nouvelle affaire. Pas un ouvrage de Voltaire ne pouvait paraître sans déchaîner une tempête. Son *Temple du Goût*, poème spirituel et amusant, moitié vers, moitié prose, lui aliéna toute la gent lettrée et courtisanesque. C'était une vigoureuse satire du faux goût et des en-

gouements absurdes de l'époque, remplie d'allusions, de malice, de traits piquants à l'adresse de ses ennemis, des idoles éphémères du public et de quelques auteurs en vogue qui, furieux, lui répliquèrent par d'insolentes lettres, des épigrammes, des pamphlets et des parodies. .

L'auteur du *Temple du Goût* s'amusait de toutes ces fureurs attestant qu'il avait frappé juste au défaut de la cuirasse, et terminait ses *Lettres sur les Anglais*, commencées à Londres, véritable révélation de l'Angleterre politique, philosophique, savante, littéraire, inconnue à la France. Il préconisait le système de Newton, la philosophie de Locke, les libertés, la tolérance religieuse d'outre-Manche. Aux privilèges, au despotisme et aux abus du régime français, il opposait les institutions libres et les mœurs anglaises. Il battait le clergé catholique sur le dos du clergé anglican en écrivant :

« Le clergé anglican a retenu beaucoup de cérémonies catholiques, et surtout celle de rece-

voir les dîmes avec une attention très scrupuleuse. Les anglicans ont aussi la pieuse ambition d'être les maîtres, car quel vicaire ne voudrait être pape? »

Dans son *Frederick the Great*, Carlyle a déclaré fort correctes les appréciations de Voltaire sur les Anglais et l'Angleterre du xviii^e siècle.

Plusieurs copies manuscrites de cet ouvrage avaient impunément circulé. Mais le libraire Jore fils, ayant publié les lettres sur les Anglais sous le titre de *Lettres philosophiques*, il fut jeté à la Bastille. Déféré au Parlement, le livre fut condamné, « comme scandaleux, contraire à la religion, aux bonnes mœurs, au respect dû aux puissances, » et brûlé publiquement de la main du bourreau. Son auteur fut décrété d'arrestation, mais on ne le trouva pas à son domicile. A ce moment il était à Monjeu, aux fêtes du mariage du duc de Richelieu avec mademoiselle de Guise.

Une lettre de cachet enjoignit à l'auteur des *Lettres philosophiques* de se constituer prisonnier au château d'Auxonne, près Dijon.

« J'ai une aversion mortelle pour la prison,

écrivait Voltaire. Je suis malade; un air renfermé m'aurait tué. On m'aurait peut-être fourré dans un cachot... Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs, c'est que la maréchaussée était en campagne. »

Voltaire évita cette extrémité en quittant Paris et en se cachant dans un lieu ignoré. Mais il sortit brusquement de sa retraite pour se rendre à l'armée, lorsqu'il apprit que le duc de Richelieu avait été blessé dans un duel avec le prince de Lixin, lequel avait été couché sur le carreau. Arrivé au camp de Philipsbourg, il trouva Richelieu, légèrement blessé, qui lui fit fête en compagnie du prince de Conti, des comtes de Charolois et de Clermont. On passa du festin à la bataille. Voltaire brava les balles et les boulets. Mais, ayant été pris pour un espion, il faillit être passé par les armes. Reconnaissant les dangers de sa présence au camp, il se réfugia au château de Cirey, en Champagne, dans la retraite offerte par la marquise Émilie du Châtelet. Voltaire, qui l'appelait une femme très aimable et très

calomniée, avait gagné son amitié en lui dédiant son *Épître contre la Calomnie*.

A ce moment, M^{me} du Châtelet était à Paris, cherchant à faire jouer des influences en faveur de Voltaire et à calmer la tempête. Elle écrivait :

« Je suis bien convaincue que le ministre a un dessein formé de le perdre. On parle d'un bannissement. Pour moi, je sais bien qu'à sa place je serais à Londres ou à La Haye il y a longtemps. »

Soit qu'il ne se crût pas en sûreté ou qu'il fût ennuyé de vivre seul dans ce désert de Cirey, entouré de montagnes et de terres incultes, selon la peinture de madame Denis, Voltaire se réfugia en Belgique. Il y passa un mois. Il écrivit de Bruxelles deux lettres au comte d'Argental, datées de courant novembre 1734, dans lesquelles il marque son impatience d'apprendre l'issue de l'entrevue que madame de Richelieu doit avoir à son sujet avec le garde-des-sceaux, et des démarches dans le même sens faites par madame du Châtelet. « Pour moi, termine-t-il, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philo-

sophe pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie. »

Plus rassuré, il revient à Cirey, où il trouve la châtelaine Émilie et plusieurs visiteurs distingués. Voltaire devient bientôt le dieu de ce cercle. Il y jette à pleines mains l'esprit et le plaisir. Le soir, il fait pouffer de rire les hôtes de Cirey, en montrant la lanterne magique, en faisant jouer à ses ombres chinoises toutes les intrigues du temps, en dialoguant avec un accent savoyard des plus bouffons. On représentait aussi des pièces de théâtre à Cirey. La comédie de société était, comme on le sait, une des passions du ^{xviii}^e siècle. M^{me} du Châtelet montait sur la scène et s'en acquittait fort bien, ce qui ne l'empêchait pas d'étudier les sciences exactes, de newtoniser, pendant que Voltaire élaborait ses ouvrages.

IV

Reparaissant toujours dans l'arène parisienne et reprenant sans cesse sa toile de Pénélope, Voltaire fit jouer, en 1736, *Alzire* et l'*Enfant prodigue*, double succès. Enhardi, Voltaire brigua une seconde fois un fauteuil à l'Académie. Mais ses ennemis ligués le firent encore échouer. Il fut très sensible à cette déconvenue.

A la fin de l'année 1736, deux raisons forcèrent Voltaire à disparaître momentanément de la France : une raison morale et une raison politique. La meute grossissante et pullulante des Jésuites et des dévots l'accusait de sacrilège et aboyait après ses hauts-de-chausses pour avoir dit dans sa publication du *Mondain* qu'Adam avait les ongles longs comme ceux d'un singe, et avoir fait de notre mère Ève l'objet de vives plaisanteries. D'autre part, les parents de

M^{me} du Châtelet avaient trouvé scandaleuse sa présence au château de Cirey et son intimité avec la châtelaine, en l'absence du mari, le marquis du Châtelet, qui était à l'armée.

Pour ces raisons, et d'abord parce qu'il était fatigué de se cacher et d'être traqué, las de vivre avec la perspective invariable de la Bastille et d'une lettre de cachet, Voltaire dut chercher temporairement sa sécurité en Belgique et en Hollande. Le prince royal de Prusse lui avait bien offert un asile, mais madame du Châtelet l'en dissuada. Elle mit sous clef le manuscrit de *la Pucelle*, que Voltaire voulait emporter pour le faire imprimer en Hollande.

« Il faut à tout moment le sauver de lui-même, écrivait-elle, et j'emploie plus de politique pour le conduire que tout le Vatican n'en emploie pour retenir la chrétienté dans ses fers. »

Madame du Châtelet était vraiment trop *prudente* à l'égard de Voltaire, et, avec ses précautions, elle eût éteint son génie, s'il n'avait été inextinguible.

Le jour même de son passage à Bruxelles, le 18 janvier 1737, on jouait l'une de ses pièces : *Alzire*.

« Ses lauriers le suivent partout, mandait la marquise du Châtelet au comte d'Argental. Mais à quoi lui sert tant de gloire ? Un bonheur obscur vaudrait bien mieux. *O vanas hominum mentes ! O pectora cæca !* »

M^{me} du Châtelet entend ici par *bonheur obscur* les heureux jours que Voltaire passait auprès d'elle au château de Cirey, qu'il enchantait de sa spirituelle conversation, a dit madame de Grafigny, en ajoutant que la privation de la causerie de Voltaire était une véritable pénitence.

Voltaire, arrivé à Bruxelles, y séjourna peu. M. Desnoireterres, l'érudit auteur de *Voltaire et la Société française au XVIII^e siècle*, attribue son court séjour au déplaisir qu'il aurait eu d'y rencontrer son ennemi déclaré, le poète Jean-Baptiste Rousseau.

Leur querelle s'était en effet fort envenimée depuis l'année 1722, et s'était transformée en un duel à mort.

Rousseau avait raconté à sa façon leurs dé-

mêlés de 1722. Il prétendait dans son écrit que c'était l'impiété de Voltaire, ses attaques contre le christianisme, qui l'avaient révolté ; mais, en réalité, c'était la sanglante épigramme sur l'*Ode à la postérité*. Il lui reprochait d'avoir été *de la suite* de la marquise de Rupelmonde et de n'avoir pas eu avec elle que des relations platoniques... Il ajoutait qu'il avait introduit Voltaire dans l'intérieur de quelques grandes familles bruxelloises, et qu'il s'y était mal tenu... Dans l'église des Sablons, Voltaire aurait troublé le service et entendu la messe très indévotement ! Il accusait encore Voltaire d'avoir déblatéré contre lui à Marimont, et à Mons d'avoir tellement indigné la table d'hôte par ses propos qu'il faillit être jeté par les fenêtres.

Rousseau avait en outre prêté à Voltaire l'*odieux projet* de venir prêcher l'athéisme dans la Néerlande, mettant en scène, pour appuyer ses calomnies, le savant S'Gravesande et le duc d'Artemberg, qui lui opposèrent un démenti formel.

Enfin un violent pamphlet de Rousseau contre Voltaire avait paru dans un recueil de Paris.

Voltaire n'était pas d'ailleurs en reste avec ce charitable confrère. Il l'avait criblé d'épigrammes, notamment dans son *Temple du Goût*. A son pamphlet, il avait répliqué par la désopilante *Crépinade*. Pour comprendre l'allusion piquante de ce titre, il faut savoir que Rousseau était le fils d'un cordonnier de Paris, et que ce brave homme étant venu au foyer le féliciter après sa première représentation du *Flatteur* au Théâtre-Français ; Rousseau, enorgueilli, avait refusé de le reconnaître. Il ne voulait pas qu'on le sût être le fils d'un artisan.

Voici l'appréciation partielle que fait du différend de Voltaire et de Rousseau un écrivain catholique, M. Capefigue :

« Alors vieillissait Jean-Baptiste Rousseau, le poète si longtemps exilé pour ses impiétés et ses sarcasmes. Quel changement ne s'était pas opéré en lui ! Proscrit à cause d'un livre abominable qu'on lui attribuait, la *Moïsade*, Rousseau s'était retiré en Belgique, et il expiait à Bruxelles, par des odes sacrées et quelques sublimes

strophes, les égarements de sa jeunesse. Voltaire l'avait un moment visité en Belgique ; ils s'étaient rapprochés dans une commune correspondance, bientôt brusquement brisée. Ils ne s'entendaient plus ! Voltaire commençait sa carrière d'impiétés, Rousseau la finissait ! »

Aux yeux de M. Capefigue, comme aux yeux de tous ses coreligionnaires, c'est une impiété que de défendre la liberté de penser.

Voltaire s'était rendu de Bruxelles en Hollande à Anvers, où il s'était embarqué sur les canaux. Il prit le nom de Révol et fit adresser sa correspondance chez MM. Ferney et d'Arty, négociants à Amsterdam. Mais il demeurait chez Ledet, qui imprimait une édition de ses œuvres, y compris les *Éléments de la philosophie de Newton*, inachevés. Voltaire alla à Leyde, où il fit élection de domicile chez un banquier du nom de Rollin. Il vit à Leyde le célèbre médecin Boerhaave.

Pendant ce temps, madame du Châtelet exprime ses mortelles inquiétudes au comte d'Argental, que Voltaire appelait son bon ange, et qui fut, en

effet, toute sa vie le type de l'ami dévoué et désintéressé. Dans ses lettres datées de Cirey, elle le supplie d'user de toute son influence sur son ami pour le dissuader de comprendre le *Mondain* dans l'édition de ses œuvres, et surtout pour le détourner de faire un voyage en Prusse :

« Son séjour en Prusse lui nuirait, mande-t-elle. Le climat est horriblement froid. Le prince royal n'est pas roi. Quand il le sera, nous irons le voir *tous deux*. Mais jusqu'à ce qu'il le soit, il n'y a *nulle sécurité*. Son père ne connaît d'autre mérite que d'avoir dix pieds de haut... Il est soupçonneux et cruel. Il hait et persécute son fils. Il le tient sous un joug de fer... »

La châtelaine de Cirey a une telle peur que Voltaire n'aille en Prusse qu'elle ne lui laisse pas le temps de terminer ses *Éléments de la philosophie de Newton*, à Amsterdam. Elle lui écrit lettre sur lettre pour le rappeler à Cirey, si bien que Voltaire se croit obligé de déférer à ses vœux.

Ce rappel dans les jardins d'Armide ne fut pas de longue durée.

V

Marc-Antoine du Châtelet, marquis de Trichâteau, venait de mourir en léguant à son cousin ses propriétés situées en Flandre. Cette succession donna lieu à de sérieuses contestations entre la maison du Châtelet et la maison de Hoensbroeck. Pour soutenir un procès et défendre ses intérêts menacés, la marquise du Châtelet quitta sans hésitation Cirey avec son inséparable Voltaire, qui n'était pas fâché de respirer plus librement à l'étranger qu'en France, où il était toujours inquiété, menacé et forcé de se cacher.

Partis de Cirey, le 8 mai 1739, les deux voyageurs arrivèrent le 28 à Bruxelles, après s'être arrêtés quatre ou cinq jours à Valenciennes.

Voltaire et la marquise touchèrent à peine

barre à Bruxelles. Ils se rendirent aussitôt, en passant par Louvain, à Beringhen, d'où madame du Châtelet écrivait au comte d'Argental :

« Nous voilà en Flandre, mon cher ami. J'ai été très visitée et très festoyée à Bruxelles, où je n'ai fait que passer ; on n'y parle non plus de Rousseau que s'il était mort. Tout le monde s'est empressé à festoyer M. de Voltaire. Je suis actuellement à dix lieues de Bruxelles, dans une terre de M. du Châtelet. »

Voltaire chercha le quartier le plus tranquille de Bruxelles et s'installa, avec madame du Châtelet, rue de la Grosse-Tour ⁽¹⁾.

C'était une précieuse compagne pour un philosophe que cette jeune et admirable femme, pas-

(1) Aujourd'hui la rue du Grand Cerf. Il y a encore un estaminet qui porte cette enseigne : *A la Grosse Tour*. En 1742 et 1743, Voltaire demeura à Bruxelles, place de Louvain, ainsi que l'atteste la lettre qu'il écrivit en style plaisamment oriental à l'abbé Aunillon, en octobre 1742, et qui se termine ainsi :

« Écrit dans mon bouge, à la place de Louvain, affligé d'une énorme colique, le 8 de la lune du neuvième mois, l'an de l'hégire 1122. »

D'un autre côté, madame du Châtelet mandait de Lille au comte d'Argental, le 10 octobre 1743 :

« Je vais aller à Bruxelles, dès qu'une petite fièvre que j'ai sera passée. Écrivez-moi à *Bruxelles, place de Louvain*. »

sionnée pour la science, possédant sur le bout du doigt tous ses auteurs grecs et latins, traduisant en français les ouvrages de Newton. Elle s'était fait suivre à Bruxelles par Koenig, son professeur de mathématiques.

Malgré sa résolution de s'isoler pour se consacrer à ses chères études et à ses nobles travaux, Voltaire ne resta pas longtemps obscur à Bruxelles. La langue de vipère de Jean-Baptiste Rousseau avait tout d'abord ébruité sa présence dans la capitale du Brabant. Il allait clabaudant partout contre l'illustre écrivain, répétant qu'il prêchait l'athéisme.

Jaloux de la gloire de Voltaire, Rousseau avait vainement cherché à détourner le duc d'Arenberg de la société de l'auteur de *Zaïre*, qu'il traitait cavalièrement de *rimeur de deux jours*.

Voltaire, qui avait la réplique facile, riposta en comparant la poésie de Rousseau à un coassement de grenouilles.

Tout ce que Rousseau gagna à ses calomnies et à ses hostilités contre Voltaire, fut la perte de

la pension que lui faisait généreusement le duc d'Aremberg, et l'expulsion de sa maison.

Pour en finir avec Rousseau, disons que, frappé d'une attaque d'apoplexie en revenant de La Haye au mois d'octobre 1740, il mourut à Bruxelles le 17 mars 1741, à l'âge respectable de soixante-onze ans, et que sa piété lui valut l'honneur d'être enterré dans l'église des Carmes déchaussés.

Piron, qui avait la passion des épitaphes, à tel point qu'il fit la sienne :

Ci-git Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien !

Piron fit aussi celle de Jean-Baptiste Rousseau. Elle est restée célèbre. La voici :

Ci-git l'illustre et malheureux Rousseau :
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.

Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Le jugement de Piron peut être accepté et considéré comme impartial, car l'auteur de la *Métromanie* était l'ami intime de Jean-Baptiste

Rousseau, qu'il ne quitta pas durant le séjour qu'il fit à Bruxelles en 1738 et en 1740. Dans ces deux années, Piron ne vit pas Voltaire. Il le jalousait secrètement, et illusionné par son immense vanité se prétendait supérieur à lui :

« — Voltaire travaille en marqueterie, disait-il, et moi je jette en bronze!... »

Mais revenons sur nos pas et à l'année 1739.

Jean-Baptiste Rousseau avait vainement usé toutes ses dents venimeuses contre la lime bien trempée de Voltaire, que les personnages bruxellois les plus distingués surent bien apprécier et trouver dans sa paisible retraite de la rue de la Grosse-Tour, entre autres le prince de Chimay, le duc d'Arenberg, qui devinrent ses amis, et le petit-fils de l'illustre pensionnaire de Witt, qui mit à sa disposition sa bibliothèque, la plus riche de l'Europe.

Désireux de reconnaître ces courtoises visites, Voltaire donna une fête à laquelle il invita les représentants de quelques grandes familles

bruxelloises. Elles répondirent avec empressement à son appel.

« C'est ici le pays de l'uniformité, écrit Voltaire à M. Berger, à la date du 28 juin 1739. Bruxelles est si peu bruyant que la plus grande nouvelle d'aujourd'hui est une très petite fête que je donne à madame du Châtelet, à madame la princesse de Chimai et à M. le duc d'Aremberg. Rousseau, je crois, n'en sera pas. C'est sûrement la première fête qu'un poète eût donnée à ses dépens, et où il n'y avait point de poésie. J'avais promis une devise fort galante pour le feu d'artifice, mais j'ai fait faire de grandes lettres bien lumineuses qui disent : *Je suis du jeu va-tout* ! Cela ne corrigera pas nos dames, qui aiment un peu trop le brelan. Je n'ai pourtant fait cela que pour les corriger. »

Cette lettre, qui nous apprend que les dames bruxelloises du siècle dernier aimaient et pratiquaient avec fureur le brelan le *jeu va-tout*, est suivie, deux jours après, d'une autre missive à Thériot, dans laquelle Voltaire raconte le tragique accident qui était venu attrister sa fête.

« Je vous écris d'une maison dont Rousseau

a été chassé pour jamais, en juste punition de ses calomnies. Je vous dirais bien des choses, mais je suis tout malade d'un saisissement qui me fit presque évanouir en voyant tomber à mes pieds, du haut d'un troisième étage, deux charpentiers que je faisais travailler. Figurez-vous ce que c'est que de voir choir deux pauvres artisans et d'être tout couvert de leur sang. Je vois bien que ce n'est pas à moi à donner des fêtes. Ce triste spectacle corrompt tout le plaisir de la plus agréable journée du monde. »

Pour effacer l'impression du terrible accident qui avait bouleversé la sensibilité de Voltaire, le duc d'Aremberg l'avait emmené avec Émilie dans sa résidence d'Enghien.

A en croire Voltaire, on ignorait absolument au siècle dernier à Bruxelles la signification du mot *utopie*. Ignorant le mot, on ignorait naturellement la chose. En effet, on n'a jamais été très utopiste en Belgique. Voici ce que Voltaire écrivit à ce sujet à Helvétius :

« Je vous avoue à ma honte que je n'ai jamais lu l'*Utopie* de Thomas Morus. Cependant je m'avisai de donner une fête il y a quelques jours,

dans Bruxelles, sous le nom de l'envoyé d'Utopie. La fête était pour madame du Châtelet, comme de raison. Mais croyez-vous qu'il n'y ait personne dans la ville qui sût ce que veut dire *utopie* ? Ce n'est pas le pays des belles-lettres. »

Une des premières pensées de Voltaire en Belgique avait été pour Frédéric, le prince royal de Prusse, auquel il avait écrit une courte lettre, dès le 30 mai, à Louvain, dans son excursion à Beringen. Aux premiers jours de juin 1739, il lui adressa une longue missive dont nous extrayons ce qui suit :

« Madame du Châtelet ne fera ici que plaider ; elle trouvera peu de personnes à qui elle puisse parler de philosophie. Les arts n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaisirs. Une vie retirée et douce est ici le partage de presque tous les particuliers. Mais cette vie douce ressemble si fort à l'ennui qu'on s'y méprend très aisément. »

La même idée critique de Bruxelles et de la Belgique se reproduit dans plusieurs lettres de Voltaire, entre autres dans une épître adressée

postérieurement à M. de Formont, et dont voici une strophe :

Pour la triste ville où je suis,
C'est le séjour de l'ignorance,
De la pesanteur, des ennuis,
De la stupide indifférence;
Un vrai pays d'obédience,
Privé d'esprit, rempli de foi;
Mais Émilie est avec moi,
Seule elle vaut toute la France!

Dans une lettre à madame de Champhonin, se trouve ce passage :

« Il y a, comme vous le savez, beaucoup de princes à Bruxelles, et peu d'hommes. On entend à tout moment : Votre Altesse, — Votre Excellence... »

VI

Avec son coup-d'œil rapide et sa vivacité habituelle, Voltaire se borne à constater la pénurie des arts et des lettres dans la Belgique du dix-huitième siècle; mais pour être absolument juste, il aurait dû indiquer les causes qui avaient fait de cette race intelligente et expansive un peuple de muets et l'avait momentanément sevrée de ses qualités natives. Le despotisme politique et religieux est un fossoyeur de peuples, et la liberté est leur émancipatrice, leur créatrice, comme le prouvait si bien à cette époque la prospérité des Provinces-Unies, vers lesquelles tout ce qu'il y avait de vivace et d'intelligent en Flandre se dirigeait depuis un siècle.

Voltaire aurait donc dû rappeler et placer à côté de ses critiques de l'état intellectuel et moral de la Belgique de son temps, l'explosion vitale, la magnifique floraison des communes flamandes des treizième et quatorzième siècles. Commandées par les Artevelde, qui concurent à cette époque l'idée des *Communes fédérées d'Europe*, elles résistèrent avec héroïsme à l'oppression des comtes de Flandre appuyés sur la monarchie française, et ne succombèrent que sous l'écrasement du nombre à Rosbecque, en 1382. Voltaire aurait dû rappeler les coupes sombres, au seizième siècle, de Philippe II et du duc d'Albe, promenant la hache sur toutes les têtes intelligentes, sur celles qui dépassaient le niveau de la servitude, principalement sur les membres des Chambres de rhétorique, qui étaient une pépinière de poètes et de littérateurs. Il aurait dû évoquer encore les grandes écoles de Bruges avec Van Eyck, et d'Anvers avec Rubens. Alors on eût mieux compris l'éclipse du soleil flamand aux temps de Voltaire ; on eût saisi pourquoi le peuple belge, manquant d'air, d'espace et d'indépendance, entravé dans son développement moral

et intellectuel par l'Espagne et par l'Autriche, n'avait pas encore pu faire repousser les vertes ramures à son arbre ébranché et foudroyé, mais dont le tronc était plein d'une sève qui devait monter et fructifier au dix-neuvième siècle, sous les fécondes effluves de la liberté, la créatrice de toutes les belles et grandes choses.

Le prince royal de Prusse faisait chœur avec Voltaire contre Bruxelles. Il est vrai qu'il ne ménageait pas plus l'Allemagne.

« Bruxelles et presque toute l'Allemagne, écrivait-il à Voltaire, le 17 juillet 1739, se ressentent de leur ancienne barbarie ; les arts y sont peu en honneur, et par conséquent peu cultivés. Les nobles servent dans les troupes, ou, avec des études légères, ils entrent au barreau où ils jugent que c'est un plaisir. Les gentilshommes bien rentés vivent à la campagne ou plutôt dans les bois, ce qui les rend aussi féroces que les animaux qu'ils poursuivent...

« Vous devez trouver la différence de la vie de Paris et de Bruxelles bien plus sensible qu'un

autre, vous qui ne respiriez qu'au centre des arts, vous qui aviez réuni à Cirey tout ce qu'il y a de plus voluptueux, de plus piquant dans les plaisirs de l'esprit. »

Une lettre de Voltaire au marquis d'Argens, datée du 18 juillet 1739, relate l'affaire du jésuite Janssens, qui faisait alors grand bruit :

« Mes compliments, mon cher ami, au révérend père Janssens, jésuite de Bruxelles, lequel a persuadé à la pauvre madame Viana que son mari était mort hérétique, et que, par conséquent, elle ne pouvait en conscience garder de l'argent chez elle, et qu'il fallait remettre tout entre les mains de son confesseur. La dame Viana, pleine de componction, lui a confié tout son argent. Le cocher qui a aidé le révérend père à porter le sac, dépose juridiquement contre le révérend père. Le bonhomme dit qu'il ne sait ce que c'est, et prie Dieu pour eux. Le peuple cependant veut lapider le saint. On va juger l'affaire. Il faut ou le pendre ou le canoniser ; et peut-être sera-t-il l'un et l'autre.

» Adieu, et ne soyons ni l'un ni l'autre. »

Voltaire et la marquise avaient quitté les ombrages d'Enghien pour revenir à leur rue de la Grosse-Tour. Mais ils n'y demeurèrent pas longtemps. Madame du Châtelet fut appelée à Paris, et elle emmena avec elle son philosophe, ainsi que son mathématicien Koenig, qui l'accompagnait partout.

Au mois de septembre de cette année 1739, le libraire parisien Prault publia un recueil de pièces fugitives, en tête duquel figurait un fragment inédit de l'*Histoire du siècle de Louis XIV*, par Voltaire. Le livre fut saisi chez son éditeur, lequel fut condamné à cinq cents livres d'amende, et à tenir sa boutique fermée.

Voltaire, craignant d'être compris dans les poursuites, se hâta de se retirer à Cirey.

M^{me} du Châtelet, cherchant à entraîner Voltaire sur le terrain des travaux scientifiques, des sciences exactes, cherchait à le détourner de son amour des vers et de ses préoccupations purement littéraires. « Quand M. Voltaire est malade, écrivait-elle, il fait des vers... » Mais Voltaire

ne se laisse pas aller aux désirs de sa trop savante amie. A cette époque, il mandait :

« Je les aime toutes neuf (les Muses). Il faut chercher autant que possible à faire son bonheur avec tant de dames... »

Voltaire a peint ainsi M^{me} du Châtelet dans sa métamorphose de femme mondaine en femme savante :

Mais je vois venir sur le soir,
Du plus haut de son aphélie,
Notre astronomique Emilie,
Avec un vieux tablier noir,
Et la main d'encre encor salie.
Elle a laissé là son compas,
Et ses calculs, et sa lunette ;
Elle reprend tous ses appas :
Porte-lui vite à sa toilette
Ces fleurs qui naissent sur ses pas,
Et chante-lui sur ta musette
Ces beaux airs que l'amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

Au mois de décembre 1739, nous le retrouvons avec la marquise à Bruxelles. Le 10 janvier 1740, le prince royal lui écrit une lettre mêlée

de prose, de vers, qualifiant le cardinal de Fleury de vieux prêtre ingrat, et qui débute ainsi :

Pour avoir illustré la France
Un vieux prêtre ingrat t'en bannit;
Il radote dans son enfance,
C'est bien ainsi que l'on punit,
Mais non pas que l'on récompense.

Voltaire, très sensible aux suites désagréables de la publication de Prault, écrit de Bruxelles au comte d'Argental en février 1740 :

« Je compte rester longtemps dans ce pays-ci. J'aime les Français, mais je hais la persécution. Je suis indigné d'être traité comme je le suis... »

Et au marquis d'Argenson, le 21 mai :

« Le procès de madame du Châtelet n'avance guère. Il faut se préparer à rester ici longtemps. J'y suis avec elle, j'y suis à l'abri de la persécution, et cependant je vous regrette, » etc.

Voltaire ne flatte pas plus la ville de Bruxelles en 1740 qu'en 1739 :

« Je n'ai pas encore eu la consolation de voir mes ouvrages imprimés correctement, écrit-il à Frédéric ; je pourrais profiter de mon séjour à

Bruxelles pour en faire une nouvelle édition (il s'agit ici des *Éléments*), mais Bruxelles est le séjour de l'ignorance. Il n'y a pas un bon imprimeur, pas un graveur, pas un homme de lettres, et sans madame du Châtelet, je ne pourrais parler ici de littérature. De plus, ce pays-ci est un pays d'obédience ; il y a un nonce du pape, et point de Frédéric ! »

Dans le courant de janvier 1740, l'auteur de *Manon Lescaut*, l'abbé Prévost, avait adressé à Voltaire une curieuse lettre, dans laquelle il se dit son admirateur le plus passionné, et lui propose d'être son homme-lige pour répondre à la tourbe des pamphlétaires acharnés à ternir sa gloire. Puis, passant sans autre transition de l'offre de service à la demande de service, il lui expose qu'il a un besoin pressant de douze cents livres, dont la privation le fait assiéger par ses créanciers jusque dans son hôtel !

« De mille personnes opulentes avec lesquelles ma vie se passe, écrit l'abbé Prévost, je veux mourir si j'en connais une à qui j'ai la hardiesse de demander cette somme, et de qui je me croie sûr de l'obtenir. »

Voltaire ne répondit de Bruxelles à l'abbé Prévost qu'en juin 1740. Il débute par déclarer qu'il serait très flatté d'être loué par lui, mais que le motif qui empêcha le grand Condé d'écrire ses *Mémoires* l'arrête court aussi, attendu que, comme lui, il serait forcé de mettre en scène, d'une façon désagréable, un trop grand nombre de personnes d'une ingratitude notoire vis-à-vis de lui, à commencer par l'abbé Desfontaines qui lui doit la vie, et qui l'en a récompensé par toutes sortes d'injures et de pamphlets.

« Loin de chercher à publier l'opprobre des gens de lettres, ajoute Voltaire, je ne cherche qu'à le couvrir. Il y a un écrivain (comme La Jonchère), qui m'écrivit un jour : « Voici, monsieur, un libelle que j'ai fait contre vous ; si vous voulez m'envoyer cent écus, il ne paraîtra pas. » Je lui fis mander que cent écus étaient trop peu de chose ; que son libelle devait lui valoir au moins cent pistoles, et qu'il devait le publier. Je ne finirais pas sur de pareilles anecdotes, mais elles me peignent l'humanité trop en laid, et j'aime mieux les oublier. »

Voltaire terminait sa lettre en informant l'abbé

Prévost qu'il comptait lui envoyer très prochainement les douze cents livres dont il avait besoin, quoiqu'à Bruxelles il fût loin d'y jouer le rôle de fermier-général et d'y vivre dans l'opulence. En réalité, c'était une aimable fin de non-recerver.

Quelques mois après avoir reçu cette réponse de Voltaire, l'abbé Prévost était forcé lui-même de se réfugier à Bruxelles, après avoir été accusé d'avoir collaboré à une gazette secrète qui circulait à Paris.

« Depuis quelque temps, rapportait un numéro des *Mémoires secrets de la république des lettres*, il se distribue à Paris une gazette à la main remplie de chroniques scandaleuses. Les facteurs ont été arrêtés et mis en prison. Un d'eux a dénoncé l'abbé Prévost. En conséquence, l'abbé Prévost a reçu l'ordre de sortir du royaume, et il est parti ce matin pour Bruxelles. »

Le sort des pamphlétaires n'avait rien de bien plaisant au siècle dernier. Ils n'étaient pas en sûreté, même à l'étranger. Voltaire nous ap-

prend qu'Henri Dubourg, publiciste français, fut enlevé, à Francfort, par un officier de l'armée française, et conduit au Mont-Saint-Michel, où il mourut dans une cage. Ce pamphlétaire cachait, sous le pseudonyme de Dubourg, son nom réel de Victor de la Castaigne ; il appartenait à une famille du midi de la France.

Il ne paraît pas que l'abbé Prévost soit demeuré longtemps à Bruxelles. Il y vit Voltaire. Après quoi il se rendit en Hollande, où il publia plusieurs romans avant de passer à Londres. Il emmena dans la capitale de la Grande-Bretagne une jeune Hollandaise qui s'était passionnément éprise de lui, et qui voulut absolument le suivre dans son nouveau refuge. Le pauvre abbé Prévost, que les femmes et le guignon poursuivirent toute sa vie, ne rentra en France que pour y trouver une fin tragique. En traversant la forêt de Chantilly, il tomba frappé d'un coup de sang. Deux voyageurs le relevèrent et le portèrent chez un curé de village. Il ne donnait

aucun signe de vie. Pour s'assurer s'il était mort ou vivant, un ignare chirurgien lui donna un vigoureux et mortel coup de lancette qui lui fit ouvrir les yeux. L'abbé Prévost vécut encore quelques minutes, assez longtemps pour se voir assassiner par ce chirurgien.

VII

Frédéric était monté sur le trône de Prusse dans le mois de juin 1740. Devenu roi, il revint sur la convenance de publier la réfutation de Machiavel. Il avait chargé Voltaire de le faire imprimer à la Haye, mais il le pria d'arrêter l'impression de l'*Anti-Machiavel*, dont Voltaire disait plaisamment que le roi de Prusse crachait au plat pour en déguster les autres !

Voltaire vole à la Haye , mais l'imprimeur Van Durel ne consentit pas à se dessaisir du manuscrit de l'*Anti-Machiavel*, et prétendit l'imprimer quand même, en dépit des efforts de Voltaire, qui revint à Bruxelles battu par l'imprimeur hollandais.

Cependant le roi de Prusse brûlait du désir

de voir Voltaire. Le philosophe resta quelque temps sourd aux instances du roi, ainsi que l'atteste cette lettre du 28 juin 1740, adressée à M. de Cideville :

« Avec tout cela je reste à Bruxelles, et le meilleur des rois de la terre, son mérite et ses faveurs ne m'éloigneront pas un moment d'Émilie. Les rois (même celui-là) ne doivent passer qu'après les amis. »

Mais Frédéric ayant fait de nouvelles instances, Voltaire lui propose d'aller lui rendre visite en compagnie de son Émilie, madame du Châtelet. A quoi le roi de Prusse répond :

« J'écrirai à madame du Châtelet en conséquence de ce que vous désirez. A vous parler franchement, touchant son voyage, c'est Voltaire, c'est vous, mon ami, que je désire de voir ; et la divine Émilie, avec toute sa divinité, n'est que l'accessoire d'Apollon newtoniasé. »

Deux jours après, nouvelle lettre ironique du roi de Prusse :

« S'il faut, écrit-il, qu'Émilie accompagne

Apollon, j'y consens. Mais, si je puis vous voir seul, je préférerais le dernier. Je serais trop ébloui, je ne pourrais soutenir tant d'éclat à la fois ; il me faudrait le voile de Moïse pour tempérer les rayons mêlés de vos divinités. »

Mais tout est changé. Le roi de Prusse a projeté un voyage dans les Pays-Bas, qu'il doit pousser jusqu'à Anvers et Bruxelles. La colonie de la rue de la Grosse-Tour est sens dessus dessous. Voltaire écrit à Frédéric qu'il compte bien lui offrir l'hospitalité dans sa petite retraite, et que madame du Châtelet a déjà préparé ses appartements.

« S'il était vrai, ajoute-t-il, que votre humanité passât par Bruxelles, je la supplie de faire apporter des gouttes d'Angleterre, car je m'évanouirai. »

» Ce sera le jour le plus charmant de ma vie, répond Frédéric. Je crois que je mourrai ; mais du moins on ne peut choisir un genre de mort plus agréable. »

Malheureusement, un accès de fièvre changea les dispositions de voyage du roi de Prusse. Le

6 septembre 1740, il écrivit de Wessel à Voltaire pour le supplier de venir le rejoindre à Clèves :

« Mon cher Voltaire, il faut, malgré que j'en dise, céder à la fièvre quarte, plus tenace qu'un janséniste ; et quelque envie que j'ai eue d'aller à Anvers et à Bruxelles, je ne me vois pas en état d'entreprendre un pareil voyage sans risque. Je vous demanderai donc si le chemin de Bruxelles à Clèves ne vous paraîtrait trop long pour me joindre.

» Trompons la fièvre, mon cher Voltaire, et que j'aie du moins le plaisir de vous embrasser. Faites bien mes excuses à la marquise de ce que je ne puis avoir la satisfaction de la voir à Bruxelles.

» Je serai dimanche à un petit endroit proche de Clèves où je pourrai vous posséder véritablement à mon aise. »

La rencontre des deux illustres amis eut lieu le 11 septembre 1740 au château de Moyland, près de Clèves. Elle fut enchanteresse.

La présence de Voltaire, vis-à-vis duquel il se trouvait pour la première fois, ravit tellement le

roi de Prusse, que sa fièvre en fut coupée, et qu'il se leva pour paraître au souper, dans lequel on parla lettres et philosophie en sablant le champagne, qui pétillait moins que l'esprit de Voltaire.

Frédéric II fut ravi d'avoir enfin pu s'entretenir avec l'homme le plus spirituel de son temps, le premier des êtres pensants. Il s'écria comme un amant jaloux : « Émilie est bien heureuse de l'avoir ! »

A quoi semblait répondre la marquise en écrivant de Bruxelles à Maupertuis, et en se plaignant amèrement à lui de l'absence prolongée de Voltaire :

« J'espère que le roi de Prusse, disait-elle, me renverra bientôt quelqu'un avec qui je compte passer ma vie, et que je ne lui ai prêté que pour peu de jours. »

M^{me} du Châtelet trouvait monstrueux qu'on délaissât une femme pour aller au-devant d'un souverain.

Tirailé entre cette marquise et ce roi, Voltaire pencha du côté de Frédéric et fit assaut avec lui d'amabilités et de coquetteries. Après l'avoir quitté pour aller à la Haye corriger les épreuves de l'*Anti-Machiavel*, il eut la dureté de ne pas revenir à Bruxelles, où se morfondait madame du Châtelet. Il rentra dans le royaume de Prusse sous le nom plaisant de Don Quichotte, et retrouva Frédéric à Remusberg.

Le temps que passa Voltaire à Remusberg fut une série de fêtes, de joyeux festins, un concert de flatteries et d'admiration mutuelles. Cependant, Voltaire se souvient de la divine Émilie. L'heure de quitter la Prusse est venue. Mais Frédéric veut encore retenir le *premier des êtres pensants* !

Voltaire lui envoie ce dernier madrigal d'adieu :

Non, malgré vos vertus, non, malgré vos appas,
Mon âme n'est pas satisfaite,
Non, vous n'êtes qu'une coquette,
Qui subjuguiez les cœurs et ne vous donnez pas.

Frédéric, vaincu dans sa tentative de retenir

Voltaire à sa cour et de le séparer d'Émilie, riposte :

Mon âme sent le prix de vos divins appas,
Mais ne présumez pas qu'elle soit satisfaite.
Traître, vous me quittez pour suivre une coquette .
Moi je ne vous quitterais pas !

Après avoir été à Berlin saluer la reine-mère et les sœurs du roi, Voltaire se mit en route le 2 décembre pour rejoindre la *coquette* Émilie, comme l'appelait son *rival*, le roi de Prusse.

La marquise, qui, avec le tact féminin, avait senti un ennemi personnel en Frédéric, et qui au fond était blessée de ne pas avoir été invitée par lui, garda rancune à Voltaire de lui avoir préféré un roi, et de l'avoir laissée seule à Bruxelles avec Kœnig, sa physique et son interminable procès.

Voltaire déploya toute l'amabilité de son esprit et parvint à se faire pardonner sa trop longue absence. Si bien qu'il écrivait au comte d'Argental :

« Jamais madame du Châtelet n'a été plus au-dessus des rois ! »

Et de son côté, madame du Châtelet mande au comte d'Argental :

« Enfin il (Voltaire) est arrivé ! Tous nos maux sont finis, et il me jure bien qu'ils le sont pour toujours. Le roi de Prusse est bien étonné qu'on le quitte pour aller à Bruxelles. Il a demandé trois jours de plus. Mais on les lui a refusés. Il ne conçoit pas de certains attachements ; il faut croire qu'il en aimera mieux ses amis. Il n'y a rien qu'il n'ait fait pour retenir le nôtre, et je le crois outré contre moi ; mais je le défie de me haïr plus que je ne l'ai haï depuis deux mois. Voilà, vous me l'avouerez, une plaisante rivalité... »

En effet, le roi de Prusse avait pour Voltaire une de ces amitiés passionnées comme on en vit dans l'ancienne Grèce entre hommes qui se choisissaient, et que Frédéric poussa jusqu'à être sérieusement jaloux de madame du Châtelet. En tout cas, ce duel entre un roi et une marquise est des plus piquants, et madame du Châtelet va jusqu'aux dernières limites de l'ironie lorsqu'elle écrit : « Il ne conçoit pas certains attachements ; il faut croire qu'il en aimera mieux ses amis. »

Voltaire, redevenu Bruxellois et réintégré dans sa rue de la Grosse-Tour, à la vive satisfaction de la marquise, mit la dernière main à son *Mahomet*, qui fut joué à Lille en avril 1741, aux applaudissements d'un public enthousiaste. Les prélats lillois eux-mêmes contribuèrent au succès.

Parfaitement tranquille et à l'abri de toute persécution à Bruxelles, Voltaire travaillait à sa tragédie de *Mérope*, lorsque le procès qui retenait depuis si longtemps madame du Châtelet à Bruxelles, la rappela en Champagne pour plaider à la plus voisine juridiction de Cirey, après quoi il fallait encore revenir à Bruxelles.

Voltaire accompagna son Émilie dans toutes ses pérégrinations judiciaires et quitta avec elle la capitale du Brabant, en novembre 1741, pour aller à Cirey.

De Cirey, Voltaire revint avec son amie à Paris,

qu'il appelait la *capitale des bagatelles*, tout en reconnaissant ce qu'il y avait de grand et de beau. Son *Brutus* eut un vif succès de reprise. Tous les aboyeurs cléricaux, les Desfontaines et les Fréron, se déchainèrent contre cette pièce *républicaine*. Voltaire faisait face à ses ennemis, les ridiculisant, les perçant de ses flèches, de ses traits sarcastiques. A son ennemi acharné, le venimeux Fréron, il lança ce brocard imité de l'*Anthologie* :

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

A l'abbé Couet, grand-vicaire du cardinal de Noailles, qui lui avait adressé le mandement de monseigneur, il riposta par l'envoi de l'une de ses tragédies, *Marianne*, avec ce quatrain :

J'ai reçu votre mandement,
Je vous offre une tragédie ;
Afin que mutuellement,
Nous nous donnions la comédie.

Goldsmith parle avec enthousiasme de Voltaire, qu'il vit à cette époque dans une soirée du

monde parisien, où la conversation s'engagea sur les mérites de la littérature britannique. Fontenelle, la connaissant peu, ne l'appréciait pas. Diderot le contredit. Mais Voltaire en présenta le tableau avec un charme et une vérité qui ravirent l'auteur du *Vicaire de Wakefield*.

VIII

Bientôt un nouvel orage éclata sur la tête de Voltaire, habituée aux foudres. On avait intercepté une de ses lettres au roi de Prusse, et on en faisait circuler des copies.

« Savez-vous la pièce qui court ? écrivait le président Hénault à madame du Deffand. C'est une lettre de Voltaire au roi de Prusse, la plus folle que l'on puisse imaginer. Il lui dit qu'il a bien fait de faire sa paix, que la moitié de Paris l'approuve, qu'il n'a fait que gagner le cardinal de vitesse, qu'il ne doit plus s'occuper à présent que de rappeler les plaisirs, enfants des arts, l'opéra, la comédie, etc.

» M^{me} de Mailly jette feu et flamme et demande une punition exemplaire. On ne sait ce que cela

deviendra, et on craint bien que cela ne finisse par un décampement à Bruxelles. »

Tous les ennemis de Voltaire, se jetant avec empressement sur cette nouvelle arme, circonvinrent la favorite, madame de Mailly, et cherchèrent à faire passer Voltaire pour un traître à sa patrie. On crut que la lettre en question avait été livrée par l'infidélité d'un facteur de Bruxelles, que la police du ministre français avait gagné.

« Ce n'est ni Dieu ni le diable, lui écrivait Frédéric, mais bien un misérable commis de Bruxelles qui a ouvert et copié votre lettre et l'a envoyée à Paris et partout. »

Mais Voltaire, mieux renseigné, lui répondit plus tard, de Bruxelles, en disculpant la poste de cette ville :

« Je sais certainement que ce n'est point un commis de Bruxelles qui a ouvert la lettre, laquelle est devenue ma boîte de Pandore. Tout ce bel exploit s'est fait à Paris dans un temps de crise, et c'est un commis de la personne que Votre Majesté soupçonne (le cardinal Fleury) qui a fait tout le mal. »

Voltaire envoya des protestations d'amour pour son pays à divers personnages, notamment au cardinal Fleury et à la favorite, madame de Mailly, affirmant qu'il était bon citoyen, profondément attaché à sa patrie, et que ses relations amicales et philosophiques avec le roi de Prusse n'avaient nul caractère hostile à la France, concluant que s'il avait, en effet, écrit la lettre falsifiée, telle qu'on la faisait circuler, il mériterait l'indignation. Cependant, il faut le dire, la lettre était bien de lui. C'était une faute.

Devant ses affirmations plausibles, le ballon se dégonfla. Mais après avoir mis en cause son patriotisme, le parti dévot l'accusa d'avoir persiflé la religion chrétienne et d'avoir tourné en dérision le Christ sous le nom de *Mahomet*, tragédie que l'on avait jouée aux Français, le 20 août 1742.

Plus avisé que le clergé lillois, le clergé pari-

sien vit très bien qu'en mettant en scène Mahomet, l'auteur avait visé le Christ, et surtout le fanatisme, qui était d'ailleurs le sous-titre de la pièce : *Mahomet* ou *le Fanatisme*.

Des docteurs en Sorbonne jugèrent que *Mahomet* était une satire sanglante de la religion chrétienne. Un Anglais avait jugé cette tragédie de la même façon.

« Voltaire, écrivait Chesterfield à Crébillon le fils, m'a récité l'année passée, à Bruxelles, plusieurs tirades de son *Mahomet*, où j'ai trouvé de très beaux vers et quelques pensées plus brillantes que justes, mais j'ai d'abord vu qu'on en voulait à Jésus-Christ, sous le caractère de Mahomet, et j'étais surpris qu'on ne s'en fût pas aperçu à Lille. »

La représentation de *Mahomet* à Paris produisit une incroyable émotion. Toute la tribu des Desfontaines et des Fréron, toute la meute cléricale aboya contre la pièce. Le ban et l'arrière-ban de la gent cagote se souleva et fulmina, même les jansénistes et les convulsionnaires (car

c'était le beau temps des sinistres extravagances de cimetière Saint-Médard), si bien que le cardinal de Fleury engagea Voltaire à retirer sa pièce du théâtre pour faire cesser le scandale.

« Puisque me voilà la victime des jansénistes, écrivait à ce moment Voltaire au comte d'Argental, je dédierai *Mahomet* au pape, et je compte être évêque *in partibus infidelium*, attendu que c'est là mon véritable diocèse. »

En effet, trois années plus tard, Voltaire tenait sa parole et envoyait à Benoit XIV sa tragédie avec un distique latin pour mettre au bas de son portrait, et lui mandait en lui dédiant son *Mahomet* :

« Que Votre Sainteté daigne permettre que je mette à ses pieds et le livre et l'auteur. J'ose lui demander sa bénédiction pour l'un et sa protection pour l'autre. C'est avec ces sentiments d'une profonde vénération que je me prosterne et que je baise ses pieds sacrés. »

Benoit XIV répond à son *cher fils Voltaire* en lui envoyant, dans un bref de félicitation, son

salut et sa bénédiction apostolique. Il le remercia de son distique, accepta la dédicace de *Mahomet* et se constitua le champion de l'auteur, qui, grâce au bref du pape, put remettre sa pièce au théâtre en 1745.

Le clergé de Paris fit courir le bruit que le pape était tombé dans un piège grossier, mais Benoît XIV savait bien ce qu'il faisait. Il lui plaisait de montrer son aimable atticisme, de protéger un génie comme Voltaire, et il eût d'ailleurs rougi de jouer le rôle de frère ignorantin toujours fulminant, toujours en colère, qu'ont joué après lui les souverains pontifes du xix^e siècle au nom d'un catholicisme aussi borné qu'inflexible.

Au xviii^e siècle, tout le monde avait de l'esprit, même les papes !

Revenons à Paris et à la tempête soulevée par les premières représentations de *Mahomet*. Voyant qu'elle ne se calmait pas, Voltaire, selon sa prudence habituelle, leva le pied, et regagna avec son amie, le 25 août 1742, son asile sûr de

Bruxelles, d'où il repartait le 2 septembre pour répondre à l'appel pressant du roi de Prusse, alors à Aix-la-Chapelle. L'entrevue fut fort courte cette fois. Voltaire ne demeura que trois jours avec Frédéric :

« Il m'offre une bonne maison à Berlin et une jolie terre, mande de Bruxelles Voltaire à M. de Cideville, mais je préfère encore mon second étage dans la maison de madame du Châtelet. Il m'assure de sa faveur et de la conservation de ma liberté, et je cours à Paris à mon esclavage et à la persécution. »

Cependant jamais les deux amis ne s'étaient plus congratulés, plus brûlé d'encens. Pour le roi de Prusse, Voltaire était le plus sage, le plus illustre et le plus vertueux des hommes. Quant à Voltaire il écrivait à son roi, l'*Alexandre* et le *Salomon* du Nord, d'un ton dithyrambique où perce une pointe d'ironie :

« O le plus extraordinaire des hommes, qui gagnez des batailles, qui *prenez* des provinces, qui faites la paix, qui faites de la musique et des vers, le tout si vite et si gaiement !... »

Voltaire, qui n'a jamais mieux et plus paisiblement travaillé qu'en Belgique, revient à de plus douces appréciations de Bruxelles. Il écrit au comte d'Argental :

« Nous avons mené à Bruxelles une vie retirée qui est bien de mon goût. Je n'ai pas trouvé d'hommes, mais beaucoup de livres. Je n'ai pas laissé de travailler. »

A madame de Champhonin :

« Nous vivons à Bruxelles comme à Cirey. Nous voyons peu de monde. Nous étudions le jour, nous soupçons gaiement. Nous prenons notre café au lait le lendemain d'un bon souper. Je suis malade quelquefois, mais très content de mon sort, et ne trouvant que vous qui me manque. »

Et à Thiériot :

« Madame du Châtelet fait toujours ici sa malheureuse guerre de chicane. Et moi j'essuie tous les tours des imprimeurs. »

Pour ne pas se fermer les portes de la France,

Voltaire écrit de Bruxelles au ministre-cardinal de Fleury pour lui rendre compte de son entrevue avec Frédéric. Il lui mande que le roi de Prusse est navré et piqué de l'hostilité de la France, vers laquelle il est porté par goût... Il ne serait pas éloigné de contracter une alliance durable avec son gouvernement. Il s'est informé des ressources financières de la France, et Voltaire lui a répondu qu'elles étaient immenses, etc.

On voit que Voltaire exagère intentionnellement les bonnes dispositions du roi de Prusse pour son pays, et qu'il donne au cardinal de l'eau bénite de cour.

Dans cette année 1742 mourut Rousseau. On fit une souscription pour la publication de ses œuvres. En envoyant sa cotisation, Voltaire, oubliant les polémiques passées, écrivit ce qui suit à M. Segui :

« Il semblait que la destinée en me conduisant à la ville (Bruxelles) où l'illustre et malheureux

Rousseau a fini ses jours, me ménageât une réconciliation avec lui... Ses talents, ses malheurs et sa mort ont éteint en mon cœur tout ressentiment et n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à ce qu'il avait de mérite. »

—

En novembre 1742, Voltaire quitta Bruxelles.

Le 20 février 1743, il fit jouer à Paris sa *Mérope*. Cette tragédie eut un succès complet. Voltaire fut porté en triomphe dans la loge de la maréchale de Villars, et la jeune duchesse de Villars, pressée par un public enthousiaste, dut embrasser l'auteur de *Mérope* aux applaudissements de toute la salle.

Voltaire se présenta de nouveau à l'Académie. Mais ses portes lui furent encore fermées par le ministre Maurepas à la tête de la cabale hostile. Le roi de Prusse essayait de consoler Voltaire de cet échec en lui adressant la lettre suivante :

« Je m'attendais bien que Voltaire serait repoussé dès qu'il comparaitrait devant un aéropage de Midas crossés-mitrés. Gagnez sur vous de

mépriser une nation qui méconnaît le mérite des Belle-Isle et des Voltaire. Venez dans un pays où l'on vous aime, et où l'on n'est point bigot. »

Voltaire essuya une autre contrariété tout aussi vive, ce fut l'interdiction ministérielle de sa tragédie de *Jules César*, à la veille d'être représentée. Indigné de cette mesure arbitraire et vexatoire, Voltaire songeait à quitter de nouveau la France lorsqu'on proposa une mission diplomatique à cet auteur interdit, à ce publiciste tant de fois poursuivi et exilé. Le nouveau ministre de la guerre, le comte d'Argenson, avait eu l'idée d'utiliser l'amitié de Voltaire et de Frédéric, pour essayer d'en tirer une alliance de la France et de la Prusse ; Frédéric, en paix avec tous ses ennemis, avait signé le traité de Breslau, ce qui contrariait fort la politique française, cherchant à lui faire reprendre les armes.

Bien que Voltaire vit la difficulté de cette mission délicate dont les conséquences pouvaient être la rupture de ses bonnes relations avec Frédéric, il l'accepta pour servir son pays, qui, selon son expression, l'avait si souvent traité d'une manière indigne. Mais il aimait la France,

et des ennemis aveugles ont pu seuls l'accuser de manquer de patriotisme, sans réussir à baser leurs calomnies sur quelque fait réel.

Madame du Châtelet, qui n'avait pas été initiée au secret de la mission diplomatique, écrivait à ce moment :

« Il s'en est allé en Hollande, d'où il ira vraisemblablement en Prusse, qui est tout ce que je crains, car le roi de Prusse est un rival dangereux pour moi. J'irai à la fin de juillet à Bruxelles, où il m'a promis de me retrouver. »

IX

Voltaire se rendit à la Haye, dans le courant de juin 1743, afin d'épier l'attitude des Hollandais et les forces militaires de l'Angleterre dans ce pays. Il se logea dans le palais de la Vieille-Cour, propriété du roi de Prusse, qu'il ne tarda pas à rejoindre à Berlin. Là, Voltaire songea à sa mission et entreprit le siège de Frédéric, assez surpris et contrarié de voir son philosophe transformé en diplomate de la France. Cependant il ne le rebuta pas tout d'abord et l'écouta d'une oreille distraite. Voltaire prit son rôle au sérieux. Pour forcer Frédéric à lui faire quelque réponse catégorique, il lui envoyait ses observations politiques sur une page de papier dont une grande marge était laissée en blanc. Mais Frédéric répliquait par des jeux de mots, de petits vers

ironiques et des plaisanteries. A côté de cette observation de Voltaire, que les amis de l'Autriche brûlaient d'ouvrir la campagne en Silésie, Frédéric mit en marge :

On les y recevra, biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

La côté le plus plaisant de cette comédie diplomatique, c'est qu'au moment où Voltaire s'efforçait de rapprocher les cours de Prusse et de France, Frédéric cherchait à le brouiller avec Versailles.

« Je voudrais le brouiller pour jamais avec la France, disait le roi de Prusse. Ce serait le moyen de l'avoir à Berlin. »

Et pour atteindre ce but, Frédéric faisait parvenir à Versailles, sous de faux couverts, des vers satiriques de Voltaire sur la cour, sur les ministres, et même des fragments de la *Pucelle*, qui s'était envolée du secrétaire d'Émilie.

La marche de ce petit complot du roi de Prusse fut arrêtée et éventée par quelque indiscretion. Voltaire en fut vivement froissé. « Il a cru

m'acquérir, a-t-il écrit, en me perdant en France. » Après une assez longue bouderie, la réconciliation se fit néanmoins, et Voltaire dit familièrement à Frédéric : « Ne me faites jamais de niches ! » Alors il lui parla sérieusement de sa mission et pria le roi de vouloir bien le charger de quelque commission pour la cour de Versailles. Frédéric prit à son tour le ton grave et lui dit qu'il n'avait aucune liaison avec la France et aucune réponse à faire, n'ayant reçu directement aucune demande. « La seule commission, termina-t-il, que je puisse vous donner pour la France, c'est de lui conseiller de se conduire plus sagement qu'elle n'a fait jusqu'à présent. »

Voltaire s'aperçut qu'il y avait quelque changement dans ses rapports avec Frédéric. « Il flairait l'espion, » a-t-il dit lui-même. Voltaire, en habile diplomate, atténua sa mission en disant au roi de Prusse qu'en définitive il n'avait été chargé que d'entretenir les sentiments de concorde entre les deux souverains. Le nuage passa.

Toutefois, Voltaire ne lâcha pas pied. Comme Frédéric allait partir de Berlin pour passer en revue les petites principautés d'Allemagne, les

tâter et les sonder au point de vue des éventualités de l'avenir, Voltaire demanda à être du voyage, ce qui lui fut accordé. A Bayreuth, Frédéric laissa notre philosophe-diplomate chez sa sœur, la margrave, et poursuivit sa route.

Voltaire passa près d'un mois à Bayreuth, à Brunswick, à Anspach, au milieu des honneurs, des fêtes, d'un véritable enchantement. Les sœurs de Frédéric, la margrave de Bayreuth et la princesse Ulrique, aimaient les lettres et les lettrés, comme leur frère. Voltaire, enchanté de sa réception, adressait des vers galants et rimait des madrigaux aux princesses, qui, de leur côté, étaient ravies de son esprit et de sa bonne humeur.

Voici un bouquet à Chloris que Voltaire adressait à la princesse Ulrique, et qui est trop charmant pour que nous ne le cueillions pas parmi ses spirituelles fleurs poétiques :

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge,
Cette nuit, dans l'ardeur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire.
Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

C'est un voyage céleste où je passe de planète en planète, » a dit Voltaire de son agréable excursion dans les petites principautés allemandes.

« Il est ivre absolument, il est fou des cours d'Allemagne, écrivait madame du Châtelet, qui pendant ce temps-là jetait des cris d'Ariadne abandonnée. — Il est resté quinze jours à Bayreuth sans le roi de Prusse. Il a été trois semaines entières sans m'écrire. Depuis deux mois, j'apprends ses démarches par les ambassadeurs et par les gazettes. Vous sentirez aisément combien je suis à plaindre. Mais en dépit de moi-même, je ne puis m'en détacher. Malgré tout ce que je souffre, je suis bien persuadée que celui qui aime le mieux est encore le plus heureux. »

Elle écrit encore de Paris au comte d'Argental, le 23 novembre 1743, une lettre mélancolique où se trouve ce passage :

« Je retourne finir à Bruxelles une vie où j'ai eu plus de bonheur que de malheur, et qui finit d'elle-même dans le temps où je ne pourrais plus la supporter. »

Enfin Voltaire, après s'être arraché aux délices des petites cours d'Allemagne, revint à Berlin pour faire ses adieux au roi de Prusse, qui donna au philosophe-diplomate, paraît-il, quelque bonne parole pour la cour de Versailles. Puis il rejoignit madame du Châtelet à Bruxelles, aux derniers jours d'octobre 1743. Mais il ne put lui accorder que quelques heures. Ne fallait-il pas qu'il vînt rendre compte de sa mission diplomatique à Versailles? Comme elle n'avait pas produit de résultat immédiat, on ne lui en sut aucun gré; la favorite, madame de Châteauroux, se piqua de n'avoir pas été consultée sur l'envoi du philosophe en Prusse. Et cependant, pour nous servir d'une phrase célèbre, la faute n'en était pas à Voltaire. Le roi de Prusse, exposé à l'inimitié de l'Angleterre et aux rancunes de la reine de Hongrie, aurait naturellement incliné vers l'alliance française s'il avait pu faire quelque fonds sur une cour livrée aux jésuites et aux favorites, sur un roi dont la politique était aussi vacillante que le caractère. L'année suivante, le roi de Prusse se décida cepen-

dant à une attitude favorable à la France. Voltaire a constaté lui-même l'efficacité de sa mission et du service qu'il avait rendu à son pays par ce qui suit :

« Je donnai à la cour de Versailles l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin. Elle ne fut point trompeuse, et le printemps suivant, le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohême avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace. »

Ainsi rebuté, et ayant récolté l'ingratitude comme récompense de sa mission et de ses efforts, l'ubiquiste et le juif-errant Voltaire, que l'on s'essouffle à suivre, revint à Bruxelles le 1^{er} février 1744. Il y resta quelque temps, tranquille et laborieux, au foyer de la divine Émilie. Sa correspondance imprimée ne contient qu'une lettre datée de Bruxelles, le 2 février de cette année 1744, et adressée au comte d'Argental. En voici un fragment :

« Les Hollandais ne se déclarent point. Le roi

d'Angleterre portera tout le fardeau, qui est un peu pesant. Les Hanovriens qui campent aux portes de Bruxelles disent publiquement qu'on les mène à la boucherie, et sont assez fâchés du voyage. J'ai vu les troupes flamandes, troupes déguenillées et mal payées. On doit actuellement onze mois aux officiers. Allons, Français, réjouissez-vous. »

M. Desnoireterres pense que Voltaire a dû écrire plusieurs lettres de Bruxelles à cette époque, et qu'elles auraient été égarées par un hasard fâcheux. Le roi de Prusse lui adressait alors, à Bruxelles, une missive terminée de cette plaisante façon :

« Adieu, admirable historien, grand poète, charmant auteur de cette *Pucelle*, invisible et triste prisonnière de Circé, adieu à l'amant de la cuisinière de Valori, de madame du Châtelet et de ma sœur (la margrave de Bayreuth). »

De Bruxelles, Voltaire se rendit au château de Cirey, où le long procès de madame du Châtelet fut enfin terminé en 1744 par une transaction à son avantage.

X

A la fin de l'année 1744, Voltaire reparait à Paris. Poussé par madame du Châtelet qui craignait toujours de voir le roi de Prusse reprendre sa proie et surtout par la nécessité de se garder de ses nombreux ennemis, il se fait homme de cour. Il a ses grandes entrées à Versailles, à Fontainebleau, à Sceaux. Sa comédie-ballet, la *Princesse de Navarre*, est représentée à Versailles, à la célébration du mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne. Quelques spirituels madrigaux, quelques grains d'encens brûlés en l'honneur de la favorite, madame de Pompadour, lui valent la protection de cette maîtresse de

Louis XV, à laquelle il adressait des flatteries rimées, des madrigaux comme celui-ci :

Pompadour, ton crayon divin
Devrait dessiner ton visage,
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

Aidé de l'influence de la favorite, Voltaire entre à l'Académie, il devient l'un des Quarante, il est nommé historiographe de France, et en 1746 gentilhomme ordinaire du roi. Voltaire courtisan se diminua, mais du moins sa souplesse lui assura une trêve. Il respira quelque temps à Paris. Comme historiographe il composa la *Bataille de Fontenoy*, qui n'est pas son meilleur poème.

Dans le sixain suivant, Voltaire raille sa fortune de poète de cour, les faveurs que des farces dignes de la foire avaient attirées sur sa tête :

Mon Henri quatre et ma *Zaïre*
Et mon américaine *Alzire*
Ne m'ont jamais valu même un regard du roi ;
J'eus beaucoup d'ennemis avec très peu de gloire :
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
Pour une farce de la foire.

Madame du Châtelet était fort bien en cour,

comme son *alter ego*. Elle était du *jeu de la reine*, et un soir, à Fontainebleau, elle y perdait une bagatelle de 80,000 francs. Voltaire, avec son franc-parler et sa vivacité ordinaires, ayant qualifié les grands seigneurs du jeu de la reine d'audacieux fripons et de grecs, il dut s'éclipser avec Émilie chez la duchesse du Maine, à son château de Sceaux. Derrière le paravent et les volets fermés de la duchesse, Voltaire composa la plupart de ses contes et romans. De son côté, madame du Châtelet jouait la comédie à Sceaux et à Anet. Émilie avait été couverte d'applaudissements en représentant à la satisfaction générale mademoiselle de La Cochohnnière dans le *Comte de Boursoufflé*, de Voltaire. Sa charmante comédie *Nanine* fut aussi fort bien accueillie par l'aristocratique auditoire.

Voltaire avait un sans-façon un peu dédaigneux de l'étiquette, aussi bien chez la duchesse du Maine qu'ailleurs. La venimeuse madame de Staal, peignant son entrée avec Émilie au salon du château d'Anet, disait :

— « Ils apparaissent sur le minuit, comme

deux spectres, avec une odeur de corps embaumé. Voltaire a fait des vers galants qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite *inusitée*. »

Voltaire surgissant toujours après ses plonges, revint à Paris et adressa à la Pompadour un madrigal qui émerveilla à ce point la favorite qu'elle le communiqua à tout son entourage. Malheureusement la reine délaissée, Marie Leczinska, qui n'en était pas moins la reine, prit la mouche et considéra comme une injure publique ce madrigal dans lequel le poète associait pour l'éternité le sort de la Pompadour et de Louis XV, en leur recommandant de *garder leurs conquêtes*. La reine demanda l'exil de Voltaire à Louis XV, qui le signa.

Décidément les madrigaux ne réussissaient pas plus à préserver le philosophe-poète de la persécution que ses mordantes épigrammes.

Voltaire se retira avec Émilie au château de Cirey. A quelque temps de là, la châtelaine de céans, ayant reçu du roi de Pologne, Stanislas,

un véritable roi d'Yvetot, une aimable et pressante invitation de venir à sa cour de Lunéville, décida Voltaire, également invité, à l'y accompagner.

N'étant plus, selon son expression, qu'une planète de tourbillon de la divine Émilie, il la suivit à la petite cour de Lorraine. On s'y amusait beaucoup, on y menait libre et joyeuse existence, on y jouait la comédie de toutes façons, et surtout la comédie amoureuse, en compagnie de *dames de volupté*, comme la marquise de Boufflers, la maîtresse du roi Stanislas, et de galants gentilshommes comme le marquis de Saint-Lambert, le rimeur des *Saisons* et de l'*Épître à Chloé*. Triste poète et triste sire, en vérité, mais qui avait en lui les deux poèmes séduisants, les deux enchantements : la jeunesse et la passion.

La marquise du Châtelet, pour être savante, mathématicienne, vouée aux sciences abstraites, n'en était pas moins très concrète, contingente et femme ardente. Elle a confessé qu'elle avait un tempérament de feu, et que, sous ce rapport, Voltaire, trop souvent valétudinaire, ne la satisfaisait pas.

Trouvant l'affection du philosophe trop *spirituelle*, elle lui avait déjà fait de passagères infidélités, notamment avec le savant Clairaut. Mais, ce qu'elle cherchait, c'était l'amour-passion, qu'elle rencontra sur le tard chez Saint-Lambert, et qui la tua.

A la cour du roi de Lorraine, elle fut tout entière sous l'influence de madame de Boufflers, qui avait fait de l'amour le culte unique de sa vie, et qui s'est bien peinte dans son épitaphe :

Ci-gît, dans une paix profonde,
Cette dame de volupté
Qui, pour plus de sécurité,
Fit son paradis dans ce monde.

Voltaire avait quitté Lunéville pour venir à Paris surveiller les répétitions de *Sémiramis*. En 1748, il se rendit à Commercy, où la petite cour du roi de Pologne s'était transportée. Là il fut témoin d'un spectacle auquel il ne s'attendait guère.

Entrant à l'improviste, sans avoir eu la pré-

caution utile de se faire annoncer, Voltaire surprend la marquise en conversation intime avec le poète des *Saisons*, qui faisait en ce moment son printemps avec Émilie.

Voltaire se fâche de l'inconvenance grande. Saint-Lambert lui propose un duel, et Voltaire se retire furieux.

Mais la marquise savait bien quel fonds elle pouvait faire de la solide amitié de Voltaire. Elle alla le trouver le lendemain chez lui. Elle commença par lui dire qu'il avait eu la berlue ; mais comme Voltaire lui répliquait qu'il avait bien vu, de ses yeux vu, ajoutant qu'elle aurait dû au moins avoir la délicatesse de ne pas lui donner ce spectacle, la marquise plaida les circonstances atténuantes, lui disant qu'une folie de quelques minutes ne pouvait effacer une affection de quinze années, à laquelle elle tenait comme à sa vie.

Voltaire, qui était bien pour la marquise l'ami le plus désintéressé, le plus dévoué que jamais femme eût rencontré dans son existence, passa l'éponge sur les faiblesses sensuelles de la divine Émilie.

La marquise l'embrassa, et la réconciliation se

fit non-seulement entre eux, mais encore avec Saint-Lambert, que madame du Châtelet accompagna le lendemain chez Voltaire.

Comme Saint-Lambert balbutiait quelque banale excuse, Voltaire lui dit :

« Mon enfant, j'ai tout oublié, et c'est moi qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plait; jouissez de ces instants trop courts. Un vieillard, un malade comme moi n'est plus fait pour les plaisirs... Mais une autre fois, tirez le verrou ! »

On ne cède pas la place à un amant préféré avec plus de bonne grâce, et l'on ne signe pas son abdication avec plus d'esprit.

—

M. Blaze de Bury a dit en termes excellents dans la *Revue des Deux-Mondes* :

« Impitoyable pour les tyrannies, le défenseur de Calas et de Sirven eut toujours des entrailles pour ses semblables; même pour les femmes qui le trompaient, il fut doux et clément. »

Comment n'aurait-il pas été clément aux femmes celui qui disait : « Les femmes sont le plus beau présent que la nature ait fait aux hommes, » et qui répétait sans cesse : « Malheur aux cœurs durs ! »

Les relations de madame du Châtelet avec Saint-Lambert devaient lui être fatales. Devenue grosse, elle alla faire ses couches à Lunéville, et il s'agissait de savoir à qui appartiendrait l'enfant.

« Qu'à cela ne tienne, dit plaisamment Voltaire, nous le mettrons au nombre des œuvres mêlées de madame du Châtelet. »

Enfin, le marquis du Châtelet, un véritable mari philosophe, prit bien la chose et endossa complaisamment le billet à ordre, tiré sur lui par sa femme.

Voltaire annonça la délivrance de madame du

Châtelet par ce plaisant billet à Voisenon :

« Mon cher abbé *Greluchon* saura que madame du Châtelet étant cette nuit à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit : *Mais je sens quelque chose !* Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise sur un in-quarto qui se trouvait là, et la mère est allée se coucher. »

Trois jours après son accouchement, la marquise ayant commis l'imprudence de boire un verre d'orgeat à la glace, fut emportée par la fièvre en une nuit.

Voltaire apprit la mort subite de l'accouchée, à table avec madame de Boufflers, M. du Châtelet... et Saint-Lambert.

Il se lève et court à la chambre mortuaire. Il tombe dans l'escalier, et fou de désespoir se frappe la tête sur les marches. Saint-Lambert, qui le suivait, le relève.

« — Ah ! mon ami, lui dit Voltaire en larmes, c'est vous qui me l'avez tuée. »

Songeant avant l'enterrement à l'honneur posthume de la marquise, Voltaire commanda au

fidèle serviteur Longchamp d'enlever son portrait-miniature qui était sous le chaton de la bague que portait la marquise. Longchamp lui répondit que madame de Boufflers avait extrait un portrait de cette bague, mais que c'était celui du chevalier Saint-Lambert.

« O ciel ! s'écria Voltaire, voilà bien les femmes. J'en avais ôté Richelieu, Saint-Lambert m'en a expulsé. Cela est dans l'ordre. Un clou chasse l'autre ! Ainsi vont les choses de ce monde. »

Avant que le clou Saint-Lambert n'eût remplacé le clou Voltaire, madame du Châtelet avait eu des passions malheureuses.

Émilie de Breteuil avait contracté à l'âge de 19 ans, avec M. du Châtelet-Lomon, colonel d'un régiment d'infanterie, une de ces unions libres si communes au siècle dernier, qui ne semblaient impliquer ni la fidélité ni même le domicile conjugal. Le colonel, bonhomme, mais d'une insignifiance à peu près complète, était

presque toujours à l'armée et n'inspira à Émilie aucun amour. Peu de temps après son mariage, elle eut une première affection pour le marquis de Guébriant, qui obéit bientôt à un nouveau caprice. Après son abandon elle lui écrivit une poignante lettre d'adieu en lui disant qu'elle allait mourir. En effet, elle prit une forte dose d'opium qui l'eût infailliblement menée de vie à trépas si M. de Guébriant, immédiatement après avoir reçu sa lettre, ne fût venu chez elle, et la trouvant endormie d'un sommeil léthargique, ne l'eût réveillée et arrachée à une mort certaine en la forçant de prendre un contre-poison.

Madame du Châtelet fit bientôt une nouvelle école d'inconstance avec Richelieu. Déçue encore par le duc, qui faisait métier de mystifier les femmes, elle trompa à son tour Voltaire. On n'est pas parfaite. Il y a des taches au soleil, et probablement aussi à Vénus.

Par une contradiction assez bizarre, cette femme savante, adonnée toute sa vie aux sciences exactes, était extrême en amour. Mais la passion ne se raisonne ni ne se résout comme un problème de géométrie. Elle l'entraîna à oublier son

âge, et à se livrer à l'âge de quarante ans à Saint-Lambert, qu'elle adorait, comme ses lettres en témoignent.

Parfois un homme de génie trouve grâce devant le monde, mais rarement une femme supérieure. La mort de la marquise du Châtelet fut accueillie par des épigrammes et de venimeuses imputations à la cour de France et à celle de Prusse.

Voici l'épigramme que l'ennemi intime d'Émilie, le roi de Prusse, passa aux convives de ses petits soupers :

Ci-git qui perdit la vie
Dans le double accouchement
D'un traité de philosophie
Et d'un malheureux enfant.
On ne sait précisément
Lequel des deux l'a ravie.
Sur ce funeste événement
Quelle opinion doit-on suivre?
Saint-Lambert s'en prend au livre,
Voltaire dit que c'est l'enfant.

En France, Collé salua dans son journal la mort de la marquise par cette grossièreté, qu'il prit sans doute pour un trait d'esprit :

« — J'apprends à Estioles que madame du Châtelet est morte hier ou avant-hier en couches. Il faut espérer que c'est le dernier air qu'elle se donnera. Mourir en couches à son âge, c'est vouloir se singulariser ; c'est prétendre ne rien faire comme les autres. »

A côté de ces tristes vengeance posthumes, de ces satires d'outre-tombe, on est heureux de pouvoir citer les vers de Voltaire, écrits au bas du portrait de la marquise, et qui reproduisent assez exactement, en l'embellissant un peu toutefois, sa physionomie morale :

L'univers a perdu la sublime Émilie ;
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
N'avaient gardé pour eux que l'immortalité !

Mais mieux que dans ces vers la profonde douleur que lui inspira la perte de cette amie et

compagne de quinze années éclate dans cette lettre au comte d'Argental :

« Je n'ai point perdu ma maîtresse, j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée ; j'aime à parler à son mari, à son fils. »

En effet, à Cirey, où il était revenu avec M. du Châtelet, Voltaire lui parla beaucoup de sa femme. Il l'invita à ne souffler mot du portrait et des lettres de Saint-Lambert trouvés chez elle, à taire les faiblesses par lesquelles madame du Châtelet avait terminé son existence, en lui disant :

« — Croyez-moi, monsieur, ne nous vantons de ceci ni l'un ni l'autre. »

XI

Voltaire quitta Cirey d'où la divinité était partie, et rentra dans l'arène parisienne vers le mois d'octobre 1749. Il se remit avec ardeur à la lutte, désireux de réduire à leur juste valeur la gloire et les tragédies de Crébillon dont le public était engoué. Au commencement de l'année 1750, Voltaire fit jouer son *Oreste* aux Français. Bien qu'il criât de sa loge aux partisans de Crébillon cabalant contre son œuvre : « Eh ! barbares, applaudissez donc ! c'est du Sophocle... » la pièce eut un médiocre succès. Voltaire ne se découragea pas. A Sceaux et sur un théâtre improvisé dans son hôtel de la rue Traversière, il fit jouer *Alzire* et *Catilina* (Rome sauvée), tenant admirablement, dans cette dernière œuvre, le rôle de

Cicéron. La foule et le succès répondirent à son attente.

Tant que Voltaire restait dans le domaine de la comédie, il ne subissait pas de chocs violents, mais dès que sa plume traitait librement quelque sujet historique ou philosophique, vite on prenait l'alarme et on le menaçait. C'est ainsi qu'il souleva contre lui de nouveaux griefs en se faisant le défenseur de l'égalité de l'impôt dans la *Voix du sage et du peuple*, et l'apologiste de l'*Esprit des lois* et de Montesquieu dans son *Remerciement sincère à un homme charitable*.

L'appui de Cotillon II était un précieux préservatif de la fureur de tous ses ennemis. Malheureusement, Voltaire fiévreux, emporté, la tête toujours en feu, était un étrange courtisan, qui de sa patte de chat égratignait en même temps qu'il caressait. Il s'attira de la sorte la froideur de sa protectrice en la reprenant, au milieu d'un dîner, sur le mot grassouillette dit à propos d'une caille fort grasse :

Grassouillette, entre nous, me semble un peu caillette, Je vous le dis tout bas, belle Pompadourette...

Tout bas n'était pas exact, car les convives

avaient entendu cette réprimande quelque peu sans-façon.

La Pompadour se blessa, et retira au philosophe la main qui le soutenait. Quant à Louis XV, il détestait cordialement Voltaire, à ce point que quelques années auparavant, après la représentation de l'opéra le *Temple de la Gloire*, que son historiographe avait composé pour lui, Voltaire lui ayant dit à la fin de la pièce : *Trajan est-il content ?* le roi passa dédaigneusement et garda un insolent silence.

Fatigué d'être ainsi heurté à chaque instant, rejeté de Charybde à Scylla dans cette cour stérile où, pour y vivre en paix, il aurait fallu être aussi nul que le courtisan, aussi muet que Louis XV, Voltaire, ayant conscience de sa mission et ne voulant pas annihiler son génie, se décida à accepter les propositions du roi de Prusse, qui l'appelait de nouveau à Berlin en lui offrant une pension de vingt mille livres et la clef de chambellan.

Lord Chesterfield s'étonna beaucoup de cette tendresse de son ami Voltaire pour la Prusse. « On m'assure, écrivait-il, que Voltaire s'est établi pour toujours à Berlin ; expliquez-moi le motif d'une telle émigration. »

Mais le secret de cette énigme était fort simple à trouver. Voltaire allait chercher à l'étranger, à Berlin, l'air respirable et la liberté nécessaires au penseur, à l'écrivain, et qui lui manquaient absolument en France

« — C'est au dehors, avait-il dit, qu'il faut penser et écrire pour la France. » Au-dedans, en effet, c'était la Bastille ou l'abdication à la cour de Louis XV, l'asphyxie par la prison ou par l'étiquette et la courbette. Voltaire, se refusant à ces deux extrémités, s'exila cette fois volontairement en Prusse. Il quitta Paris le 18 juin 1756, et il ne devait y revenir que pour y mourir, en 1778. Le 2 juillet, il traversait Clèves, ayant pris la route de Flandre et visité les champs de bataille de Fontenoy, Raucourt et Lawfeld.

La meute lâche et féroce des courtisans et des lettrés médiocres, que Voltaire appelait si bien les *arlequins anthropophages*, blâma son refuge

en Prusse. Le roi et madame de Pompadour eurent même de l'humeur de se voir enlever par l'Alexandre du Nord les têtes les plus illustres de la France. Mais à qui la faute ?

« Il est plaisant, écrivait Voltaire à madame Denis, sa nièce, que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu *m'exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime... »

La paix d'Aix-la-Chapelle avait ménagé des loisirs à Frédéric. Il se livrait à ses penchants littéraires, à ses goûts de libre-penseur au milieu de sa cour de Berlin, dont il avait fait un centre de science et de philosophie au dix-huitième siècle, réalisant cette parole qu'il avait prononcée quelques années auparavant : « Je veux que ma capitale devienne l'asile des grands hommes. » A Berlin se trouvaient réunis poètes, littérateurs et savants, parmi lesquels Maupertuis, La Mettrie, d'Argens, Chasot, Algaroti, Polnitz, lord Tyrcon-

nel et d'autres. Voltaire vint compléter la brillante pléiade, de laquelle on pouvait dire :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière!

A son arrivée à Berlin, Voltaire écrit, dans son enthousiasme :

« Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs (comme à Paris), opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poète (Frédéric), grandeur et grâces, grenadiers et muses, trompettes et violons, repas de Platon, société et liberté, qui le croirait? Tout cela est pourtant vrai. »

De son côté, le roi de Prusse était fier de tenir Voltaire à sa cour, de le ravir à la France, et il disait dans une séance de son Académie :

« Je ne chercherai pas à étendre mes conquêtes du côté de la France. J'ai pris Voltaire à la France, cela vaut mieux qu'une province. »

C'était une fête perpétuelle, un ravissement continu. Dans les brillants soupers de Postdam et de Sans-Souci on traitait tous les sujets avec la désinvolture d'esprit la plus complète.

« Jamais, dit Voltaire, on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries et de mépris. Dieu était respecté, mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés. »

XII

Trois années suffirent à couvrir d'ombre ce brillant tableau de la vie philosophique en Prusse.

Tout en élaborant ses travaux, en terminant son *Siècle de Louis XIV*, Voltaire corrigeait les élucubrations souvent incorrectes de Frédéric, où il y avait pourtant toujours de l'esprit et du trait. Il se plaisait à se dire le *blanchisseur* et le *teinturier* du roi de Prusse. Il commit sans doute quelque indiscretion blessante pour l'amour-propre du souverain, qu'il appelait familièrement en petit comité *madame Alcine*.

En outre, dans la querelle scientifique qui s'éleva entre Maupertuis et Kœnig, Voltaire avait soutenu Kœnig contre l'avis du roi, qui adorait

Maupertuis. Celui-ci, jaloux de la supériorité et de l'influence de Voltaire, envenima la plaie. Il fit courir le bruit que Voltaire avait nié le talent du roi de Prusse en critiquant les mauvais vers qu'il aimait à faire contre le *bien-aimé* Louis XV, et en disant qu'il ne pouvait produire rien de bon. Le propos n'avait pas été tenu, quoique l'accusé ne fût pas avare d'épigrammes.

Voyant d'où lui venait le coup, Voltaire fit paraître à Berlin un pamphlet anonyme rempli de vives saillies et de cruelles morsures contre Maupertuis. Mais Frédéric, tenant toujours pour son savant, fit brûler dans les rues de Berlin, par la main du bourreau, la *Diatribes du docteur Akakia*.

Cet acte violent du roi de Prusse irrite Voltaire. La vie de Berlin et l'humeur despotique de Frédéric commençaient à peser sur notre philosophe pétri d'humeur libre, qui, dès qu'il endossait l'habit d'ordonnance du courtisan, en faisait craquer toutes les coutures. Il voulait bien s'incliner devant les rois libres-penseurs qu'il façonnait, mais il entendait qu'ils respectassent les premiers sa royauté intellectuelle. En un mot,

il exigeait qu'on traitât avec lui de puissance à puissance. Il traduisit toutes ses amertunes et toutes ses déceptions dans cette lettre adressée à madame Denis le 18 décembre 1752 :

« Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à désertir honnêtement, à prendre soin de ma santé, à oublier ce rêve de trois années.

» Je vois bien qu'on a pressé l'*orange* ; il faut penser à sauver l'*écorce*. Je vais me faire, pour ma distraction, un petit dictionnaire à l'usage des rois. *Mon ami* signifie *mon esclave*. — *Mon cher ami* veut dire *vous m'êtes plus qu'indifférent*. — Entendez par *je vous rendrai heureux* : je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous. — *Soupez avec moi ce soir* signifie je me moquerai de vous ce soir. L'embarras est de sortir d'ici... »

En effet, il n'était pas facile de déguerpir de la cour de Prusse et de sortir de la ra-
tière. Cependant le jour n'était pas éloigné
où Voltaire et Frédéric, ces deux Athéniens

du xviii^e siècle, devaient se séparer fâchés. Voltaire envoya à Frédéric son cordon, sa croix et sa clef de chambellan. Frédéric les lui renvoya en l'invitant à le suivre à Potsdam. Voltaire joue le malade et parle des eaux de Plombières, qui lui seraient efficaces. Frédéric lui réplique que les eaux de Glatz, en Moravie, seront excellentes pour le rétablissement de sa santé. Quelques jours se passent. Voltaire, décidé à se soustraire aux griffes de la royale amitié, fait remettre de nouveau ses insignes à Frédéric et va lui faire ses adieux au moment où il passait une revue de ses troupes.

« — Vous voulez donc partir ? lui dit brusquement le roi de Prusse contrarié. Eh bien, monsieur, bon voyage ! »

Voltaire s'empessa de s'esquiver et se mit en route en se dirigeant sur Strasbourg par Francfort sur le Mein.

Le roi de Prusse avait été fort contrarié du départ de Voltaire, qu'il aurait voulu garder à sa cour et discipliner comme ses soldats, ce qui

n'était pas possible. Il lui ménageait une dés-agréable surprise.

Enchanté d'avoir repris sa liberté, Voltaire courait la poste. Mais, à sa grande stupéfaction et à sa vive indignation, le 25 mai 1753 il fut arrêté comme un malfaiteur, perquisitionné, con-signé, gardé à vue dans son hôtel de Francfort par le résident du roi de Prusse, au nom de son souverain qui ne l'accusait de rien moins que de lui avoir dérobé ses papiers, ses poésies, ses chefs-d'œuvre littéraires et jusqu'à ses secrets d'État.

Voltaire se justifia facilement de ces prétendus larcins. Il remit au résident des lettres de Frédéric et un volume de poésies qu'il lui avait donné à Postdam, mais il resta prisonnier à l'hôtel du *Lion d'Or* jusqu'à la réponse du roi.

Madame Denis, la nièce de Voltaire, qui attendait son oncle à Strasbourg, ayant appris qu'il était prisonnier d'État à Francfort, accourut le rejoindre.

Voltaire, dont la patience n'était pas la qualité maîtresse, s'impatienta de la lenteur, calculée sans doute, que Frédéric mit à répondre à son résident Freytag, et s'évada de l'hôtel du *Lion d'Or*. Mais Freytag le rejoignit et le fit reconduire dans une maison de la ville, où il fut gardé à vue ainsi que sa nièce. Des soldats montaient la garde autour du lit de madame Denis. Tout ce luxe d'arbitraire d'agents prussiens est détaillé dans les lettres de Voltaire sur cet événement : le *mousir* et la *poëshie* du roi, la brutalité policière et soltadesque vis-à-vis d'une femme, les nuits de madame Denis, ayant des fusiliers comme femmes de chambre et des baïonnettes en guise de rideaux, etc.

Enfin l'ordre de libération du roi de Prusse arriva, et Voltaire put continuer sa route avec madame Denis. Il en fut quitte pour la peur et le roi de Prusse pour le ridicule d'un acte inutile d'arbitraire.

Voltaire dut faire cette réflexion philosophique qu'il est parfois scabreux de trop se familiariser avec les souverains qui ont deux cent mille grenadiers à leur service. De son côté, le roi de Prusse

se consola de l'absence de Voltaire en disant :

« — C'est un homme bon à lire, mais dangereux à connaître... »

Pourtant, Voltaire n'avait pas eu tort d'échapper au despotisme du souverain de Sans-Souci, lorsqu'il l'avait senti peser trop lourdement sur lui. Frédéric était un grand homme dans toute l'acception du mot : admirable capitaine, au coup d'œil d'aigle, législateur, créateur d'un peuple, cerveau puissant, savant, lettré, libre-penseur, donnant asile dans son palais aux philosophes, aux savants, aux encyclopédistes proscrits. Mais il avait la main rude et despotique, souvent aussi l'humeur fantasque. Ce souverain original réunissant en lui tous les contrastes, passant de la poésie aux affaires publiques, d'une discussion philosophique à une revue, rimant et rédigeant au camp des Mémoires pour son Académie de Berlin, Jupiter tonnant et Apollon jouant de la flûte, sobre comme un spartiate et débraillé, licencieux à ses petits soupers, cachant sa bibliothèque

derrière un superbe lit de parade et couchant sur des sangles, s'habillant lui-même et ayant à peine un domestique pour le servir. Il n'a pas dans l'histoire de copie ni de parallèle, pas même Jules César, qui fut comme lui épicurien et stoïcien à ses heures, érudit, disert et habile général, d'une activité musculaire et cérébrale inouïe, et comme lui absolu et despote.

Mais César hâta la dissolution de l'empire romain, tandis que Frédéric fonda un royaume sur les fortes assises de la science et de la libre pensée.

En vérité, madame du Châtelet avait raison de qualifier le roi de Prusse de phénomène sur le trône et Voltaire de dire qu'il y avait deux hommes en Frédéric : Alexandre et l'abbé Cotin, César et Pradon.

Après avoir reçu de l'amitié de Frédéric un choc aussi douloureux que celui qu'il avait reçu quelques années auparavant de l'amour de M^{me} du Châtelet, Voltaire erra plutôt qu'il ne se

fixa à Plombières, à Strasbourg et à Colmar, où l'évêque l'excommunia.

Le 15 novembre 1754, il eut à Lyon une entrevue avec *son héros* le duc de Richelieu, qu'il consulta et sonda sur la possibilité de se rendre à Paris. Mais il est probable que la réponse fut négative, car Voltaire songea aussitôt après cette entrevue à quitter la France.

Ne pouvant rentrer à Paris qui lui était interdit et menacé de nouveau par la faction jésuitique, Voltaire se résigna encore à l'exil.

Il chercha un nouvel asile de liberté, un nouveau rempart contre l'intolérance de ses compatriotes, auxquels il laissa ce dernier adieu :

« — Je vous quitte, *arlequins antropophages* ! »

A Lyon, il avait été pourtant gratifié de plusieurs témoignages de sympathie qui durent le flatter. Il avait été reçu membre de l'Académie des sciences et des beaux-arts de cette ville. En outre, on avait joué au grand théâtre de Lyon sa *Mérove* et son *Brutus*, et dès qu'il s'était montré il avait été acclamé. Mais ayant eu des preuves certaines que le cardinal-archevêque

de Tenin ainsi que le gouverneur de Lyon lui étaient tout à fait hostiles, il dit à son secrétaire : « Mon ami, ce pays n'est pas fait pour moi. »

Voltaire se réfugia en Suisse, où il acheta simultanément deux propriétés : Monrion, près de Lausanne, sa résidence d'hiver, et Mont-Saint-Jean, sa résidence d'été, qu'il appela les Délices, situées aux portes de Genève.

XIII

Semblable à Antée retrouvant sa force dès qu'il touchait le sol, Voltaire reprenait toute sa vigueur sur la terre d'exil. Sa vie en Suisse, aux Délices et à Monrion, fut toute laborieuse, toute militante. Il envoyait de nombreux articles à l'*Encyclopédie* en adressant des lettres d'encouragement, des *macte animo* à son vaillant bataillon de collaborateurs. Chaque jour l'*Encyclopédie* était menacée dans son existence. Le parti dévot ne cessait de hurler contre ses rédacteurs, de soulever contre eux la colère du clergé, de la cour et du Parlement.

Aux yeux des fanatiques et de la multitude ignorante, *encyclopédiste* était synonyme de fils du diable et de bandit destiné à la hart. Voltaire

encourageait ses amis à l'union et à la gaieté dans la lutte contre l'infâme...

« Patience et courage, écrivait-il à d'Alembert et à Diderot. Dieu nous aidera si nous sommes unis et gais. Il faut que les *frères* dinent ensemble au moins une fois par semaine. »

Denis Diderot était la pierre angulaire de ce temple philosophique, de ce nouveau répertoire universel des sciences, des arts et de l'industrie, de cette *Encyclopédie* qu'il avait conçue au donjon de Vincennes, où on l'avait jeté pour expier sa *Lettre sur les Aveugles*, et qu'il mena à bonne fin, après s'y être attelé trente années, à travers les secousses, les obstacles, les persécutions et les orages. Les lettres de Voltaire respirent la plus vive admiration et la plus cordiale sympathie pour Diderot, pour ce Vulcain du labeur intellectuel, plein de verve et de bonne humeur, travailleur vaillant, désintéressé et modeste, toujours sur la brèche, aiguisant l'épée de la Révolution en vrai fils de coutelier, martelant sans cesse le fer philosophique, entre temps créant le drame bourgeois et écrivant le *Père de famille*,

ne se laissant pas aigrir par la misère comme Jean-Jacques et lui riant au nez, livrant son âme de fer à tous les enthousiasmes et brassant toutes les idées dans sa tête encyclopédique. Jamais un nuage ne s'éleva entre Voltaire et Diderot, entre ces deux compagnons d'une même œuvre.

Les bourgeois intelligents de Genève ne tardèrent pas à fréquenter assidûment la maison des Délices. Quelques Parisiens y vinrent aussi, entre autres d'Alembert et le célèbre acteur Lekain, qui joua le principal rôle d'une nouvelle pièce de Voltaire : *l'Orphelin de la Chine*. Le châtelain des Délices se faisait des amis en les amusant et en les traitant bien. « Si Socrate, se plaisait-il à dire, avait eu un grand état de maison, ses ennemis, au lieu de le faire mourir, auraient été lui demander à dîner... »

Son activité cérébrale était prodigieuse. En même temps qu'il collaborait assidûment à l'*Encyclopédie*, il commençait la publication de son *Dictionnaire philosophique*, et il achevait son

Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, dont toutes les pages sont empreintes de la haine vigoureuse du despotisme et du fanatisme, de ce qui asservit et hallucine l'homme.

Par cette œuvre capitale, Voltaire créa, ou plutôt ressuscita l'histoire en rejetant le merveilleux, le scénario divin, le plan providentiel de Bossuet, aussi bien que les systèmes palingénésiaques et fatalistes. Il montra l'histoire mêlée de bien et de mal, de folie et de raison, de progrès et de reculs, comme le produit naturel de la liberté humaine. Une chose à noter : cette importante critique historique avait été commencée à Bruxelles, à la prière de madame du Châtelet, qui avait désiré voir se dérouler dans un livre les métamorphoses, les variations successives, les modifications, les changements des mœurs, des coutumes, des lois et des idées.

Selon Voltaire, l'histoire dans son essence n'est guère qu'une extravagance qui a sa méthode, qu'un ramas de crimes, de folies et de malheurs parmi lesquels on voit quelques vertus, quelques temps heureux, comme on découvre des habitations répandues çà et là dans des désers sau-

vages. Les erreurs et les préjugés éclipsent la vérité et la raison, les habiles et les heureux enchaînent les faibles et écrasent les malheureux ; et ces heureux deviennent eux-mêmes les jouets du sort, aussi bien que les esclaves qu'ils gouvernent. Enfin les hommes s'éclairant et profitant un peu des expériences de leurs folies et de leurs infortunes, les sociétés redressent leurs erreurs, les hommes apprennent à penser. Mais le monde marche en tortue vers le bon sens et la sagesse. Il avance, puis recule, et les mêmes folies semblent destinées à reparaitre de temps à autre sur la scène.

Voilà une théorie de l'histoire vivante, bien plus réelle, bien plus vraie que ce progrès à jet continu et en ligne directe qui a servi de thème à tant d'historiens modernes, et qui est démenti par les reculs, les rétrogradations si fréquentes dans la vie des sociétés, sujettes comme l'homme aux retours et aux affaissements.

« On n'a fait que l'histoire des rois et des batailles, écrivait Voltaire, on n'a pas fait celle des nations. Mais nos lois, nos coutumes, notre esprit ne sont-ils donc rien ? »

L'Essai sur les mœurs valut à son auteur de vives sympathies. Plus tard on rappela l'importance et le succès de cet ouvrage quand on grava sur une médaille le portrait de Voltaire, avec cet exergue : « Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur. »

Voltaire avait gardé un vif ressentiment de la façon tudesque dont le roi de Prusse l'avait traité à Francfort. Sous le coup de cette irritation, il maltraita dans plusieurs lettres Frédéric, désigné sous le pseudonyme de Luc, du nom d'un singe qu'il avait aux Délices. En outre, il écrivit un pamphlet, sur les travers, les vices secrets du roi de Prusse, qui resta dans ses *Mémoires*, et ne fut publié qu'après sa mort.

Néanmoins, Voltaire ne pouvait oublier les bonnes heures d'épanchement passées avec le Salomon du Nord, ni la communauté de leurs croyances philosophiques. Aussi fut-il fort ému à la nouvelle du désastre militaire de Frédéric, qui, presque au début de la guerre de Sept-Ans,

à Kollin, le 18 juin 1757, avait été complètement battu et mis en déroute par les Autrichiens. Il lui écrivit. Frédéric le remercia de s'intéresser à ses malheurs. Voltaire reçut bientôt une lettre de Wilhelmine, la margrave de Bayreuth, l'informant que le roi son père, désespérant de triompher de ses adversaires, avait résolu de se suicider. Ce qui lui fut confirmé par Frédéric lui-même, lui mandant dans ses lettres, moitié vers moitié prose, selon son habitude :

Quand je suis voisin du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Et encore :

Je suis homme, il suffit, et né pour la souffrance;
Aux rigueurs du destin, j'oppose ma constance.

« Mais avec ces sentiments, je suis bien loin de condamner Caton et Othon. Le dernier n'a eu de beau moment que celui de sa mort. »

Voltaire combattit énergiquement la funeste résolution de Frédéric, en lui disant que le suicide est une mauvaise porte de sortie des difficultés

de l'existence. Il lui donna des conseils pleins de bon sens et ne lui ménagea pas les rudes vérités :

« Vous voulez mourir. Et vous aimez la gloire. Comment pouvez-vous songer à un projet qui vous la fera perdre ? Je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis.

» J'ajoute que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté. Il faut se rendre justice. Vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que diront ces cours ?

» Un homme qui n'est que roi peut se croire très infortuné. Mais un philosophe peut se passer d'États. Serait-ce la peine d'être philosophe si vous ne saviez pas supporter l'adversité ? » etc.

Enveloppé d'ennemis victorieux qui lui avaient pris Breslau, ayant sur le dos la Russie, l'Autriche, la Saxe et la France, la situation du roi de Prusse était vraiment critique, désespérée, et il fallait qu'il la jugeât telle pour qu'il se fût décidé à écrire au maréchal de Richelieu, prévenu et préparé par Voltaire, la lettre suivante :

« Je sais, monsieur le duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poste où vous êtes pour négocier. Je suis cependant très persuadé que le neveu du grand cardinal de Richelieu est fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. Il s'agit d'une bagatelle, monsieur, de faire la paix, si on le veut bien. Je vous envoie M. Delchetet, porteur de propositions et dans lequel vous pouvez avoir une entière confiance. Celui qui a mérité des statues à Gênes, qui a conquis l'île de Minorque, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Soyez persuadé que personne ne vous en aura plus de reconnaissance que votre fidèle ami — FRÉDÉRIC. »

Le roi de Prusse cherchait habilement à détacher la France de la coalition formée contre lui, et d'ailleurs il eût été de l'intérêt français de traiter à ce moment et de retirer son épingle du mauvais jeu de la guerre de Sept-Ans. Mais rien ne se fit, Frédéric ne conclut pas de paix et ne se tua pas. Il se contenta de jeter quelques vers, quelques fleurs de rhétorique sur son sarcophage. Grâce à son génie militaire et aux fautes de ses adversaires, il les défit complètement l'un

après l'autre, et la Prusse ne tarda pas à sortir victorieuse d'une lutte gigantesque dans laquelle elle avait failli périr corps et biens.

Le réfugié de Monrion et des Délices faisait toujours parler de lui à Paris. Ses œuvres y éclataient comme des bombes. Il avait beau en renier la paternité, son style, sa manière, sa terrible et destructive raillerie étaient trop saillants, trop connus, pour qu'on pût s'y tromper. La *Pucelle* fit un bruit d'enfer. De sa résidence des Délices, Voltaire protesta et chargea secrètement un ami de détruire le manuscrit. Ce qui fut fait. Mais sa traduction en vers du *Cantique des Cantiques*, de l'Écclésiaste, qu'il avait signée, fut déclarée licencieuse, attentatoire à la Bible et à la religion. Le parlement de Paris condamna cette publication à être brûlée. Tous les jésuites, tous les pamphlétaires cléricaux, Nonotte, Berthier, Fréron, Pompignan, Terray, Chaumaix, Vernet, La Baumelle, Patouillet, Larcher, Sabatier, Riballier,

« J'appuie ma gauche au mont Jura, écrit-il à d'Alembert, ma droite aux Alpes, et j'ai le lac de Genève au-devant de mon camp, un beau château sur les limites de la France, l'ermitage des Délices au territoire de Genève, une bonne maison à Lausanne. Rampant ainsi d'une tanière dans une autre, je me sauve des rois... car, ajoutait-il, il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre contre les chiens qui courent après eux ! »

En effet, pour un philosophe de lutte et d'initiative comme l'était Voltaire, il faisait bon d'être à cheval sur deux frontières. L'intolérance calviniste se levait-elle contre lui en Suisse, il se réfugiait à la frontière française, à Ferney. Était-ce, au contraire, le vent de l'intolérance catholique qui soufflait sa furie, vite il passait en Suisse.

Voltaire s'ingénia toujours à échapper à ses ennemis, les *arlequins anthropophages*, et il y réussit.

XIV

Comme si Voltaire n'avait pas assez d'adversaires à ses trousses, J.-J. Rousseau vint en augmenter le nombre. Durant douze années, leurs relations avaient été amicales. Diderot, le Prométhée créateur d'hommes, avait lancé Jean-Jacques dans l'arène, et Voltaire, qui toute sa vie soutint de toutes ses forces les lutteurs de la pensée, l'avait cordialement encouragé, se contentant de railler doucement l'auteur du *Discours sur les sciences et les arts*, en lui écrivant que ses publications lui donnaient l'envie de marcher à quatre pattes.

Voltaire avait invité plusieurs fois sans succès Jean-Jacques à venir se reposer dans son ermitage et *respirer l'air pur* des Délices.

Rousseau eut le tort grave de se joindre à la meute cléricale contre Voltaire et les encyclopédistes. Il était écrit que Voltaire trouverait tous les Rousseau sur son chemin. Jean-Jacques l'accusa d'avoir corrompu Genève, sa patrie, pour prix de l'hospitalité qu'il y avait reçue, de même que Jean-Baptiste avait jadis prêté l'intention de prêcher l'athéisme dans la Néerlande à celui qui avait dit :

« — Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Prenant texte d'un poème de Voltaire sur le tremblement de terre de Lisbonne, Mequinez et Tetuan, qui, en 1755, avait fait des milliers de victimes, le grand-prêtre Jean-Jacques avait dit que cette œuvre était une insulte à la Providence et une attaque à la Divinité !

Et tout cela, parce que l'auteur du *Désastre de Lisbonne* avait affirmé que tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et que ce globe était affligé du mal physique et du mal moral :

O malheureux mortels, ô terre déplorable,
O de tous les fléaux assemblage effroyable,
D'inutiles douleurs éternel entretien,
Philosophes trompés qui criez : Tout est bien !
.

Mais la guerre ne fut réellement allumée entre les champions que par un article de l'*Encyclopédie*, émané de la plume de d'Alembert, qui recommandait aux Gênois la fondation d'un théâtre et les représentations dramatiques comme un moyen de civilisation et d'adoucissement des mœurs.

Aussitôt Jean-Jacques publia sa fameuse *Lettre sur les spectacles*, qui, selon cet auteur dramatique, étaient la perte et la démoralisation du genre humain !

Voltaire réfuta vivement un tel paradoxe, de même qu'il avait réfuté les absurdes théories émises par Jean-Jacques, faisant rétrograder l'humanité jusqu'à son berceau.

En effet, la première œuvre de Rousseau, son grand style à part, aurait dû être signée de Fréron ou du jésuite Nonotte. Il avait condamné la civilisation et préconisé l'état primitif en cherchant à prouver que les sciences et les arts

avaient été une cause de corruption et de décadence sociale.

Néanmoins, on vit bien que Rousseau n'avait fait table rase des éléments de la civilisation que pour rendre sa critique sociale plus saisissante, et le groupe philosophique ne lui garda pas rancune.

Sous prétexte de se disculper d'avoir autorisé l'impression du jugement qu'il avait porté sur le poème de Lisbonne, Rousseau écrivit à Voltaire une lettre qui se terminait par une déclaration de haine et les sanglants reproches d'avoir perverti, perdu, et de lui avoir aliéné son pays ! Voici la conclusion de ce factum insensé :

« Je ne vous aime point, monsieur; vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu, vous avez aliéné de moi mes concitoyens pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux.

C'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable : c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. »

Par la teneur de cette lettre, il est facile à voir que Jean-Jacques jalousait la renommée et les amitiés que Voltaire avait acquises en Suisse.

« Notre ami Jean-Jacques est plus malade que je ne croyais, répliqua Voltaire. Ce ne sont ni des conseils ni des services qu'il lui faut, mais des bains et des bouillons. »

Et le 22 avril 1761, il mandait de Ferney à M. Damilaville :

« Je suis le partisan de M. Diderot, parce qu'à ses profondes connaissances il joint le mérite de ne vouloir point jouer le philosophe, et qu'il l'a toujours été assez pour ne pas sacrifier à d'infâmes préjugés qui déshonorent la raison. Mais qu'un Jean-Jacques, un valet de Diogène, crie, du fond de son tonneau, contre la comédie,

après avoir fait des comédies (et même détestables); que ce polisson ait l'insolence de m'écrire que je corromps les mœurs de sa patrie; qu'il se donne l'air d'aimer sa patrie (qui se moque de lui); qu'enfin, après avoir changé trois fois de religion, ce misérable fasse une brigue avec des prêtres sociniens de la ville de Genève, pour empêcher le peu de Gênois qui ont des talents de venir l'exercer dans ma maison (laquelle n'est pas dans le petit territoire de Genève), tous ces traits rassemblés forment le portrait du fou le plus méprisable que j'aie jamais connu.

» Voilà, mon cher monsieur, ce que je pense hautement et ce que je vous prie de dire à M. Diderot. »

Sur le terrain de la polémique, Voltaire ne connaissait pas de mesure. Il s'acharna à l'excès sur Jean-Jacques, l'appelant fou et faux frère, publiant contre lui la *Guerre de Genève* et d'autres écrits, le taxant d'immoralité, ce qui n'était pas vrai, et lui reprochant d'avoir abandonné les deux enfants qu'il avait eus de Thérèse Levasseur, ce qui était vrai.

Dans ses *Lettres sur la Montagne*, Rousseau, en faisant le procès au gouvernement de Genève, alla jusqu'à lui reprocher de tolérer les *dangereux écrits de Voltaire*, tandis qu'il poursuivait les siens.

« Ce n'est pas moi qui ai voulu la guerre, écrit Voltaire, ce n'est pas moi qui l'aurais commencée. » Et dans une autre lettre : « Comme nous aurions chéri ce fou s'il n'avait pas été faux frère ! »

Lorsque le feu de leur animosité cessait, les deux philosophes s'appréciaient mieux :

« Ce n'est pas le génie qui lui manque, disait Voltaire de Jean-Jacques, mais c'est le génie allié au mauvais génie. » — « Ses premiers mouvements sont bons, disait de son côté Rousseau, c'est la réflexion seule qui le rend méchant. »

Voltaire avait un tempérament d'une incroyable vivacité, et dans la polémique il était impitoyable et féroce. Mais il revenait bien vite de ses emportements. Après un acte de vivacité contre un ami, il lui dit :

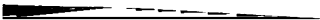
« — Pardonnez-moi. Je suis plus à plaindre que vous. Ce n'est pas du sang, c'est du vitriol qui coule dans mes veines. Mes entrailles sont des serpents ! »

Dès que Jean-Jacques fut menacé dans sa liberté par la publication de son *Émile*, Voltaire lui offrit un asile à Ferney ; Rousseau repoussa durement la main fraternelle qui lui était tendue.

« Il m'outrage à plaisir, mande Voltaire à un ami. Moi qui lui avais offert non pas un asile, mais une maison où il aurait vécu comme un frère. »

Bien que Voltaire ait poussé l'animosité trop loin, les premiers torts de la querelle incombent à Jean-Jacques Rousseau. Son humeur misanthropique, hargneuse, que les malheurs de sa vie expliquent et atténuent, l'entraîna à faire parfois chorus avec les ennemis de Voltaire.

Jean-Jacques était une âme souffrante, un rêveur sombre, spéculatif, subjectif, sentimental, larmoyeur, rapportant tout à sa personnalité,



croyant que le genre humain avait conspiré sa perte. Son imagination malade, sa sensibilité excessive, timide et en dessous accrurent beaucoup les infortunes réelles de son existence, qui fut un poème douloureux. Ce moraliste, qui se roula trop souvent dans l'ornière du vice tout en ayant l'enthousiasme de la vertu, ce réformateur qui changea trois fois de culte et conserva toujours un fonds de profonde religiosité, cet apologiste de la maternité et de l'enfance, qui adorait les enfants des autres, mais qui délaissait les siens, ce fils d'artisan et ce laquais d'une fierté cassante, rompant avec tout le monde, même avec Diderot qui n'avait le temps de se fâcher avec personne, ce philosophe qui débuta dans la carrière comme un Lefranc de Pompi-gnan, en attaquant Voltaire et les philosophes, présente un abîme de contradictions et autant de disparates qu'un habit d'arlequin. Il est surtout à l'état d'antinomie vis-à-vis de son bon temps railleur, sceptique, rieur, auquel il ouvrit pourtant des sources de sensibilité et de larmes, des horizons pleins de rêves et d'illusions, et dont il ramena la civilisation raffinée à la vérité, à la simplicité de

la nature, trop vue à travers des conventions et des décors de théâtre.

Le génie et les infortunes de Jean-Jacques ont effacé ses fautes. Sa vie fut mêlée de persécutions, d'humiliations imméritées, de misères et d'actions blâmables, comme son œuvre de paradoxes, de sophismes et d'éloquentes vérités. Au moment où il apparaît, la raillerie puissante de Voltaire ayant fait crouler un grand nombre de forteresses d'iniquités et d'erreurs, il cherche à reconstruire la cité idéale. Dans son *Contrat social*, il pose à la base de l'édifice la pierre angulaire de la souveraineté du peuple. Dans son *Émile*, il démontre que la réforme de l'éducation est la préface nécessaire, l'antécédent obligatoire de la démocratie ; dans sa *Nouvelle Héloïse*, si déclamatoire, il émeut et fait pleurer les femmes, qui deviennent ses lectrices passionnées.

La plupart de ses idées furent puisées dans les livres philosophiques de Locke, comme l'a si bien observé M. Villemain. Mais il les développa avec cette éloquence passionnée, avec cette émotion communicative qui étaient la marque de son admirable génie.

Bien que l'influence de Rousseau ne soit pas comparable à celle de Voltaire, — car il ne faut pas oublier qu'ouvrier de la première heure, Voltaire avait fait la trouée par laquelle Rousseau passa, — la postérité a éteint la querelle des deux grands philosophes en les confondant dans une même admiration.

Jean-Jacques mourait en juillet 1778, six semaines après Voltaire. L'Assemblée Nationale réunit en 1791 au Panthéon leurs dépouilles mortelles, et la réaction catholique dispersa leurs cendres au même vent.

La première postérité avait relégué dans la pénombre un homme qui s'était plu à s'oublier toute sa vie, le grand et immortel Diderot, ressuscité en Danton. Aujourd'hui, l'astre du créateur de l'*Encyclopédie* monte à l'horizon, et c'est justice.

Diderot est moderne, *actuel*, aussi bien que Voltaire, tandis que Rousseau a beaucoup vieilli en raison de son idéalisme arbitraire, de sa sentimentalité religieuse et de son mysticisme. Son

Utopie est allée rejoindre celle de Thomas Morus et des vieilles lunes. Il partait d'un à-priori faux, d'une entité, d'une abstraction impossibles à réaliser : la table rase, l'état primitif. A l'encontre de Saint-Simon, qui voyait le progrès et le paradis humain devant nous, dans l'avenir, Jean-Jacques plaçait son idéal dans je ne sais quelle république spartiate et quel état béotien. Là-dessus il fit des constructions chimériques qui ne tiennent pas à l'examen.

Voltaire, lui, n'allait pas à la recherche d'une terre et d'une société idéales. Il s'agissait, avant tout, de cultiver son jardin, comme disait Candide, de le débarrasser des ronces catholiques, de l'ivraie des vieilles coutumes et des préjugés, de donner à son sol du soleil, de l'air, de la lumière, du terreau, d'écheniller les arbres fruitiers de tous les insectes parasites.

« — Détruisez, détruisez tout ce que vous pourrez, écrivait-il à d'Alembert, vous servirez l'État et la philosophie. »

Il fallait en effet démolir les masures, débayer le terrain social des anciennes oppressions, des

systèmes surannés, des méthodes compliquées, des machines de Marly. Voltaire et Diderot n'ont prétendu fonder la société nouvelle que sur la science, la liberté et la justice, laissant aux générations futures le champ libre pour la reconstruction et la réorganisation. — Tout par la liberté, telle était leur devise et c'était la bonne. Si dans cette tâche herculéenne, comme l'a dit Auguste Comte, Diderot fut l'Atlas qui porta le xviii^e siècle sur ses larges épaules, Voltaire en fut la tête, l'intelligence directrice, et de 1718 à 1778, durant soixante années, il ne cessa la lutte un seul jour, une seule heure.

Voltaire et Diderot ne sont pas seulement des philosophes et des littérateurs, mais encore des *hommes d'action* qui transforment leur temps en préparant l'avenir. Ces soldats de l'esprit ont l'amour de la bataille ; ils se jettent allègrement et joyeusement dans la mêlée du jour. Jean-Jacques forme avec eux parfait contraste. Il s'écarte de l'armée, il s'éloigne du bataillon en-

cyclopédiste et fait bande à part. Métaphysicien, idéologue exclusif, il abhorre la lutte, et quand il est forcé de la soutenir, c'est avec des gémissements, des plaintes mélancoliques sur son triste sort. Il traça son sillon à l'écart, en quelque sorte en dehors des événements contemporains. Il s'appliqua à l'étude des penchants primitifs, des passions humaines et des théories politiques, qu'il imprégna de religiosité, mêlant et confondant la politique et la religion, faisant de celle-ci l'antécédent et la mattresse de celle-là, tandis que Voltaire et Diderot repoussaient complètement l'alliage de la politique et de la religion, dégageant les éléments politiques et sociaux de tout culte, de toute servitude théologique. C'est ainsi que le solitaire et le rêveur, le métaphysicien Jean-Jacques défricha un coin inculte du champ philosophique du xviii^e siècle.

Nous n'oublions pas que Rousseau, ses rêveries utopiques et son religiosisme autoritaire mis à part, fit sa tâche du grand œuvre en détruisant la superstition du pouvoir personnel, en mettant la cognée à l'arbre royal et seigneurial, aux privilèges sociaux, surtout en faisant de

l'éducation le péristyle de la nouvelle société. La nature, les misères, les avanies, le martyre qu'il subit dans le cours de son existence douloureuse, le stylèrent de façon à en faire la figure du peuple et l'expression de la démocratie.

Tous trois : Voltaire, Diderot, Rousseau, appuyés sur la phalange des encyclopédistes, furent, selon leurs tempéraments divers, les ouvriers d'une révolution radicale de l'esprit humain.

XV

Voltaire séjournait tantôt sur la frontière française au pays de Gex, tantôt aux Délices. A Tournay, il donna libre cours à son goût du théâtre, il organisa des représentations dramatiques. Malgré les déclamations de Rousseau, beaucoup de Genevois figuraient comme acteurs dans sa troupe.

Tout en faisant jouer la comédie, Voltaire n'oubliait pas son but philosophique, et il le poursuivait avec ardeur en stimulant le zèle de tous les libres-penseurs. Il écrivait à d'Alembert en 1757 :

« Je fais comme Caton, je finis toujours ma harangue en disant : *Deleatur Carthago*. Il ne

faut que cinq ou six philosophes qui s'entendent pour renverser ce colosse. Il ne s'agit pas d'empêcher nos laquais d'aller à la messe ou au prêche ; il s'agit d'arracher les pères de famille à la tyrannie des imposteurs et d'inspirer l'esprit de tolérance. Cette grande mission a déjà d'heureux succès. La vigne de la vérité est bien cultivée par des d'Alembert, des Diderot, des Bolingbroke, des Hume, etc. Si votre roi de Prusse avait voulu se borner à ce saint œuvre, il eût vécu heureux et tous les académiciens de l'Europe l'eussent béni. »

Et plus tard, il écrivait au même :

« J'ai souffert 40 ans les outrages des bigots et des polissons. J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré et que c'est une duperie. Il faut faire la guerre et mourir noblement

Sur un tas de bigots étendus à nos pieds ! »

Alors Frédéric écrivait de Silésie cette lettre où il apprécie avec tant de vérité le génie sympathique de Voltaire :

« Vous faut-il des douceurs ? Je vous dirai des vérités. J'ai vu en vous le plus beau génie que les

siècles aient porté ; j'admire ces vers, j'aime votre prose, surtout ces petites pièces détachées de vos mélanges de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact aussi fin, le goût aussi sûr, aussi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la conversation ; vous savez instruire et amuser en même temps. Vous êtes la créature la plus séduisante que je connaisse, capable de vous faire aimer de tout le monde quand vous le voulez. Vous avez tant de grâce dans l'esprit que vous pouvez offenser et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaissent. Enfin, vous seriez parfait si vous n'étiez homme. »

Un nuage passa sur l'amitié des deux philosophes, comme nous l'apprend un passage d'une lettre de Voltaire, écrite à Thiériot le 7 juillet 1760 :

« Le Salomon du Nord aime toujours à écrire en prose et en vers, dans quelque situation qu'il se trouve, mais je n'ai pu obtenir de lui qu'il réparât par la moindre galanterie, l'indigne traitement fait à ma nièce dans Francfort. »

A cette plainte de Voltaire, Frédéric avait rudement répondu :

« Si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-vous cela pour dit et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. »

L'évocation de ce passé irritant amena une suspension de correspondance entre Voltaire et Frédéric. Jamais le roi de Prusse ne voulut convenir de ses torts dans l'affaire de Francfort.

Voltaire s'installa à Ferney, où il devait passer de si longues années, en septembre 1760. Il inaugura son patriarcat de Ferney par une généreuse action. Ayant appris qu'une petite-fille du grand Corneille se trouvait dans la misère, il la recueillit chez lui, l'éleva, se fit son maître d'école, et la maria à un riche gentilhomme du pays de Gex. Il se trouva que Marie Corneille n'était pas la petite-fille mais seulement la collatérale du grand poète tragique du ^{xvii}^e siècle. Un degré de plus ou de moins dans la consan-

guinité importait peu quand il s'agissait de bien faire.

Rien de touchant comme la correspondance de Voltaire au sujet de sa fille d'adoption. Donnons-en quelques courts extraits. A M. Lebrun, qui dans une ode lui avait demandé de se charger de la petite-fille du grand Corneille, il écrit :

« ... Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre ode et votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son général. »

Au comte d'Argental :

« Nous sommes très contents de *M^{lle} Rodogune*. Nous la trouvons naturelle, gaie et vraie. Son nez ressemble à celui de M^{me} de Ruffec ; elle en a le minois de doguin, de plus beaux yeux, une plus belle peau, une grande bouche assez appétissante, avec deux rangs de perles. Si quelqu'un a le plaisir d'approcher ses dents de celles-là, je souhaite que ce soit plutôt un catholique qu'un huguenot. »

Plus tard, au même :

« J'ai de terribles affaires sur les bras, et ma besogne la plus difficile est d'enseigner la grammaire à M^{lle} Corneille, qui n'a aucune disposition pour cette sublime science. »

Encore au même :

« Le philosophe épouseur (c'était le premier prétendant à la main de Marie Corneille) arrivera demain. Nous requinquerons Cornélie-Chiffon, nous la parerons. Elle prétend qu'elle pourra savoir un peu d'orthographe : c'est déjà quelque chose pour un philosophe. Enfin nous ferons comme nous pourrons ; ces aventures-là s'arrangent toujours d'elles-mêmes. Il y a une Providence pour les filles !... »

A M. de Mairan :

« Cette jeune personne a autant de naïveté que Pierre Corneille avait de grand air. On lui lisait *Cinna* ces jours passés. Quand elle entendit ces vers :

Je vous aime, Émilie, et le ciel me foudroie...

« Fi donc, dit-elle, ne prononcez pas ces

vilains mots-là. — C'est de votre oncle, lui répondit-on. — Tant pis, dit-elle; est-ce qu'on parle ainsi à sa maîtresse? »

A d'Argenteuil :

« ... Laissez-moi reprendre mes esprits; je n'en peux plus; je sors du bal, ma tête n'est point à moi. — Un bal, vieux fou, un bal dans tes montagnes, et à qui l'as-tu donné? aux blaireaux? — Non, s'il vous plait, à très bonne compagnie. Le *Droit du Seigneur* a enchanté trois cents personnes de tout état et de tout âge, seigneurs et fermiers, dévotes et galantes. On y est venu de Lyon, de Dijon, de Turin. Croiriez-vous que M^{lle} Corneille a enlevé tous les suffrages? Comme elle était naturelle, vive, gaie! comme elle était maîtresse du théâtre, tapant du pied quand on la soufflait mal à propos. J'ai fait le bailli, et, ne vous en déplaît, à faire pouffer de rire... »

A Damilaville :

« Nous marions M^{lle} Corneille à un gentilhomme du voisinage, officier des dragons, possédant 10,000 livres de rentes à peu près (en fonds de terre, à Cideville), à la porte de Fer-

ney. Je les loge tous deux. Nous sommes tous heureux. Je finis en patriarche. »

Voltaire avait d'autres enfants d'adoption que Marie Corneille, c'était la vaillante phalange des encyclopédistes qui luttait à Paris contre vent et marée. De Ferney, Voltaire les soutenait, leur envoyait des articles, prenait part à leur combat. Ses lettres faisaient une ardente propagande et se terminaient toutes par le mot d'ordre : *Ecr. l'inf...* avec son abréviation habituelle.

« Surtout écrasez l'infâme, mande-t-il à la fin d'une correspondance avec d'Alembert. Et souvenez-vous bien que si vous ne l'écrasez pas, c'est lui qui vous écrasera... »

Mais l'infâme n'était pas facile à écraser. Ses têtes d'hydre se renouvelaient sans cesse et menaçaient les champions de la science et de la libre-pensée. L'archevêque de Paris avait fulminé un mandement furibond contre l'*Encyclopé-*

die et tous ses collaborateurs, menacés du bannissement. Sans l'influence du duc de Choiseul, l'*Encyclopédie*, qui déjà avait été suspendue, eût été supprimée. Morellet et Marmontel avaient été jetés à la Bastille. Le livre d'Helvétius, l'*Esprit*, avait été brûlé de la main du bourreau. L'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau avait eu le même sort. De plus, son auteur avait été décrété de prise de corps par l'arrêt du Parlement de Paris, « pour avoir soumis la religion à l'examen de la raison, essayé de détruire la certitude des miracles énoncés dans les livres saints, l'infailibilité de la raison et l'autorité de l'Église. »

Quelques magistrats de ce Parlement persécuteur avaient dit : « Nous n'aurons rien fait tant que nous n'aurons pas brûlé les auteurs avec leurs livres. »

J.-J. Rousseau, échappé de France, avait projeté de se réfugier à Genève, sa patrie. Mais il fut pris littéralement entre deux feux, car peu de temps après l'arrêt du Parlement français, rendu en 1762, le grand conseil de Genève, sans même avoir la moindre connaissance de son *Émile*, le faisait brûler comme à Paris. C'est alors que

Jean-Jacques aurait pu s'écrier, en paraphrasant le mot de Brutus : « O République, tu n'es qu'un nom, un vain mot ! »

Après avoir erré dans les montagnes de la Suisse en quête d'un abri, Rousseau put trouver asile dans le canton de Neuchâtel, en se plaçant sous la protection du roi de Prusse. Il quittait bientôt la Suisse pour passer en Angleterre et vivre chez Hume, avec lequel il ne tarda pas à rompre.

Voltaire avait formé le projet d'enlever les encyclopédistes à la vie tourmentée de Paris et aux dangers qui les y menaçaient chaque jour, en fondant une république de philosophes à Clèves, destinée à devenir un nouveau Sunium, une nouvelle Salente. Le roi de Prusse avait donné son assentiment.

D'Alembert, effrayé ou fatigué, s'était retiré de l'*Encyclopédie*. L'infatigable Diderot était resté seul à sa tête, avec une petite compagnie d'obscur collaborateurs qui cachaient soigneusement

leurs noms et leur participation à ce dictionnaire des sciences et des arts, sous le coup des foudres du Parlement et du clergé.

Voltaire écrit à Damilaville :

« Je ne doute pas que si vous vouliez venir vous établir à Clèves avec Platon (Diderot) et quelques amis, on ne vous fit des conditions très avantageuses. On y établirait une imprimerie qui produirait beaucoup; on y établirait une autre manufacture beaucoup plus importante, celle de la vérité. Platon pourrait partir avec sa femme ou sa fille, ou les laisser à Paris, à son choix. »

Et à Diderot :

« En vous rendant à Clèves, vous quitteriez l'esclavage pour la liberté. Un homme tel que vous ne doit voir qu'avec horreur le pays où vous avez le malheur de vivre.

« Les êtres pensants et sensibles doivent vivre dans un coin du monde à l'abri des coquins absurdes qui le défigurent. »

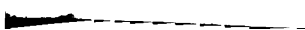
Enlever Diderot à sa charmante et intelligente maîtresse, M^{lle} Voland, à son café Procope, à

son Paris aimé, à son usine philosophique, c'était une entreprise impossible. Aussi Diderot répondit à Voltaire qu'il fallait rester à Paris, combattre le monstre catholique face à face, sur son propre terrain, à travers tous les orages et tous les périls, et le beau plan d'une colonie philosophique fut abandonné.

XVI

Voltaire vécut seize années à Ferney, et l'on appréciera les ravages effroyables, le désordre qu'amènent après eux ces terribles libres-penseurs partout où ils portent leurs pas, quand on saura que Voltaire fit de la misérable bourgade de Ferney une petite ville fort prospère, en y faisant bâtir des écoles, en y favorisant l'agriculture et l'industrie, en y répandant l'aisance, en y semant des capitaux avec les conseils de son expérience et les lumières de sa vive intelligence.

Ses tenanciers, ses nombreux employés aussi bien que tous les cultivateurs des environs de Ferney, à quelque religion qu'ils appartenissent, protestants ou catholiques, aimaient Voltaire. Ils



le consultaient pour leurs affaires. Lorsqu'il faisait ses tournées, il était entouré par eux comme si c'eût été sa famille.

Le pays de Gex ayant été frappé de disette après une année complètement stérile et sans récoltes, Voltaire donna tout le grain qu'il possédait. Il n'avait pas connaissance d'une infortune qu'il ne la secourût. Il était bon, affable, humain avec tout le monde. A chaque instant il faisait des prêts, des avances d'argent à fonds perdus ; lorsque des ouvriers sans ouvrage frappaient à sa porte, il les occupait. De nombreux travailleurs, émigrés après les troubles sanglants de 1770, trouvèrent au château de Ferney asile et besogne. Voltaire y avait établi des fabriques de bas et de montres. Non-seulement il était agriculteur, horticulteur, mais encore industriel, manufacturier.

Ceux qui ont accusé Voltaire de sécheresse de cœur, d'orgueil de grand seigneur bourgeois, ne connaissent pas, ou n'ont pas voulu connaître sa vie de patriarche à Ferney.

A tous les compliments qu'on lui adressait, il se plaisait à répondre :

« J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage. »

En 1761 il écrivait, justement fier de son œuvre, à d'Alembert :

« Oui, mordieu ! je sers Dieu, car j'aimé ma patrie, car j'établis des écoles, car je veux établir un hôpital, car *il n'y a plus de pauvres chez moi*, en dépit des commis des gabelles. »

L'évêque d'Annecy, qui avait le bourg de Ferney dans son diocèse, se consumait de rage à ce spectacle d'un philosophe populaire dans la contrée de Gex, où il répandait la joie et le bien-être. Il guettait une occasion qui lui permit de frapper Voltaire des foudres de l'Église. Cette occasion désirée ne tarda pas à se présenter.

Voltaire avait toujours eu des goûts d'architecte et de reconstruteur. Jadis il avait réédifié Cirey, à présent il bâtissait et rebâtissait Ferney. Dans ses plans, l'ancienne église, qui masquait le château, devait disparaître. Il en fit construire

une nouvelle à côté du théâtre, trouvant ce parallèle de son goût, et il la dédia à Dieu, avec cette inscription : *Deo erexit Voltaire.*

« Cette église, que j'ai fait bâtir, disait-il à l'anglais Richard Twis, est l'unique église de l'univers qui soit dédiée à Dieu seul ; toutes les autres sont dédiées aux saints. Pour moi, j'aime mieux bâtir une église au maître qu'aux valets. »

Au sujet d'un Christ qu'il avait fait peindre, il écrivait à madame de Fontaine :

« Je suis bien fâché de ne pas vous marier dans mon église, en présence d'un grand Jésus doré comme un calice, qui a l'air d'un empereur romain, et à qui j'ai ôté sa physionomie niaise. »

On prétendit qu'il lui avait donné ses traits. De sorte que les bonnes gens qui croyaient s'agenouiller devant Jésus adoraient en réalité Voltaire !

De temps à autre il lui prenait la fantaisie de catéchiser les paysans et paysannes des environs qui venaient dans son église. Il les sermonnait, leur inspirant l'horreur du vol, très commun

dans le pays de Gex, leur prêchant la charité et la tolérance.

L'officiant était tantôt le curé de Ferney, tantôt un jésuite qu'il avait recueilli dans son château, le père Adam. Il disait la messe, surveillait les travaux et jouait aux échecs avec Voltaire, qui le rossait quand il perdait.

Le patriarche de Ferney avait ses deux *bêtes* dans son château : l'abbé Voisenon et le révérend père Adam, qui, disait-il, n'était pas le *premier homme du monde*.

L'évêque d'Annecy fit peser sur la tête de Voltaire une accusation de sacrilège pour avoir érigé un temple sans autorisation canonique, pour avoir profané les rites et le culte de la religion par ses prêches. Le clergé vint chercher en grande pompe le Saint-Sacrement, qui avait été souillé ! De plus, des femmes déposèrent qu'en présence d'une croix du temple détruit, Voltaire s'était écrié : « Enlevez-moi cette potence ! » Le sacrilège fut dénoncé à l'official de Gex, et la justice, tant ecclésiastique que séculière, opéra une descente au château de Ferney.

« Je vous ai caché une partie de mes douleurs, écrivait Voltaire au comte d'Argental, mais enfin il faut que vous sachiez que j'ai la guerre contre le clergé ! Je bâtis une église assez jolie, je fonde une école, et pour prix de mes bienfaits, un curé d'un village voisin, qui se dit promoteur, et un autre curé, qui se dit officiel, m'ont intenté un procès criminel pour un pied et demi de cimetière et pour deux côtelettes de mouton qu'on a prises pour des os de morts déterrés.

» On a voulu m'excommunier pour avoir voulu déranger une croix de bois, et pour avoir abattu insolemment une partie d'une grange qu'on appelait paroisse.

» Comme j'aime passionnément à être le maître, j'ai jeté par terre toute l'église, pour répondre aux plaintes d'en avoir abattu la moitié. J'ai pris les cloches, l'autel, les confessionnaux, les fonts baptismaux ; j'ai envoyé mes paroissiens entendre la messe à une lieue.

» Le lieutenant criminel, le procureur du roi sont venus instrumenter ; j'ai envoyé promener tout le monde. Je leur ai signifié qu'ils étaient des ânes, comme de fait ils le sont. J'avais pris des mesures de façon que M. le procureur général au parlement leur a confirmé cette vérité. Je suis à présent sur le point d'avoir l'honneur d'appeler comme d'abus... Je crois que je ferai

mourir de douleur mon évêque, s'il ne meurt pas avant du gras fondu...

» Vous noterez, s'il vous plaît, qu'en même temps je m'adresse au pape en droiture. Ma destinée est de bafouer Rome et de la faire servir à mes petites volontés. L'affaire de *Mahomet* m'encourage.

» Si ma requête au pape et ma lettre au cardinal Passionei sont prêtes au départ de la poste, je les mettrai sous les ailes de mes anges, qui auraient la bonté de faire passer mon paquet à M. le duc de Choiseul, car je veux qu'il en rie et qu'il m'appuie. Cette négociation sera plus aisée à terminer honorablement que la paix. »

Cependant le procès s'instruisit ; la procédure fut envoyée par le bailliage au parlement de Dijon. Mais des interventions de personnages marquants l'empêchèrent heureusement d'aboutir.

L'évêque d'Annecy avait transmis sa plainte en sacrilège à l'archevêque de Paris, qui sur ce chef demanda à Versailles l'expulsion du philosophe de Ferney. La dévote Marie Leszcinska, à l'instigation de l'archevêque, tourmenta Louis XV

pour qu'il vengeât l'Église et sévît contre Voltaire en signant une ordonnance d'exil. A la fin, Louis XV impatienté répliqua à cette reine fanatique :

« — Que voulez-vous, madame, que je fasse ? Si Voltaire était à Paris, je l'exilerais à Ferney. »

En effet, Louis XV ne demandait qu'une chose, d'être débarrassé de la présence de Voltaire.

Chaque jour, l'évêque d'Annecy et ses curés excitaient par leurs violentes prédications le fanatisme des populations crédules contre le patriarche sacrilège de Ferney. Voltaire prit peur. Il se réfugia en Suisse. Mais il revint bientôt à Ferney, résolu à faire échouer le complot de l'évêque et de ses acolytes en leur jouant un tour de sa façon. Il se mit au lit ; ses serviteurs répandirent le bruit de sa grave maladie. Bientôt il ordonna qu'on appelât un moine de l'abbaye des Capucins, pour le confesser, et un notaire. Le capucin demanda l'autorisation à l'évêque qui avait défendu de donner la communion ou l'absolution à Voltaire sans sa permission. Mais

enchanté sans doute d'être bientôt débarrassé par la mort d'un tel adversaire, il leva sa défense.

Le capucin arriva dans la chambre de Voltaire, tremblant comme la feuille. Il semblait qu'il eût à confesser le diable en personne. « Soufflez-moi mon *Credo* et mon *Confiteor*, que j'ai un peu oubliés, lui dit le moribond. Le capucin marmotta les mots latins, que Voltaire répéta. Puis il fit sa confession, qui n'était rien autre que son apologie et sa glorification. Il déclara que toute sa vie il n'avait fait que du bien, et il ordonna au capucin de lui donner l'absolution. Ce qui fut exécuté.

Le curé de Ferney étant entré, l'agonisant reçut l'extrême-onction. Après quoi, il fit cette déclaration :

« Ayant mon Dieu dans ma bouche, je déclare que je pardonne sincèrement à ceux qui ont écrit au roi des calomnies contre moi (ceci était à l'adresse de l'évêque d'Annecy), et qui n'ont pas réussi dans leurs mauvais desseins, et je demande acte de ma déclaration à Raffo, notaire. »

La cérémonie terminée, chacun se retira édifié.

« A peine tout le monde était-il sorti du château, raconte le secrétaire Wagnière, que M. de Voltaire, auprès de qui j'étais resté seul, me dit en sautant lestement hors de son lit : — J'ai eu un peu de peine avec ce drôle de capucin. Mais cela ne laisse pas que d'amuser et de faire du bien. Allons faire un tour de jardin. »

Voltaire était assez coutumier de cette comédie de la mort. Il l'avait déjà jouée à Colmar, après l'excommunication de l'évêque de cette ville. Considérant les cérémonies du culte catholique comme de pures représentations théâtrales et les prêtres comme de hardis comédiens, il ne se faisait aucun scrupule de se servir de leur répertoire et de se livrer à des pasquinades auxquelles il n'attachait aucune importance réelle. La confession et l'extrême-onction de Ferney furent ainsi une réplique habile à l'accusation de sacrilège de l'évêque d'Annecy, à la procédure dont il avait été l'objet, et aux excitations fanatiques du clergé contre lui.

Voltaire poussa la plaisanterie irréligieuse jusqu'à se faire recevoir capucin et à envoyer sa

bénédiction de père capucin du pays de Gex à quelques-uns de ses amis !

Si quelque sévère censeur était tenté de condamner les comédies de Voltaire, qu'il n'oublie pas que ces petites taches de son soleil ne l'empêchèrent pas de luire et aidèrent à l'accomplissement de son œuvre.

Voltaire ne distinguait pas entre les divers *régiments* de la milice cléricale. A ses yeux ils avaient tous les mêmes tendances, les mêmes vices et le même but. Cependant il a constaté que les Jésuites se signalaient surtout par leur orgueil. Ainsi ils étaient indignés, hors d'eux-mêmes, lorsqu'on les appelait *moines*. Ils ne voulaient pas être confondus avec les autres ordres monastiques. Dans presque tous les ouvrages de Voltaire, les Jésuites sont l'objet de ses plus fines plaisanteries, de ses plus mordantes railleries. A Ferney, ils se heurtèrent à lui. Dans le pays de Gex comme ailleurs, les révérends pères se livraient à l'usurpation et à la captation.

Ils rencontrèrent sur leur chemin Voltaire, qui écrivait en 1761 au marquis d'Argence :

« J'ai bien eu l'avantage de chasser les Jésuites de cent arpents de terre qu'ils avaient usurpés sur des officiers du roi ; mais je ne peux leur ôter les terres qu'ils possédaient auparavant, et qu'ils avaient obtenues par la confiscation des biens d'un gentilhomme. On ne peut pas couper toutes les têtes de l'hydre ! »

XVII

Voltaire exerça à Ferney un véritable ministère public. Les nombreuses victimes du fanatisme et des erreurs judiciaires ayant imploré son intervention, il se dévoua à leur réhabilitation, car le patriarche de Ferney ne fut pas seulement un penseur, un écrivain, un dissertateur, il fut encore un homme d'action, un chevalier armé et combattant pour le droit ; il se jeta dans la mêlée pour redresser les iniquités de son temps.

Alors, le parti catholique, voulant frapper au cœur la Réforme et l'extirper du royaume, n'avait rien imaginé de mieux que d'accuser de crimes imaginaires les protestants, dans une situation fort précaire et seulement tolérée depuis la révocation de l'édit de Nantes. Les parlements s'em-

pressaient de déférer aux vœux et aux dénunciations du clergé par d'iniques condamnations.

D'abord, ce fut le protestant Calas (1761), condamné au supplice de la roue par le parlement de Toulouse, sous la fausse accusation d'avoir fait périr son fils, qui, selon les dénonciateurs, avait été pendu par son père pour avoir voulu apostasier et embrasser la religion catholique. Calas avait été exécuté à Toulouse, le 9 mars 1762.

Après lui vint le tour du calviniste Sirven, de Castres, condamné à mort par le tribunal de Mazamet, pour avoir noyé sa fille, que les catholiques avaient essayé inutilement de convertir en la martyrisant au fond d'un couvent, et qui, devenue folle, était tombée accidentellement dans un puits.

Puis le jeune de La Barre, fils d'un officier, et d'Etallonde, fils d'un président, condamnés, en 1766, au supplice de la roue pour avoir insulté et endommagé un Christ en bois à la tête du pont d'Abbeville, en Picardie. D'Etallonde s'était dérobé par la fuite à son supplice. De La Barre, après avoir eu la langue arrachée, fut décapité,

et son corps fut jeté au bûcher avec un exemplaire du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, inspireur du sacrilège, d'après l'accusation.

Tous ces crimes judiciaires étaient à la fois l'œuvre du parti catholique, des parlements et de détestables lois et formes juridiques contre lesquelles Voltaire n'avait cessé de protester en demandant la refonte du code criminel.

Le philosophe de Ferney prit en mains la cause des innocents frappés par les parlements et poursuivit leur réhabilitation. Il publia alors son célèbre *Traité sur la tolérance*, à l'occasion de la mort de Calas.

—

Plus heureux que Calas, Sirven et les siens avaient pu échapper à leurs bourreaux. Mais à quel prix ! et quelle odyssée douloureuse que celle de la famille Sirven, le père fuyant de son côté, la femme et les deux filles de l'autre, — celui-ci mettant trois mois à gagner Genève, et celles-ci cinq mois à passer la frontière suisse, après des fatigues, des misères, des angoisses

inouïes, sous l'œil du fanatisme qui les guettait pour les livrer au geôlier et au bourreau. Quelle plume serait assez éloquente pour narrer ce poème de douleurs et de larmes ?

Voltaire ouvrit à deux battants les portes de Ferney à la mère et aux filles Sirven, et il soutenait Sirven, qui se trouvait à Genève.

En même temps il écrivait à madame Calas et à ses filles pour leur donner du courage et leur faire espérer une réparation judiciaire prochaine. Il protestait indigné contre l'assassinat du jeune de La Barre et tendait la main à l'échappé d'Étalonde.

Voltaire intéressa au malheureux sort des familles des suppliciés toute l'Europe protestante, émue de tant de forfaits, à commencer par les souverains. Frédéric, Christian VII, le roi de Pologne, Catherine II, lui envoyèrent des dons pour ses clients.

« Je crois vous avoir mandé, écrit-il à Dami-laville, le 9 février 1767, que le roi de Danemarck venait de se mettre au rang de nos bienfaiteurs. J'ai brelan de roi quatrième ; mais il faut que je gagne la partie. N'admirez-vous pas

comme cette vie est mêlée de haut et de bas, de blanc et de noir ? et n'êtes-vous pas fâché que parmi nos quatre rois, il n'y en ait pas un du Midi ? »

La mère de Sirven mourut de douleur, et sa femme accoucha d'un enfant mort.

« Vous voyez, écrit Voltaire à d'Alembert, les malheurs terribles que le fanatisme cause. »

Mais comme d'Alembert lui semblait trop placide, il lui envoie cette lettre de reproches :

« Je ne conçois pas comment des êtres pensants peuvent demeurer dans un pays de singes qui deviennent si souvent tigres. Pour moi, j'ai honte d'être même sur la frontière. Ce n'est plus le temps de plaisanter ; les bons mots ne conviennent point aux massacres. Quoi ! des Busiris en robe font périr dans les plus horribles supplices des enfants de seize ans ! Et la nation les souffre ! A peine en parle-t-on un moment, on court ensuite à l'opéra-comique. Je suis honteux d'être aussi sensible et aussi vif à mon âge. Je pleure les gens dont on arrache la langue, tandis que vous vous servez de la vôtre pour dire des choses très agréables et très plaisantes.

Vous digérez donc bien, mon cher philosophe, et moi je ne digère pas. Vous êtes encore jeune, et moi je suis un vieux malade. Pardonnez à ma tristesse. »

Durant huit années, Voltaire, aidé par le célèbre avocat Élie de Beaumont, lutta contre les parlements et le clergé, pour obtenir la révision des procès de Calas et de Sirven.

« Pendant ce temps-là, disait-il, il ne m'est pas échappé un rire que je ne me sois reproché comme un crime. »

Ses généreux efforts furent enfin couronnés de succès. La mémoire de Calas, reconnu innocent, fut d'abord réhabilitée par le parlement de Toulouse, puis Sirven, qui avait purgé sa contumace, fut acquitté par le même parlement.

Dans son enthousiasme, Diderot écrivait à M^{lle} Voland :

« C'est Voltaire qui plaide et qui écrit pour cette malheureuse famille. Oh ! mon amie, le bel emploi du génie ! Il faut que cet homme ait de l'âme, de la sensibilité, que l'injustice le ré-

9.

volte, et qu'il sente l'attrait de la vertu. Eh ! que lui sont les Calas ? Qu'est-ce qui peut l'intéresser pour eux ? Quelle raison a-t-il de suspendre des travaux qu'il aime pour s'occuper de leur défense ? Quand il y aurait un Christ, je vous assure que Voltaire serait sauvé !... »

Voltaire fit encore réhabiliter le général Lally, qu'une sentence du parlement de Paris avait livré au bourreau, et réviser le procès des époux Montbailly, condamnés à mort par les juges d'Arras, sous l'accusation d'avoir tué leur mère, morte d'un coup de sang. Montbailly fut exécuté. La grossesse de l'épouse Montbailly ayant fait remettre son supplice, Voltaire arriva à temps pour la sauver, la libérer et innocenter la mémoire de son mari. Il en fut de même pour le pauvre laboureur Martin, accusé d'un assassinat dont le véritable auteur se dénonçait quelque temps après l'exécution de l'innocent. En outre, par sa *Requête à tous les magistrats du royaume*, Voltaire plaidait et gagnait contre les chanoines de Saint-Claude la cause des serfs du Mont-Jura, ces victimes de la main-morte.

En un mot, Voltaire à Ferney fut l'avocat uni-

versel du droit, le tribunal de la conscience publique, le grand justicier de l'humanité.

Ce n'était pourtant pas sans péril que le patriarche de Ferney exerçait sa mission de cour d'appel, de réviseur d'arrêts iniques des parlements. Il était lui-même fort menacé par le parlement de Paris, qui faisait brûler ses livres, et le ministre-duc de Choiseul, son appui et son protecteur, disait :

« Je ne réponds pas du Parlement si Voltaire tombe en ses mains. »

De tous les points de la France, les malheureux, les opprimés, les gens blessés dans leur liberté de conscience écrivaient au patriarche de Ferney ou venaient le trouver pour lui demander appui, conseil et argent. Et jamais Voltaire ne refusa à personne ni son argent ni son dévouement. Ferney était devenu comme une Mecque et une Rome, mais la Mecque et la Rome de la libre pensée.

XVIII

En mai 1764, Voltaire écrivait au pasteur Bertrand :

« Mon cher philosophe, j'ai rompu, Dieu merci, tout commerce avec les rois. Je ne connais plus que la retraite avec M^{me} Denis. »

C'était probablement l'écho lointain de sa dernière querelle avec Frédéric à propos de l'affaire de Francfort. Mais il avait beau répéter : « Être aimé et être libre, c'est ce que les rois n'ont pas ! » il n'était pas aussi guéri des rois qu'il voulait le paraître, et il ne tarda pas à se démentir en ouvrant un commerce épistolaire avec l'impératrice de Russie, et en écrivant à l'un de ses amis :

« Il me faut absolument une tête couronnée ;
il m'en faut une à tout prix ! »

A l'Alexandre du Nord il ajouta la Sémiramis du Nord. Étrange femme, être complexe, hybride, véritable sphinx que cette impératrice Catherine, meurtrière de son mari, Messaline dans ses passions, froide et au coup d'œil sûr dans les grandes entreprises et les affaires d'État, organisation supérieure, cerveau puissant, élevant la sauvage Russie au rang des nations civilisées, tout en la rendant maîtresse et conquérante du monde, d'une partie de la Pologne et de presque tout l'empire d'Orient, législatrice, lettrée, et par-dessus le marché libre-penseuse et amie des philosophes. Ne pouvant posséder Voltaire, trop âgé pour se transporter sur les bords de la Néva, elle appela à Saint-Petersbourg Bernardin de Saint-Pierre, Ségur et les encyclopédistes Grimm et Diderot. Au milieu d'un entretien, comme ce fougueux philosophe développait ses idées avec sa liberté d'allures et sa crudité d'expressions, il s'arrêta court, craignant d'avoir blessé l'impératrice et froissé la femme :

« — Continuez, monsieur Diderot, lui dit tranquillement Catherine. *Nous sommes entre hommes.* »

C'était bien, en effet, Catherine-le-Grand, comme l'appelait Voltaire, qui la qualifiait tour à tour de son impératrice, sa Sémiramis et sa Catteau !

Dans les lettres de Catherine au patriarche de Ferney, on la voit constamment préoccupée de couper les ongles de l'ours de Russie, de lisser son poil hérissé, de lui faire sa toilette, de le rapprocher de l'Europe civilisée, à laquelle elle demande ses professeurs, ses institutrices, ses savants, ses philosophes et ses lettrés.

Voltaire outrait son adulation pour la Sémiramis du Nord à ce point qu'il l'amnistiait volontiers du meurtre de son époux, Pierre III, une bagatelle, une affaire de famille !...

« Je suis son chevalier envers et contre tous, écrivait-il à M^{me} du Deffand. Je sais bien qu'on lui reproche quelque bagatelle au sujet de son mari, mais ce sont des affaires de famille dont je ne me mêle pas... D'ailleurs, Pierre III aurait-il fait ce qu'elle a fait ? »

Citons ici une belle page de Jules Janin, qui esquisse une des physionomies multiples de Catherine. C'est à l'occasion de sa rencontre, dans un de ses voyages, de la pierre tumulaire de l'infortuné et immortel auteur des *Métamorphoses*, mort en exil en Scythie, chez les Sarmates :

« Un jour, comme elle se promenait à travers les splendeurs futures de son empire illimité, la grande impératrice Catherine découvrit, parmi des ruines, une tombe abandonnée; et, rêveuse, elle voulut savoir qui donc reposait sous ces broussailles? On lui répondit que c'était un poète, un Romain, dont le nom était oublié! Mais elle était femme, elle était l'amie et le disciple de Voltaire; elle savait l'histoire de son empire; et sur cette pierre usée par le temps elle devina le nom d'Ovide. Alors, au milieu de ce triomphe à travers les déserts, on vit une larme mouiller les yeux de cette femme qui ne pleurait guère. O louange suprême! larme éloquente et doublement glorieuse! C'est ainsi qu'à dix-huit siècles de distance, la souveraine absolue a lavé la faute de ce maître absolu, Auguste, empereur. »

Dans sa correspondance avec Catherine, Voltaire ne lui ménage pas les prosternations et les adorations. En un mot, il est aussi courtisan vis-à-vis d'elle que vis-à-vis du roi de Prusse. Mais il a ses heures de franc-parler où il dit aux têtes couronnées de rudes vérités, les poussant vigoureusement dans le chemin de la raison et du progrès. D'ailleurs, il faut bien se garder de juger Voltaire du point de vue de notre dix-neuvième siècle, affranchi par la Révolution française. A la fin du siècle dernier, ce furent des philosophes couronnés, les Frédéric et les Catherine, les Christian, les Joseph II, qui servirent de boucliers aux libres-penseurs, aux encyclopédistes, à Voltaire tout le premier, contre la meute rugissante des Jésuites, des cléricaux maîtres de la France, contre la cour despotique, bigote et corrompue de Louis XV entre les mains de ses confesseurs et les bras de ses maîtresses.

En réponse aux attaques furibondes du parti jésuite, des Nonotte et des Patouillet, le patriarche de Ferney se plaisait à dire de Catherine :

« J'ai du moins une souveraine de deux mille

lieues de pays dans mon parti. Cela me console des polissons !... »

Destructeur du vieux monde, Voltaire prend toutes les formes. Ce lutteur se sert d'armes royales et princières, qu'il aiguisse. Ce Protée se loge dans toutes les peaux, même dans celles du courtisan de la Pompadour, de Cotillon II, qui, avec Choiseul, protégera les encyclopédistes et fera expulser les Jésuites.

Oui, ce grand homme s'abaisse parfois, mais c'est pour relever l'humanité, la tirer de ses ténèbres, l'affranchir de ses servitudes ; c'est *pour mieux écraser l'infâme*, comme il qualifiait l'hydre du fanatisme. Il s'inclinait, à la vérité, devant les rois, mais à la condition qu'il devinssent ses instruments de progrès, qu'ils s'attachassent à son char de libre-penseur, qu'ils fissent régner dans leurs États la tolérance religieuse et la liberté.

« Les philosophes ont assez longtemps rampé

devant les rois, disait Frédéric ; c'est maintenant aux rois à ramper devant les philosophes. »

En effet, les têtes couronnées facilitèrent l'œuvre et la propagande de Voltaire. Sous leur égide, il put battre en brèche les erreurs et les superstitions humaines. Et c'est par certains rois qu'il agit sur les peuples.

Si Voltaire transigeait dans la forme, jamais il ne reniait ni ses principes, ni ses idées, même avec les rois et les impératrices. Lorsque d'Alembert lui écrivit que l'article sur l'impératrice Catherine allait passer dans l'*Encyclopédie*, et lui demanda si on devait admettre ce qui était relatif à sa vie privée, à ses passions, au meurtre de Pierre III : « Dites la vérité, » répondit Voltaire.

Après un laps de silence et de bouderie, la correspondance reprit son cours avec Frédéric, qui lui écrivit :

« Je vous ai cru si occupé à écraser l'infâme

que je n'ai pas pu présumer que vous pensiez à autre chose. »

Frédéric semblait regretter la *pique* de Berlin et ses conséquences dans cette lettre :

« Vous avez conservé toute la grâce et toute l'aménité de votre jeunesse. Vous êtes le Prométhée de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous serions à présent quelque chose. Une fatalité qui préside aux choses de la vie n'a pas voulu que nous jouissions de tant d'avantages, » etc.

Il n'y eut plus de brouille ni d'interruption épistolaire entre les deux amis philosophes. Frédéric resta toujours fidèle à l'admiration que Voltaire lui avait inspirée dans sa jeunesse, car le premier le prince royal de Prusse avait deviné et apprécié le génie de Voltaire.

Lorsque Frédéric sut que le comte de Falkenstein (Joseph II) était à Paris, et qu'il devait retourner chez lui par la route de Lyon et de la Suisse, il écrivit au comte de Lamberg :

« Je m'attends qu'il passera par Ferney, et qu'il voudra voir et entendre l'homme du siècle, le Virgile et le Cicéron de nos jours. »

Mais à la nouvelle que l'empereur d'Autriche a passé son chemin sans mot dire à Ferney, le roi de Prusse regarda cette insouciance comme une insulte faite à la philosophie, et il écrivit aussitôt à d'Alembert :

« J'apprends que le comte de Falkenstein a vu des ports, des arsenaux, des vaisseaux, des fabriques, et qu'il n'a point vu Voltaire ; ces autres choses se rencontrent partout, et il faut des siècles pour produire un Voltaire. Si j'avais été à la place de l'empereur, je n'aurais pas passé par Ferney sans attendre le vieux patriarche, pour dire au moins que je l'ai vu et entendu. Je crois qu'une certaine dame Thérèse, très peu philosophe, a défendu à son fils de voir le patriarche de la tolérance. »

Frédéric avait vu juste. C'était bien Marie-Thérèse qui avait représenté à son fils que sa visite à Ferney serait considérée comme une acceptation des doctrines irrégieuses du philo-

sophe. Joseph II, encore en tutelle et empereur nominal seulement, n'osa transgresser l'ordre maternel, bien qu'il brûlât d'envie de voir le patriarche de Ferney dont il était l'adepte, comme il le prouva plus tard.

Le roi de Danemark, Christian VII, lors de sa visite à la cour de Versailles, avait été désagréablement surpris de voir que l'on y détestait et que l'on y craignait Voltaire. Comme il exprimait à ce sujet son étonnement, il lui fut répondu : — « Voltaire a de l'esprit, mais pas de religion ! »

Le patriarche de Ferney, en relations épistolaires avec le roi de Danemarck, lui adressa une épître, le félicitant d'avoir fait régner la liberté dans son État et critiquant vertement la censure française dans le passage suivant :

Tu rends ses droits à l'homme, et tu permets qu'on pense.
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,
Chacun peut tout écrire, et siffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase.

Dans Paris quelquefois un commis à la phrase
Me dit : A mon bureau venez vous adresser ;
Sans l'agrément du roi, vous ne pouvez penser,
Pour avoir de l'esprit, allez à la police ;
Les filles y vont bien, sans qu'aucune en rougisse ;
Leur métier vaut le vôtre, il est cent fois plus doux,
Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous.

Voltaire écrivait en prose et en vers aux rois, aux impératrices, aux princes, aux superbes comme aux humbles. Il recevait cinquante lettres par jour, et pas une ne restait sans réponse ; excepté celles qui le traitaient de tison d'enfer, de suppôt de Satan et fils aîné du diable ! Ce qui ne l'empêchait pas de tenir compagnie aux visiteurs des deux sexes qui affluaient à Ferney, réprimant et rabattant leur enthousiasme par un trait d'esprit. — Je vous salue, lumière du monde... lui dit l'un d'eux. — Madame Denis, s'écria Voltaire, apportez les mouchettes !

Malgré ces correctifs, il ne pouvait empêcher ceux qui venaient le voir de lui exprimer leur admiration.

Une Flamande, qu'il avait connue toute jeune

dans son pays, madame Suard, écrivait ce qui suit après sa visite à Ferney :

« La vue, la conversation de Voltaire sont des enchantements. Il n'y a pas dans sa figure une ride qui ne soit une grâce. »

Pour madame Suard, Voltaire semble un dieu. Avant de le quitter elle lui demanda sa bénédiction et lui baisa les mains.

« Je suis heureux d'être mourant, souligna Voltaire. Vous ne me traiteriez pas ainsi si je n'avais que vingt ans ! »

« — Il fallait le voir, dit de son côté le feld-maréchal prince de Ligne ; il fallait le voir animé par sa belle et brillante imagination, jetant l'esprit à pleines mains, en en prêtant à tout le monde, porté à voir et à croire le beau et le bien ; abondant dans son sens, y faisant abonder les autres ; rapportant tout à ce qu'il écrivait, à ce qu'il pensait ; faisant parler et penser ceux qui en étaient capables ; bâtissant pour de pauvres familles et bonhomme dans la sienne, bonhomme dans son village, bonhomme et grand homme tout à la fois : réunion sans laquelle on n'est jamais complètement ni l'un ni l'autre, car

le génie donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus d'étendue au génie. »

Le prince de Ligne avait raison. Le patriarche de Ferney ne fut pas seulement le plus grand esprit de son siècle, mais il en fut aussi l'un des plus grands cœurs.

L'admiration qu'il inspirait suggéra aux Parisiens l'idée d'organiser une souscription pour lui élever une statue, dont l'exécution fut confiée au sculpteur Pigale. Beaucoup d'étrangers ayant exprimé le désir de s'associer à l'initiative parisienne, la souscription devint européenne. Voltaire refusa la souscription de Jean-Jacques Rousseau.

Cette statue de Voltaire ne fut achevée qu'en 1776. Elle est aujourd'hui dans la bibliothèque de l'Institut, avec cette dédicace gravée sur le socle :

« A M. de Voltaire, par les gens de lettres, ses compatriotes et ses contemporains. 1778. »

XIX

Toute sa maison, et surtout madame Denis, poussait Voltaire à aller à Paris. Redoutant ce voyage, il s'écriait :

« — Aller à Paris ! mais sait-on qu'il y a dans cette ville 40,000 fanatiques qui, tout en bénissant le ciel, porteront 40,000 fagots pour me faire un bûcher ? Ce serait là mon lit d'honneur. »

Malgré tout, déterminé par sa nièce, qui aimait passionnément la vie citadine, il quitta Ferney le 6 février 1778 pour venir mourir cette année même, sous les fleurs de son apothéose, à Paris. Il y fut accueilli avec des transports universels. Le philosophe qui avait été toute sa vie

aux portes de la France revenait dans la capitale en triomphateur. La population parisienne le vengea dignement de sa longue lutte contre le despotisme politique et religieux, et des persécutions qu'il avait essuyées.

« — Le voilà, le défenseur de Calas ! Vive Voltaire ! criait-on quand il paraissait dans la rue. Il a été persécuté cinquante ans ! »

Les Académies se rendirent en corps à son hôtel, ainsi que les consuls. L'ambassadeur britannique se retira émerveillé d'avoir entendu Voltaire parler purement la langue anglaise. L'illustre Franklin lui présenta son petit-fils et lui demanda sa bénédiction. Voltaire, imposant les mains sur la tête de l'enfant, prononça ces paroles :

— *God and liberty* (Dieu et la liberté).

Ces deux mots, contenant toute la profession de foi de Voltaire, résumant en quelque sorte sa vie de lutte, étaient la charte de la République des États-Unis et allaient devenir le mot d'ordre de la Révolution française, près de sortir de ses limbes.

Le patriarche américain et le patriarche de Ferney s'embrassèrent avec émotion. Aux témoins de cette scène touchante, il sembla que l'ancien et le Nouveau-Monde se donnaient l'accolade fraternelle.

A l'enthousiasme général qui avait éclaté à l'arrivée de Voltaire, on vit bien que ses idées avaient parcouru un rapide chemin, que la Révolution était faite dans les esprits par la lumière qu'il y avait jetée, par la propagande de son génie civilisateur qui fit crouler les bastilles de l'ancien régime.

Peut-être Louis XVI présentait-il le danger, car il songea à expulser Voltaire de Paris, à l'exemple de son prédécesseur Louis XV, et ce ne fut que sur les vives instances de la jeune reine Marie-Antoinette qu'il se décida à autoriser le séjour du philosophe.

Voltaire ne pouvait pas sortir sans qu'il fût entouré et acclamé :

« — Non, dit un contemporain, l'apparition d'un revenant, celle d'un prophète, d'un apôtre, n'aurait pas produit plus de surprise et d'admiration que l'arrivée de M. de Voltaire. »

L'âge ne lui avait rien fait perdre de sa verve ironique.

En entrant à Paris, par la barrière de Fontainebleau, les commis d'octroi lui ayant demandé s'il n'avait rien à déclarer, Voltaire répondit :

« Messieurs, il n'y a que moi de contrebande. »

Un jour que son carrosse était entouré par la foule qui le poursuivait de ses vivats, le conseiller d'État M. Elos, assis à ses côtés, lui dit :

« — Tous ces Français sont pourtant là pour vous rendre hommage.

— Oui, répliqua Voltaire. Mais si on me menait au supplice, il y en aurait bien davantage. »

Son changement de résidence valut au patriarche de Ferney une grave indisposition qui réjouit tellement ses ennemis, que toutes les gazettes pieuses imprimèrent ces mots avec une joie mal déguisée : « Voltaire se meurt. »

Un grand nombre de personnes allèrent se

faire inscrire à son hôtel ; d'autres, malgré les prescriptions sévères de Tronchin, son médecin, pénétrèrent chez lui, entourèrent le chevet du malade et le fatiguèrent. Sa situation s'aggrava. Il cracha le sang. M^{me} Denis envoya chercher l'abbé Gaultier, et l'introduisit. On a prétendu que Voltaire lui aurait fait une rétractation en règle. La réalité de cette imputation est plus que douteuse ; elle est d'ailleurs contredite par un billet que Voltaire remit à son secrétaire Wagnière, et ainsi conçu :

« Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis, et en détestant la superstition.

» 28 février 1778.

» *Signé : VOLTAIRE.* »

La vitalité nerveuse de Voltaire triompha cependant de la maladie. A peine debout, il reprend son travail et sa fiévreuse activité. *Irène* est jouée le 16 mai. A la sixième représentation de cette tragédie, les Parisiens lui firent une

apothéose, un triomphe à l'antique. Le Théâtre-Français était entouré par la foule, qui acclama Voltaire dès qu'il parut, avec sa grande perruque et ses longues manchettes de dentelle, portant une magnifique fourrure de zibeline, présent de Catherine II.

A l'intérieur du théâtre, on se pressait, on s'étouffait. Quand Voltaire y entra, il fut couvert de fleurs et de bravos. Les dames, debout dans leurs loges, applaudissaient avec frénésie, et les vivats ne discontinuèrent pas jusqu'à la fin de la pièce, à peine écoutée, malgré les efforts du poète essayant en vain d'arrêter ce flot impétueux d'enthousiasme, pleurant de joie et s'écriant :

« — Vous voulez donc me faire mourir de plaisir et m'étouffer sous des roses ! »

Du foyer, le buste de Voltaire est apporté sur la scène, et couvert de guirlandes, de couronnes, au milieu d'une tempête de bravos. M^{me} Vestris (Irène) s'avança devant la rampe et lut ces vers du marquis de Saint-Marc :

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage

Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité.
Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir de l'honneur de l'immortalité ;
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient te présenter ;
Il est beau de la mériter,
Quand c'est la France qui la donne !

M^{me} Vestris répéta cette pièce de vers assez médiocre, saluée par des transports frénétiques, et bon gré mal gré Voltaire dut se laisser couronner. On ceignit sa tête de lauriers, au milieu d'un ouragan de vivats et de bravos. Voltaire, épuisé, se retire. On se range pour le laisser passer. Mais tout le monde veut l'approcher, le toucher, lui baiser les mains, entendre de lui une parole. Dans la rue on entoure sa voiture, on s'y accroche, on essaie de dételer ses chevaux pour le porter en triomphe. Le peuple crie partout : *Vive Voltaire !* Enfin, le cocher parvient à dégager le véhicule et à sauver son maître de la dangereuse pression de la foule en délire.

« L'envie et la haine, dit Grimm à la suite de ce triomphe sans précédent, n'ont osé rugir qu'en secret ; et pour la première fois peut-être,

on a vu l'opinion publique en France jouir avec éclat de tout son empire. »

Voltaire, au bord du tombeau, ne cesse de penser et de travailler. Le 2 avril 1778, il se fait recevoir franc-maçon à la loge des *Neuf-Sœurs*. Quelques jours après, il détermine l'Académie française à publier un dictionnaire sur un nouveau plan, en se chargeant pour son compte de la lettre A.

« — Je vous remercie au nom de l'alphabet, dit Voltaire en quittant la docte assemblée.

— Et nous au nom des lettres, » réplique le chevalier de Chastellux. »

Voltaire va encore voir jouer *Alzire* au Théâtre-Français, où il est reconnu et acclamé; il se rend aux séances de l'Académie des sciences; il ne s'arrête que lorsque la nature fatiguée refuse de suivre ce vigoureux esprit. Il a beau user et abuser du café, son estomac ne fonctionne plus. Le 20 mai, pris de la strangurie, il se coucha,

tomba dans une sorte de léthargie, et il expirait dix jours après, le 30 mai 1778, à onze heures un quart du soir, dans l'hôtel du marquis de Villette, sur le quai des Théatins, aujourd'hui quai Voltaire. Il était âgé de quatre-vingt-quatre ans, trois mois dix jours. Il était né à Châtenay, près Sceaux, le 20 février 1694.

Jusqu'à son dernier souffle, Voltaire fut animé de la passion de la justice. Quatre jours avant sa mort, le 26 mai, il sembla ressusciter en apprenant par le fils de Lally-Tollendal la réhabilitation de son père, une des causes plaidées par le patriarche de Ferney. Il écrivit à Lally cette lettre (la dernière lettre de Voltaire), qui semble couronner sa vie de lutte pour le droit :

« Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle; il embrasse bien tendrement M. de Lally; il voit que le roi est le défenseur de la justice. Il mourra content. »

Inutile de mentionner les ordurières inven-

à la fin de son existence les écrivains catholiques ont essayé de soulager la mort et de salir à leur tour le tombeau en présentant son agonie à nos yeux d'un poète repentant. Le vérité est qu'il ne réussit pas. L'abbé L'Atmoultin en fit ainsi : « Laissez-moi mourir en paix », dit-il au curé de Saint-Sulpice, qui le pressait d'embrasser le Christ : « Au nom de Dieu, ne me parlez pas de cet homme-là. » A la dernière phase de son agonie, il adressa ces paroles à M. Morand : « Adieu, mon cher Morand, je ne reviens. »

Sept ans avant sa fin, Voltaire avait écrit au roi de Prusse :

« Je ne craigns point la mort qui s'approche de moi à grands pas ; mais j'ai une aversion invincible pour la manière dont on meurt dans notre sainte religion catholique, apostolique et romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de me faire traîner pour aller dans l'autre monde, comme on fait graisser l'essieu de son carrosse en voyage. Cette sottise et tout ce qui s'ensuit me répugnent si fort que je suis tenté de me faire porter à Neufchâtel, pour avoir le plaisir de mourir chez vous. »

En novembre 1777, il écrivait encore à Frédéric, sur le même sujet, ce qui suit :

« J'ai aujourd'hui 84 ans. J'ai plus d'aversion que jamais pour l'extrême-onction et pour ceux qui la donnent. »

Les restes de Voltaire, mort sans les sacrements de l'Église, et qui avait exprimé le désir d'être enterré à Ferney, furent cependant transportés à l'abbaye de Scellières, par les ordres de son neveu, l'abbé Mignot, et inhumés au centre de la nef de l'abbaye. L'évêque de Troyes avait mandé au prieur de ne pas procéder à l'enterrement et de ne pas faire de service religieux, mais cette défense épiscopale était arrivée trop tard.

Par une dernière ironie du sort, l'ennemi de l'Église était enterré en terre sainte et chez elle !

Avant le centenaire de Voltaire de cette an-

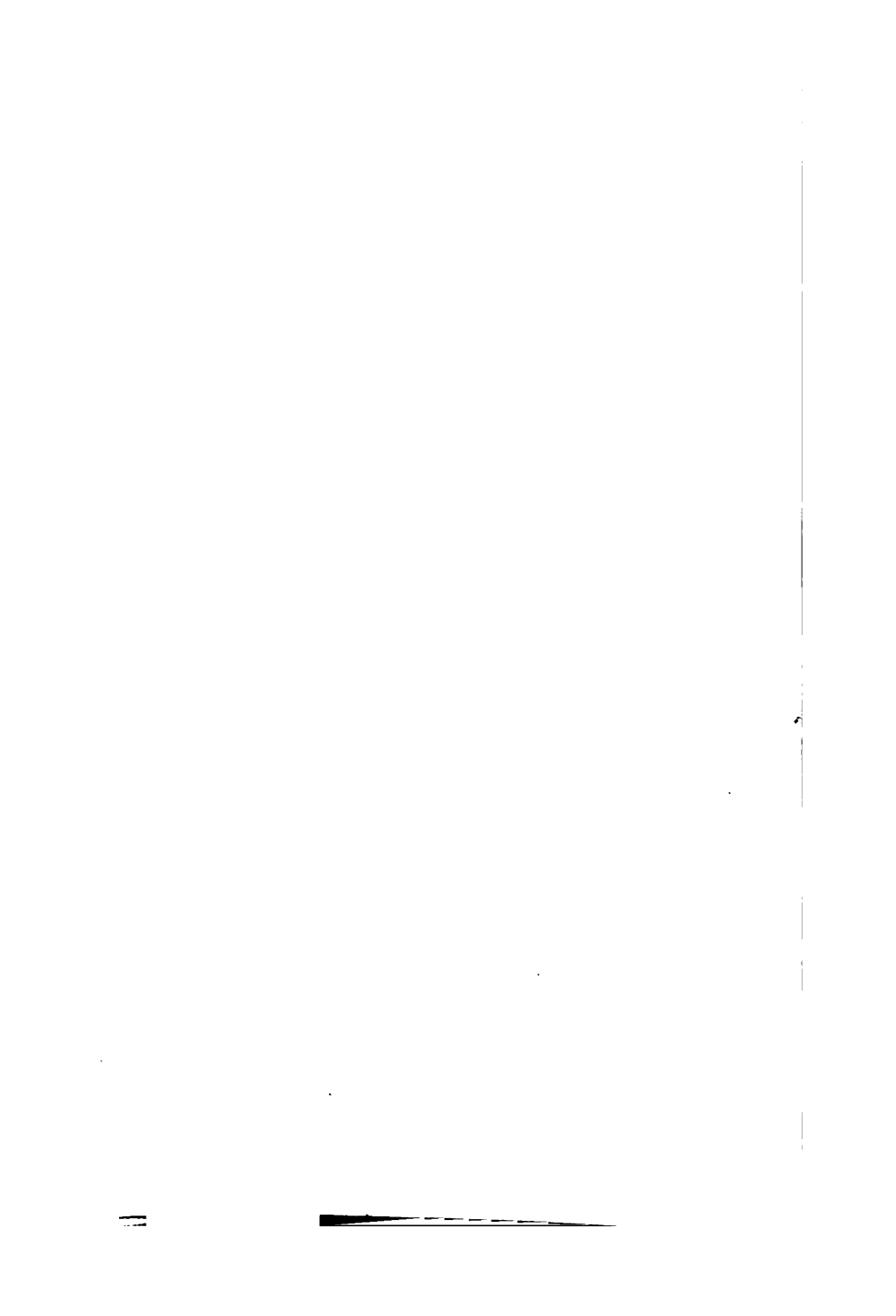
née 1878, la mémoire du grand philosophe a reçu plusieurs hommages publics. Le premier vint du roi de Prusse, Frédéric, qui, le 26 novembre 1778, lut à l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin l'*Éloge de Voltaire*, écrit au camp de Schatzlar.

En 1779, l'Académie française entendit un triple éloge de Voltaire, par Ducis, héritier de son fauteuil, par d'Alembert et l'abbé de Radouviliers.

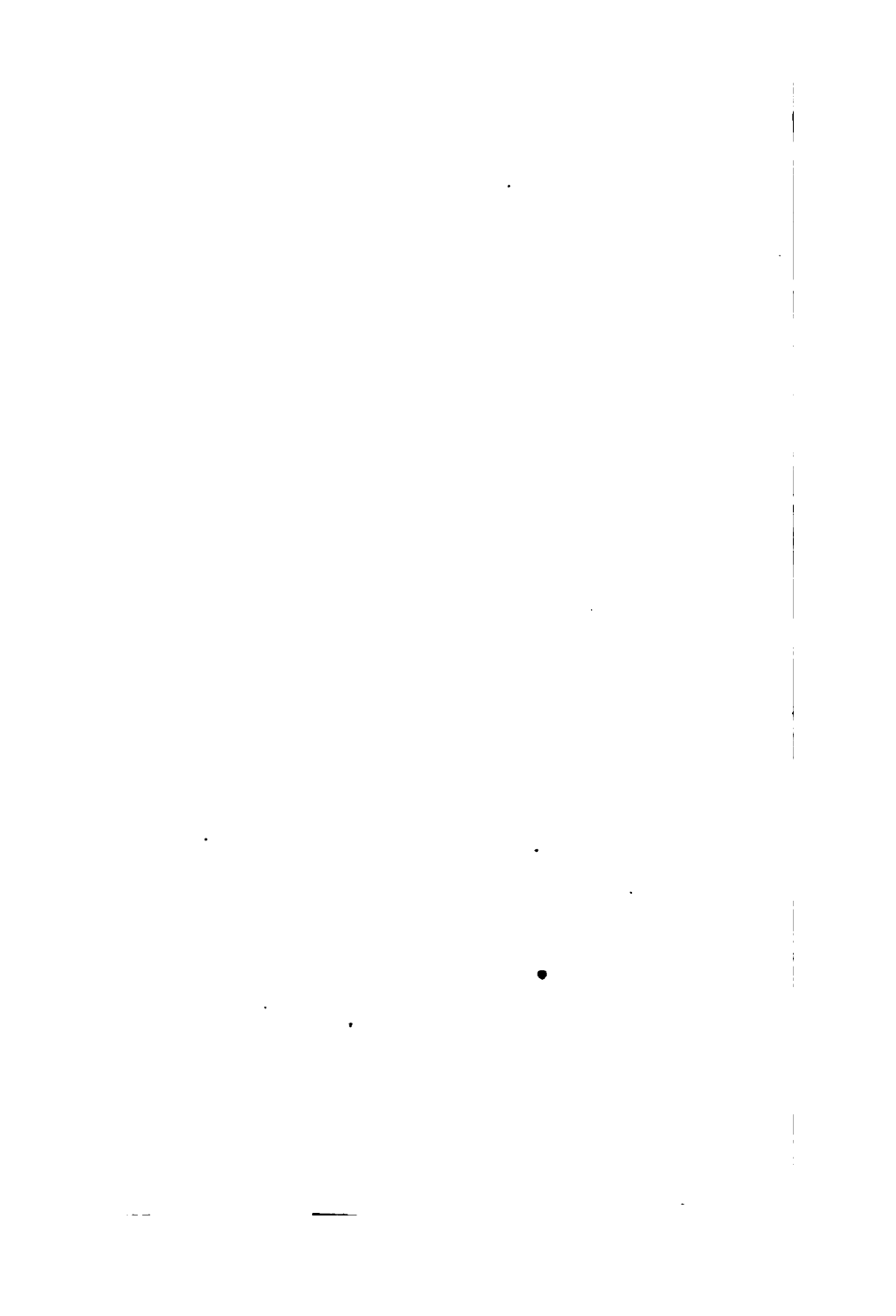
Voltaire ayant été le moteur, l'impulsion puissante du nouveau monde d'idées et de principes qui s'est traduit et formulé par la Révolution française, il était naturel que sa fille légitime donnât un éclatant témoignage de reconnaissance filiale à sa mémoire. L'Assemblée nationale vota la translation au Panthéon de ses cendres qui, enlevées de l'abbaye de Scellières, furent transférées, le 11 juillet 1791, à Paris. L'Assemblée nationale, les officiers municipaux, tous les corps constitués et une foule dont ce deuil national n'arrêtait pas les acclamations en souvenir de l'héroïque lutteur, firent escorte au cercueil jusqu'aux caveaux du Panthéon.

En 1822, les restes de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau furent retirés clandestinement du Panthéon, et jetés à la voirie par la jésuitique Restauration.

Jusque par-delà le tombeau, l'Église, consciente de la blessure mortelle qu'elle a reçue de la main de Voltaire, l'a poursuivi de sa haine et de sa vengeance. Elle a jeté les cendres au vent, mais elle n'a pu empêcher les idées voltairiennes de vivifier les esprits de ce dix-neuvième siècle qui aujourd'hui célèbre le centenaire du grand philosophe du dix-huitième.



L'ŒUVRE DE VOLTAIRE



XX. — L'ŒUVRE DE VOLTAIRE.

Après La Harpe, Palissot, Duvernet, Villemain, Pierre Leroux, Sainte-Beuve, Philarète Chasles, Nisard, Desnoireterres, Houssaye, David-Frédéric Strauss, il peut sembler superflu de faire de rechef l'appréciation du génie et des hautes facultés de Voltaire. En ces quelques lignes, la plume éloquente de Goethe l'a admirablement peint :

« Génie, imagination, profondeur, étendue, raison, goût, philosophie, élévation, originalité, naturel, esprit et bel-esprit, variété, justesse, finesse, chaleur, charme, grâce, force, instruction, vivacité, correction, clarté, élégance, éloquence, gaieté, moquerie, pathétique et vérité. Voilà Voltaire. C'est l'écrivain français par excellence. »

Goethe a dit encore :

« On n'est point surpris que Voltaire se soit assuré, en Europe, sans contestation, la monarchie universelle des esprits.

» Voltaire sera toujours regardé comme le plus grand homme en littérature des temps modernes, et peut-être même de tous les siècles; comme la création la plus étonnante de l'auteur de la nature, création où il s'est plu à rassembler en une seule fois; dans la frêle et périlleuse organisation humaine, toutes les variétés du talent, toutes les gloires du génie, toutes les puissances de la pensée. »

Qui n'a pas lu Voltaire et qui ne sait que dans les soixante-dix volumes composant son œuvre, il poursuit toujours le même but : Nettoyer les écuries d'Augias et chasser les ténèbres de l'esprit de l'homme, le racheter du péché d'ignorance et de superstition, disperser les fantômes qui hantent son cerveau, lui donner enfin sa boussole.

Les œuvres de Voltaire sont un monument immortel élevé au progrès humain, à la raison, à la justice et au bon sens. Toutes sont empreintes de la passion du juste et du vrai.

Dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, dans son *Charles XII* et son *Siècle de Louis XIV*, il renouvelle l'histoire ; à travers les événements il cherche à retracer l'odyssée de l'esprit humain. Dans son *Dictionnaire philosophique*, il fonde la puissance de la critique, il proclame la loi morale indépendante de toute superstition, de toute religion ; il relève l'espèce humaine agenouillée devant les idoles du droit divin.

Dans son théâtre classique, il fait encore de la polémique : il plaide toujours la tolérance, l'horreur du fanatisme et de la superstition. Dans ses *Romans philosophiques*, il persifle et soufflette les sottises triomphantes, les préjugés, les erreurs séculaires, les faux systèmes à la Pangloss. Il charme et instruit, jetant à pleines mains les fleurs de son esprit.

« Je ne vois pas, a dit M. Taine, quelle idée manquerait à un homme qui aurait pour bréviaire les *Dialogues*, le *Dictionnaire* et les *Romans* de Voltaire. »

A l'humanité folle, ridicule, défigurée qu'il avait

devant lui, Voltaire opposa le noble exemplaire de l'humanité idéale qu'il portait en lui. Par ses écrits, rayonnant des éclairs de son esprit, du feu de son génie, il jeta le *sursum corda* aux générations de son temps et parvint à les mettre debout en les appuyant à la colonne inébranlable de la liberté, de la vérité et de la raison.

Ce qu'il importe de mettre en lumière, c'est moins les œuvres de Voltaire que son œuvre même, son action personnelle, l'influence de ses idées sur son temps, sur l'Europe du dix-huitième siècle.

Plus d'un demi-siècle durant, et jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, Voltaire eut la direction intellectuelle, la royauté de l'esprit, et tint le sceptre moral de l'Europe. A l'encontre de Fontenelle, il ouvre ses mains pleines de vérités, il les répand partout et de toutes façons, par son éloquente parole, par ses admirables écrits, par sa spirituelle correspondance, où il se révèle tout entier dans l'éclat de son bon sens, de son

génie lumineux, de son âme passionnée pour l'humanité. Nouveau Vulcain, il forge ces traits acérés, ces phrases courtes et vives qui eussent traversé le cuir d'un hippopotame et qui perçaient de part en part la cuirasse du fanatisme.

Pour formuler ses idées, libeller son code du bon sens, rendre ses arrêts de justice, pour former enfin l'opinion et la conscience publiques, Voltaire trouve une langue précise, lumineuse comme un rayon de soleil, claire comme une eau de roche qui dans son flot pur réfléchit l'azur du ciel et roule des paillettes d'or ; il crée cette admirable langue française que depuis lui on a assez mal parlée et écrite, qu'on a gâtée en l'afublant de lourds et criards oripeaux.

Au milieu d'une discussion, un quidam ayant parlé ironiquement des belles et grandes phrases de Voltaire, celui-ci lui répliqua vivement :

« — Mes belles phrases... Apprenez, monsieur, que je n'en ai pas fait une de ma vie. »

Voltaire fut l'infatigable pionnier de la libre pensée. Il brisa toutes les barrières intellectuelles, abattit d'une main ferme les édifices

vermoulus, les dogmes surannés, les geôles politiques et religieuses. A coups de sape et de hache il éclaircit l'inextricable forêt des erreurs et des préjugés et traça la route droite et libre à la caravane humaine. Il riait impudemment au nez de toutes les sottises du passé et du présent, de ce rire étincelant et destructeur que l'on sait. D'un mot ironique, d'un trait, Voltaire ruinait un système. L'optimisme exagéré de Leibnitz croula sous cet aphorisme du docteur Pangloss de son *Candide* :

« Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ! »

Après avoir retracé la sanglante et funèbre odyssée des générations éteintes, Voltaire s'écriait : « On dirait que toute l'histoire de l'humanité a été écrite de la main du bourreau ! »

Mais en dépit des pages noires de l'histoire, Voltaire affirmait sa foi au progrès par cette spirituelle parole :

« La Vérité est fille du Temps, et son père doit la laisser aller à la fin dans le monde. »

Ce grand philosophe comprenait si bien les tendances civilisatrices et les intérêts de cette Europe dont il était le plus illustre représentant, qu'il écrivait cette vérité, que certains politiques feraient peut-être bien de méditer aujourd'hui :

« Toute guerre entre Européens est une guerre civile. »

Pour apprécier le mérite, la difficulté et la grandeur de l'œuvre de Voltaire, il faut se rappeler qu'il vécut à une époque où les livres de la libre pensée étaient brûlés de la main du bourreau ; qu'avec les livres on livrait au supplice, on bannissait les libres-penseurs, que l'inquisition espagnole faisait encore des auto-da-fé d'hérétiques, que la liberté de conscience n'existait nulle part, pas plus que la liberté de la presse ; en un mot, que la barbarie politique et religieuse régnait en Europe.

Eh bien, on va voir quelles conséquences, quels heureux résultats eut l'apostolat de Voltaire,

et comment ce puissant génie transforma la barbarie de l'Europe en civilisation.

Grâce aux incessantes prédications, aux efforts surhumains de ce tribun toujours sur la brèche, tonnant pour le droit, la raison et la liberté, les esprits s'électrisent, le courant des idées change.

Sous l'influence de Voltaire, le grand Frédéric donne à la Prusse la tolérance religieuse, la libre pensée, la libre recherche scientifique. Il ne faut pas chercher ailleurs le secret de la puissance et du rapide développement de la Prusse. Le jour où Frédéric II la dota de la liberté de penser et encouragea la science par ses fondations d'Académies, ses pensions de savants et de lettrés, par toutes sortes de moyens, il constitua sa force.

Après le roi de Prusse, la plupart des petits princes de l'Allemagne, ainsi que les rois de Danemark, de Suède et de Pologne, et Joseph II, empereur d'Autriche, dotent leurs États du libre examen, de la liberté de penser et d'écrire. L'inquisition est abolie en Espagne.

Toujours sous l'influence de Voltaire, l'impé-

trice Catherine supprime la torture et décrète la tolérance dans son vaste empire. En France, le procès de Calas, Sirven, Lally, Montbailly, sont révisés, cassés, et leurs mémoires réhabilitées.

Voilà ce dont est capable un homme de génie. Voilà comment on peut éperonner, retourner et transformer son siècle, quand on s'appelle Voltaire !

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cet hercule, qui sur ses puissantes épaules portait le monde nouveau, était presque toujours maladif. Il se consolait en disant :

« Les marionnettes de la Providence ne peuvent pas durer autant qu'elle. »

Et il écrivait au comte d'Argental :

« Je gambade chaque jour sur mon tombeau. La vie est un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme. »

Le jour anniversaire de la Saint-Barthélemy,

il était pris d'une fièvre violente, fouettée et accrue par sa généreuse indignation au souvenir exécré de ce grand massacre catholique.

« Ce sont les Erinnyes de la Saint-Barthélemy, des dragonnades et de la guerre des Albigeois, a dit Strauss, qui en Voltaire agitent leurs torches contre le christianisme. »

Où puisait-il donc son infatigable activité, son ardeur toujours nouvelle, sa force invincible, ce valétudinaire, cet apôtre de la tolérance et de la libre pensée ? Il les puisait dans le sentiment de justice, dans la passion de l'humanité.

C'est de Voltaire qu'on peut dire : Rien de ce qui est humain ne lui était étranger. Tous les outrages, toutes les violences, toutes les blessures faites à l'humanité dans le passé et dans le présent, il les ressentait en lui-même, il en souffrait, et il les vengeait !

Henri Heine a dit de l'auteur de *Faust* et de *Werther* : « Quand la nature voulut se recon-

naître et s'admirer, elle créa Goethe. » De même, quand le génie de l'humanité voulut avoir conscience de sa force et briller de toute sa splendeur, il créa Voltaire et le pétrit de sensibilité, de bon sens, d'esprit et de raison. »

Ni Montesquieu, ni Rousseau, ni Diderot, si grands pourtant, n'ont eu la puissance intellectuelle et l'universalité de Voltaire, n'ont pesé d'un poids semblable dans la balance de leur temps. Il est la colonne d'Hercule de la libre pensée, qu'aucune réaction religieuse n'abattrà ni ne dépassera. Les plus furieuses marées de l'obscurantisme sont toujours venues expirer, en hurlant de rage impuissante, au pied de sa statue. L'action formidable de Voltaire sur son époque s'est continuée jusque dans la nôtre, et c'est en partie à cette action que nous devons le grand ressort de notre civilisation, l'idée de progrès, la conquête définitive de la tolérance religieuse, de la liberté de conscience, qu'on ne nous arrachera pas, quelque efforts que l'on fasse.

Ce qu'il y a d'admirable au dix-huitième siècle,

est le vrai sentiment de liberté et la franchise d'âme de ceux qui combattent dans l'arène de la libre pensée. Comme ils sont allègres et bagayes ! Ils sentent qu'ils portent en eux les germes de l'humanité et la gestation d'une révolution dans les idées. Renouvelant l'énergie héroïque, le mépris du danger du hardi groupe de penseurs du seizième siècle, ils n'hésitent pas, ils ne reculent pas, ils vont droit au but et au fait. Ils appellent un chat un chat, Rollet un fopet, et les obscurantistes des scélérats. Grand exemple pour notre siècle de tâtonnements, de justemilieu et d'à-peu-près que l'éclectisme, composant avec le cléricalisme, a emprisonné et attardé durant près de cinquante ans !

Le dix-huitième siècle eut le bonheur de trouver en Voltaire son homme, son expression, son truchement, son interprète, son portelumière et porte-idées, chance que n'a pas eue notre dix-neuvième siècle, encore si troublé, tiraillé, empêtré, emprêtraillé, et indécis entre le progrès et la tradition, l'autorité et la liberté, la Révolution et la contre-révolution, la science et la religion, la foi et la raison, — semblable à

l'âne de Buridan entre deux boisseaux d'avoine.

Peut-être a-t-il manqué à notre dix-neuvième siècle, pour débrouiller son chaos et pour éclairer sa lanterne, un *fiat lux*, une encyclopédie vivante, un génie synthétique, clair et puissant comme Voltaire. Pas un penseur n'a eu les épaules assez fortes pour supporter l'armure de ce soldat de l'esprit. Personne ne serait de taille à soutenir soixante années durant la lutte à outrance et à mort que Voltaire livra à l'esprit de ténèbres.

Il fut le chef d'orchestre, l'aiguillon, l'impresario, le directeur de cette vaillante troupe d'encyclopédistes qui ne savaient pas mettre d'eau dans leur vin, ni de réticences ou de sourdines à leur pensée. Il fut en un mot le roi Voltaire, roi sans royaume, roi de l'esprit, toujours chassé de France par les misérables qui vivaient grassement de la crédulité, de la sottise et de la servitude humaines, et n'entendaient pas qu'on diminuât leurs relavures, par tous les intolérants qu'il criblait de ses épigrammes et dont il ridiculisait les absurdes doctrines. Il frappa si juste et si bien au défaut de la cuirasse; il harcela telle-

ment l'infâme et les infâmes, comme il disait ; il jeta tant de lumière dans les antres ténébreux où se forgeaient les chaînes de l'esclavage ; il perça si bien de ses flèches empennées le monstre du fanatisme et du despotisme, que le taureau écumant, hagard et furieux, alla se jeter tête baissée sur la grande épée de la Révolution française !

Cette bienfaisante et inéluctable révolution, Voltaire l'avait clairement prédite dans sa lettre datée du 2 avril 1764, au marquis de Chauvelin :

« Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche qu'on éclatera à la première occasion, et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux ; ils verront de bien belles choses!... »

LA PROPAGANDE DE VOLTAIRE

XXI. — LA PROPAGANDE DE VOLTAIRE.

Voltaire hâta l'éclosion de cette révolution qu'il annonçait et sentait proche dans les dernières années de sa vie, non-seulement par ses œuvres, mais encore par celles qu'il jugeait utiles à produire et dont il se faisait l'éditeur. Ayant entendu parler du testament philosophique de Meslier, curé d'Etrépigny, en Ardenne, il écrivait en 1735 à Thiériot :

« Quel est donc ce curé de village dont vous me parlez ? Comment ! un curé, et un Français aussi philosophe que Locke ? Ne pourriez-vous pas m'envoyer le manuscrit ? je vous le rendrais fidèlement. »

Vers 1762 seulement, Voltaire put se procurer le Testament de Meslier, que l'on doit considérer comme le premier cahier de la Révolution. Il le publia à des milliers d'exemplaires. Critiquant *son style de carrosse* et ses détails ennuyeux, Voltaire n'en donna que de principaux extraits. Mais plus tard il parut en entier.

Selon sa prudente habitude, Voltaire s'empressa de protester contre la publication qu'il avait faite. Il écrivait en 1762 à d'Alembert cette lettre, destinée à être colportée :

« On a imprimé en Hollande le *Testament* de Jean Meslier ; ce n'est qu'un petit extrait du testament de ce curé. J'ai frémi d'horreur à la lecture. Le témoignage d'un curé qui, en mourant, demande pardon à Dieu d'avoir enseigné le christianisme, peut mettre un grand poids dans la balance des libertins. Je vous enverrai un exemplaire de ce *Testament* de l'Antechrist, puisque vous voulez le réfuter. Il est écrit avec une simplicité grossière qui, par malheur, ressemble à de la candeur. »

Mais peu de temps après, il écrivait :

« Il me paraît que le *Testament* de Jean Mes-

lier fait un plus grand effet : tous ceux qui le lisent demeurent convaincus ; cet homme discute et prouve. Il parle au moment de la mort, au moment où les menteurs disent vrai : voilà le plus fort de tous les arguments... Jean Meslier doit convertir la terre. Pourquoi son évangile est-il en si peu de mains ? »

Et Voltaire prenait soin de renouveler les éditions, qui s'écoulaient rapidement. Mais il n'était pas oisieux pour lui de se défendre de la production d'une œuvre essentiellement révolutionnaire, qui battait en brèche la royauté et l'Église à la fois. Son effet fut immense, et nul doute qu'il n'ait avancé la chute du despotisme royal et clérical.

Après avoir passé une grande partie d'une existence vertueuse et modeste à Etrépigny, en Ardenne, où il eut maille à partir avec l'archevêque de Reims et avec le seigneur de l'endroit, un M. de Clairry, qui maltraitait et dépouillait les paysans, Meslier laissa, en 1729, année de sa mort, un testament politique et religieux de 366 feuillets, déposé au greffe de Sainte-Menehould, que nous allons analyser. En 1793, Anacharsis

Clotz proposa à la Convention d'élever un monument au premier prêtre qui avait eu le courage et la loyauté d'abjurer l'erreur religieuse, au curé Meslier.

Le curé d'Etrépigny voit dans la multiplicité des religions sur la terre la preuve évidente de leur fausseté. Chacune, dit-il, se proclame la seule vraie et se prétend d'institution divine ; mais toutes ne peuvent être vraies et divines, parce qu'elles se contredisent en maints endroits, qu'elles se combattent et se damnent mutuellement. Toutes les religions, la catholique aussi bien que toutes autres, sont l'œuvre des hommes, et puisque toutes se donnent une origine divine, toutes reposent donc sur une imposture, primitivement inventée par de rusés politiques, puis développée par des fourbes et de faux prophètes, acceptée par les peuples ignorants, et servant d'épouvantail pour la foule aux grands et aux puissants de la terre. Si un Dieu, infiniment sage et bon, avait jugé nécessaire de révéler une reli-

gion, il aurait rendu toute erreur, toute négation impossible en lui imprimant les signes de sa divinité. Nulle religion ne portant ces signes, n'étant à l'abri de la négation et de la contestation, il n'y en a donc pas une qui soit le résultat de la révélation divine. La preuve de l'imposture des religions se vérifie encore par leur base, leur fondement même, *la foi*, c'est-à-dire une certitude sans preuves, condamnant la discussion, les lumières et les recherches de la raison comme des crimes de lèse-divinité. Loin d'être un principe de vérité, la foi est un principe d'erreur, d'illusion et fraude. En vain la religion chrétienne a-t-elle cherché à tirer des preuves de la vérité de sa doctrine, des miracles, de ses martyrs, des prophéties rapportées dans les saintes Ecritures.

Selon le curé Meslier, ces hypothèses, tissu d'erreurs, de fables et de contradictions, ne méritent aucune créance. Les contes du paradis et du serpent, les histoires des prophètes, tout l'Ancien, le Nouveau Testament, la Bible et l'Evangile avec ses paraboles vulgaires ne valent pas les fables d'Esopé, et sont bien au-dessous des œuvres

de l'antiquité profane. Les livres appelés saints sont le produit d'esprits ignares et grossiers.

Meslier raille sans pitié les croyances chrétiennes, l'absurde doctrine de la Trinité faisant que un est trois et trois sont un ; il persifle les récits bibliques, le dieu de l'Ancien Testament qui, semblable à un homme, cause avec Adam, se promène avec lui dans le jardin terrestre et le foudroie pour avoir goûté à l'arbre de science et avoir mordu comme un sot, avec son Ève abusée par le serpent, à la pomme de damnation.

Le curé d'Etrépigny se demande comment Dieu aurait pu ne se soucier et ne se préoccuper que du petit et indigne peuple juif à qui il promet la suprématie sur toutes les autres nations.

Très humilié, très contrit d'avoir été forcé d'enseigner la divinité du fils de Marie et du charpentier Joseph, le curé ardennais se venge par d'acribes critiques de sa mission. Ce soi-disant dieu, dit-il, a eu toutes les faiblesses, toutes les passions humaines, comme l'attestent

ses relations avec la courtisane Marie-Magdeleine, laquelle avait sept démons dans le cœur ! Ce thaumaturge, ce guérisseur de quelques malades a laissé subsister après lui tous les maux de l'humanité. On a fait de Jésus une apothéose, à l'instar des divinités anciennes, « des hommes ou des femmes illustres, des princes et des princesses, par exemple, ou quelques autres personnes de distinction qui se sont donné à elles-mêmes, ou auxquelles on a donné, par ignorance, par complaisance ou par flatterie, le nom de dieu ou de déesse. »

Contredisant le déisme de Voltaire et allant beaucoup plus loin que lui, le curé Meslier nie le principe créateur. Que gagne-t-on, dit-il, par l'hypothèse d'un tel être ? Je vois la nature ; je vois en elle certains mouvements et certaines formes qui me plongent dans l'étonnement. La concevrai-je mieux quand j'aurai inventé un être inconnu qui les lui aurait communiqués ? D'ailleurs, un Dieu, un être parfait ne peut avoir créé un être aussi imparfait, triste et douloureux que le nôtre, un monde mêlé de bien et de mal. Ce mélange prouve qu'un tel être n'existe pas. L'être

en général n'est autre chose que la matière.

Meslier nie la vie future. La vie des hommes et des animaux n'est qu'une sorte de fermentation de leur être, de la matière qui les constitue ; les sensations et les pensées ne sont que des modifications spéciales et passagères de cette modification ou fermentation constante, qui est la vie. A la mort, cette fermentation cesse et ce que nous appelons l'âme s'éteint, comme la flamme d'une bougie qui n'a plus de nourriture. Quant à l'existence par-delà le monde, elle est l'invention des prêtres, qui ont trouvé le moyen de dominer l'humanité, de se faire un bon lit, de vivre gras et oisifs sur cette terre, en offrant aux crédules une félicité éternelle, dans un paradis fantastique, et en effrayant les imaginations par les tourments sans fin d'un enfer illusoire.

Notre curé ardennais n'est pas moins hardi, radical, avancé sur le terrain politique que sur le terrain religieux ; il commence par établir la solidité de la religion et de l'État.

« Une religion, dit Meslier, qui souffre des abus contraires à la justice et à l'équité naturelles, et contraires au bon gouvernement des hommes et préjudiciables au bien public, qui les approuve et qui les autorise, et qui même autorise la tyrannie ou le gouvernement tyrannique des rois et des princes de la terre, faisant gémir les peuples sous le joug tyrannique de leur domination, ne peut être une véritable religion. »

Dans son *Siècle de Louis XIV*, Voltaire avait indiqué les brillants côtés, les heureux effets d'un règne qui favorisait le génie et faisait rayonner les idées civilisatrices. Meslier, contemporain de Louis XIV, montre, au contraire, les ombres du roi-soleil et les misères effrayantes produites par la monarchie absolue.

« Vous étonnez-vous, pauvre peuple, dit-il, que vous ayez tant de mal et tant de peines dans la vie? C'est que vous portez seul tout le poids du jour et de la chaleur, comme ces laboureurs dont il est parlé dans une parabole de l'Évangile; c'est que vous êtes chargés, vous et vos semblables, de toute la moinerie, de tous les gens de justice, de tous les gens de guerre, de tous les maltôtiers, de tous les gardes du sel et du tabac,

et enfin de tout ce qu'il y a de gens fainéants et inutiles dans le monde. Car ce n'est que des fruits de vos pénibles travaux que tous ces gens-là vivent, eux et tous ceux et toutes celles qui les servent. Vous fournissez par vos travaux tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, mais encore tout ce qui peut servir à leurs divertissements et à leurs plaisirs. »

Et Meslier dit encore :

« On vous parle, mes chers amis, on vous épouvante même du seul nom de diable, parce que l'on vous fait accroire que les diables sont ce qu'il y a de plus méchant et de plus effroyable à voir. Mais nos peintres se trompent et s'abusent lorsqu'ils nous représentent sur leurs tableaux les diables comme des monstres horribles à voir; ils s'abusent, dis-je, et vous abusent aussi bien que vos prédicateurs, lorsque dans leurs tableaux et leurs prédications ils vous les représentent si laids, si hideux, si difformes. Ils devraient plutôt les uns et les autres vous les représenter comme tous ces beaux messieurs les grands et les nobles, comme toutes ces belles dames et demoiselles que vous voyez si bien parées, si bien mises, si bien frisées, si bien musquées et si éclatantes d'or, d'argent, de pierres précieuses.

Les diables que vos prédicateurs et que vos peintres vous dépeignent et vous représentent sous des formes et des figures si laides et si monstrueuses, ne sont certainement que des diables imaginaires, qui ne sauraient faire peur qu'aux enfants et qu'aux ignorants, et qui ne sauraient faire que des maux imaginaires à ceux qui les craignent. Mais ces diables et diabesses de dames et de messieurs dont je parle ne sont certainement pas imaginaires, ils sont bien réellement visibles, ils savent bien véritablement se faire craindre, et les maux qu'ils font aux pauvres peuples sont bien véritablement réels et sensibles. »

Le curé aborde ensuite le chapitre des conditions et la complicité des princes et des prêtres pour maintenir leur despotisme social :

« Tous les hommes sont égaux par la nature, dit-il, ils ont tous également droit de vivre et de marcher sur la terre, également d'y jouir de leur liberté naturelle et d'avoir part aux biens de la terre en travaillant utilement les uns et les autres pour avoir les choses nécessaires et utiles à la

vie. Comme ils vivent en société, il est absolument nécessaire qu'il y ait entre les hommes une dépendance et une subordination des uns aux autres. Mais il faut que cette dépendance et cette subordination soient justes et bien proportionnées; c'est-à-dire qu'il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à trop élever les uns et trop abaisser les autres, ni à trop flatter les uns et à trop fouler les autres, ni à trop donner aux uns et à ne rien laisser aux autres, ni enfin à mettre tous les biens et tous les plaisirs d'un côté et à mettre de l'autre toutes les peines, tous les soins, toutes les inquiétudes, tous les chagrins et tous les déplaisirs. La religion, pourrait-on penser, devrait condamner la dureté et l'injustice d'un régime tyrannique; comme on devrait s'attendre, d'un autre côté, à ce qu'une sage politique mette un frein aux erreurs et aux abus d'une fausse religion. Cela devrait bien être, mais n'est pas. Toutes deux s'entendent et travaillent la main dans la main, comme deux complices. Les prêtres recommandent l'obéissance à l'autorité et aux princes, qu'ils représentent comme choisis par Dieu; et les princes, en retour, maintiennent les fonctions des prêtres et leur procurent des revenus. Il faut donc combattre également ces deux maux. Tous les peuples devraient s'unir, oublier toutes les querelles qui peuvent les diviser, pour

secouer le joug qu'aidés du secours du clergé les tyrans, les princes et la noblesse ont imposé au peuple. Toutes les nations devraient s'unir, oublier toutes les querelles de nature à les diviser, pour travailler en commun à cette œuvre vraiment utile et nécessaire à l'écrasement des monstres qui les enchaînent et les oppriment. »

Ne semble-t-il pas que Diderot ait fait une paraphrase de ce passage de Meslier dans son fameux dithyrambe :

Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre
A défaut de cordon pour étrangler les rois.

Mais le curé d'Étrepigny pense qu'il faut d'abord commencer par l'Église et la religion, qui retiennent dans leurs liens les âmes de la foule et détournent les peuples de la résistance aux gouvernements tyranniques.

En résumé, le curé qui sonne le tocsin de la Révolution voit le genre humain mystifié, trompé par les prêtres et opprimé par les tyrans. A ses yeux, toutes les religions sont fondées sur l'imposture, et les États sur le brigandage, sur l'arbitraire et l'oppression.

Logicien excessif et vigoureux dans la critique politique et religieuse, Meslier est plus faible quand il s'agit de reconstruire l'édifice en ruines. Partisan de l'association communautaire, il imagine que tous les habitants d'une cité, d'un village ou d'une paroisse devraient former une seule et même famille, se considérer entre eux comme frères et sœurs, parents et enfants, et, par conséquent, se nourrir en commun des mêmes aliments, avoir des vêtements, des demeures semblables, se distribuer en commun le travail d'après le talent et les besoins. Les communes voisines devraient conclure des alliances entre elles, les obligeant à se bien traiter mutuellement, à se prêter assistance, etc.

Tel est, par aperçu concis, le testament du curé Meslier, cet avant-coureur de la Révolution de 89 qui, bien qu'expurgé d'abord de sa partie politique, eut Voltaire pour propagateur et premier éditeur.

LES IDÉES DE VOLTAIRE

XXII. — LES IDÉES DE VOLTAIRE.

Le xviii^e siècle ne fut ni sentimental ni métaphysicien. « C'est de la cervelle qui est là, » disait à Fontenelle M^{me} de Tencin, en mettant la main sur son cœur. Cette parole explique assez bien l'état moral du xviii^e siècle. En métaphysique, il est resté douteux. Ayant trop d'esprit pour se payer des grands mots vides, qui ont été la monnaie de notre siècle pédant, gonflé en baudruche, tranchant dans ses affirmations et ses négations, les philosophes du xviii^e siècle ne montrèrent aucun penchant pour l'être et le non-être, l'absolu et le contingent, la nature naturée et naturante, le subjectif et l'objectif, l'origine des choses, la cause première, l'au-delà et l'incognoscible. Voltaire raillait volontiers les spé-

culations abstraites, disant que lorsque deux interlocuteurs ne se comprenaient plus, c'est qu'ils parlaient métaphysique. « Et qu'importe, s'écriait-il, dans ces questions inaccessibles, les romans de nos imaginations incertaines? »

Ce qui séduit dans le xviii^e siècle, c'est précisément la sincérité de ses doutes, la franchise de son scepticisme, son amour de la clarté et son horreur du nébuleux. Il cherche, mais quand il ne trouve pas, il déclare sans ambages qu'il y a des bornes aux connaissances humaines. Ses plus grands penseurs étaient sujets à de fréquentes variations métaphysiques. Diderot avait débuté par le déisme, pour se fixer au panthéisme ou plutôt au naturisme. Son esprit créateur animait la matière et il en faisait l'expression concrète des forces, des puissances et des formes de l'être.

Un jour, un de ses amis, le surprenant plongé dans une méditation au milieu d'une solitude forestière, l'aborde et le frappe sur l'épaule en lui demandant : « Que fais-tu là, Diderot? — J'écoute, » répondit-il.

Diderot pensait qu'avec sa monade, Leibnitz

n'avait que faire d'un Dieu. Avec cette restriction, il était lebnitzien et monadiste.

La nature ne formait pour lui qu'un grand et unique Être, prenant connaissance d'elle-même dans le cerveau de l'homme. C'est, à quelque chose près, la théorie d'Hegel et son Infini manifesté par l'esprit humain.

En dépit de ses brocards sur la métaphysique, Voltaire ne cessa de se préoccuper des grandes questions de Dieu, de l'âme, de la pensée, du libre arbitre. A l'encontre de Diderot, il avait commencé par le spinosisme. Après avoir erré quelque temps avec Spinoza sur le vaste océan des choses, il était revenu au déisme.

Il tire sa première preuve de Dieu de l'utilité sociale. « Ce système sublime, dit-il dans son poème à l'auteur du livre des Trois Imposteurs :

Ce système sublime à l'homme est nécessaire ;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Voltaire appuie surtout sa croyance en Dieu

sur l'argument cosmologique. Quelque chose existe, donc quelque chose a existé de toute éternité (Voltaire tombe ici malgré lui dans le panthéisme). Le monde est construit avec intelligence, donc il a été fait par une intelligence, par le *grand architecte* de l'univers. Le mouvement des astres, la gravitation de notre globe autour du soleil s'accomplissent suivant les lois d'une mathématique exacte. Ou les astres eux-mêmes sont de grands géomètres, ou c'est l'éternel géomètre, selon la définition de Platon. Dans un dialogue du *Dictionnaire philosophique*, un philosophe demande à la Nature comment, si brute dans ses montagnes et ses mers, elle paraît pourtant si industrielle dans ses animaux et ses végétaux?—« Mon pauvre enfant, lui répond-elle, veux-tu que je te dise la vérité? C'est qu'on m'a donné un nom qui ne me convient pas : on m'appelle Nature et je suis tout art. » L'œuvre d'art implique nécessairement la création. La nature de Dieu est l'action ; il a toujours agi, et le monde est une émanation éternelle de sa personne (nous voici dans le brahmanisme et le bouddhisme).

Selon Spinoza, Dieu est l'ensemble de toutes choses ; selon Voltaire, au contraire, l'ensemble de toutes choses découle de Dieu : « De l'Être suprême, éternel, intelligent, découlent en tout temps tous les êtres et toutes les manières d'être dans l'étendue. » Il se rapproche ainsi de Spinoza, mais il s'en sépare par la notion de finalité repoussée par le philosophe d'Amsterdam dans ses idées sur la Nature.

Pour Voltaire, il y a donc une intelligence créatrice existant de toute éternité, et cette intelligence est dans tout ce qui est. L'Être suprême, tout en étant la puissance la plus haute, n'est pas sans bornes. Il n'a pu créer le monde que dans les conditions où il existe. Au point de vue physique, comment aurait-il rendu indissoluble un corps composé comme celui de l'homme et de l'animal, et faire que cette dissolution soit sans douleur ? Quant au mal moral, comment aurait-il pu former un être vivant et agissant sans l'amour, sans les passions qui fatalement l'entraînent et l'égarant ? Les imperfections et les maux qui affligent notre terre attestent donc que l'intelligence suprême a des limites. Dieu a voulu em-

pécher le mal et ne l'a pas pu, suivant l'expression d'Epicure.

« Ceux qui ont crié : tout est bien, dit Voltaire dans son poème sur Lisbonne, sont des charlatans. Le mal existe, et il est absurde de le nier. La terre n'est qu'un vaste champ de carnage et de destruction. L'homme en particulier est un être très misérable qui a quelques heures de relâche, quelques minutes de satisfaction et une longue suite de jours de douleur dans sa courte vie. »

Et dans *Candide*, son héros, après avoir subi mille épreuves désagréables, après avoir été le témoin de carnages guerriers, de massacres, de pestes, de tremblements de terre, s'écrie :
« — Si c'est là le meilleur des mondes, que sont donc les autres?... »

Voltaire ne croit pas que le Créateur du monde le gouverne. Mais, préoccupé du côté utilitaire et social, il l'admet comme juge et rémunérateur :

« Est-il plus avantageux pour le bien général de nous autres, êtres pensants et misérables, a-t-il écrit, d'admettre un Dieu qui récompense et qui punit, qui nous maintient et nous console, ou nous faut-il rejeter cette idée et nous abandonner à notre misère sans consolation et sans frein pour nos vices ? »

« Toute la nature, mandait-il au prince royal de ***, vous a démontré l'existence du Dieu suprême ; c'est à votre cœur à sentir l'existence du Dieu juste. Comment pourriez-vous être juste si Dieu ne l'était pas ? Et comment pourrait-il l'être, s'il ne savait ni punir ni récompenser ? »

Et dans son traité : *Dieu et les hommes* :

« Nulle société ne peut subsister sans justice ; annonçons donc un Dieu juste. Si la loi de l'État punit les crimes connus, annonçons donc un Dieu qui punira les crimes inconnus. Qu'un philosophe soit spinosiste s'il veut, mais que l'homme d'État soit théiste. Vous ne savez pas ce que c'est que Dieu, comment il punit, comment il récompense ; mais vous savez qu'il doit être la souveraine raison, la souveraine équité ; c'en est assez. Nul mortel n'a le droit de vous contredire, puisque vous dites une chose *probable* et nécessaire au genre humain. »

Sentant bien les points faibles et les contradictions de sa théodicée, Voltaire, en véritable fils du XVIII^e siècle, se réfugie dans le doute, à défaut de certitude :

« Moi ! je ne suis sûr de rien ; je crois qu'il y a un être intelligent, une puissance formatrice, un Dieu. Je tâtonne dans l'obscurité sur tout le reste. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain, après-demain je la nie ; et je puis me tromper tous les jours. Tous les philosophes de bonne foi que j'ai vus m'ont avoué, quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Être ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne. »

Dans ses *Mémoires*, il dit encore :

« Le fait est que nous ne savons rien de nous-mêmes ; que nous avons le mouvement, la vie, le sentiment et la pensée sans savoir comment ; que nous sommes des aveugles qui marchons et qui raisonnons à tâtons. »

Et ailleurs :

« La métaphysique a été, jusqu'à Locke, un vaste champ de chimères. Locke n'a été vraiment

utile que parce qu'il a resserré le champ où l'on s'égarait. »

« Quand on a bien disputé sur l'esprit, sur la matière, on finit toujours par ne pas s'entendre. Aucun philosophe n'a pu lever par ses propres forces ce voile que la nature a étendu sur tous les premiers principes des choses. »

« Je ne connais pas le *quomodo*, il est vrai. J'aime mieux m'arrêter que m'égarer. La philosophie consiste à s'arrêter quand le flambeau de la physique nous manque. J'observe les effets de la nature, mais j'avoue que je ne comprends pas plus que vous les premiers principes. »

Voilà qui s'appelle être un philosophe de bonne foi !

C'est encore par le doute sur les causes premières que Voltaire termine son poème du désastre de Lisbonne :

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue ?
Rien : le livre du sort se ferme à notre vue.
L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.
Que suis-je, où suis-je, où vais-je et d'où suis-je tiré ?
Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux ;
Au sein de l'infini nous élançons notre être.

Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.
Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être ;
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaitre.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs ;
Mais le plaisir s'envole et passe comme une ombre ;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.

Voltaire, qui était dualiste dans sa séparation de Dieu et de la Nature, ne l'était pas quant au corps et à l'âme. C'est tout un pour lui. Ce que l'on entend par l'âme n'est en définitive que l'esprit, que la faculté de penser donnée à la substance raffinée du cerveau. Il se rallie à cette proposition de Locke, qu'il n'est pas impossible que le Tout-Puissant ait communiqué la faculté de penser à une particule de la matière : le cerveau humain. Mais il nie l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire la survivance de la pensée au cerveau.

L'homme, dit-il, est comme un instrument de musique qui ne rend plus de son quand il est brisé. Les animaux ont, ainsi que nous, des sensations, des idées, de la mémoire, des désirs, des mouvements, et cependant on n'a pas songé à leur attribuer une âme immatérielle. Pourquoi en aurions-nous besoin pour expliquer notre petite supériorité de facultés et d'activité dont nous nous réjouissons ? Une puissance divine se révèle dans les sensations du moindre des insectes comme dans le cerveau d'un Newton. Mais ces sensations ne sont que des effets plus élevés des mêmes lois mécaniques qui, émanées de Dieu, agissent de toutes parts dans la Nature. On dit bien qu'on ne peut concevoir comment la sensation et la pensée peuvent être données à un être étendu ; mais avons-nous l'idée, demande Voltaire, d'un être non étendu ? Matière et esprit ne sont que des mots. Nous avons une claire conception aussi peu de l'un que de l'autre. C'est pourquoi nous ne pouvons pas décider à priori de quoi l'un ou l'autre est ou non capable. Enlever au corps la faculté de penser n'est pas moins hardi que de la refuser à l'âme. Mais surtout :

Qu'est-ce donc que l'âme? Un être de raison, comme la volonté, la mémoire, la parole, etc. De tels êtres n'existent pas. C'est toujours l'homme qui veut, se souvient, parle, etc. L'âme, qu'on se représente comme un être en soi, n'est en fait qu'une propriété accordée aux êtres supérieurs : « C'est une faculté qu'on a prise pour une substance. »

Dans son *Traité de métaphysique*, composé pour M^{me} du Châtelet, Voltaire déclare « que sa raison lui a appris que toutes nos idées nous viennent par les sens; il avoue qu'il ne peut s'empêcher de rire lorsqu'on lui dit que les hommes auront encore des idées quand ils n'auront plus de sens; il aimerait autant croire que nous mangerons et boirons après notre mort, quand nous n'aurons plus de bouche. Quoi! je refuserai l'immortalité à ce qui anime ce perroquet, cette grive, ce chien, et je l'accorderai à l'homme par la raison que l'homme la désire! Il serait bien doux, en effet, de se survivre à soi-même, de conserver éternellement la plus excellente partie de son être dans la destruction de l'autre, de vivre à jamais avec ses amis, etc. Cette chimère serait consolante

dans des misères réelles. Je n'assure point que j'ai des démonstrations contre la spiritualité et l'immortalité de l'âme, mais toutes les vraisemblances sont contre elles. »

Quant à la persécution des bons et à l'impunité des méchants, conséquences de l'âme immortelle mise au rang des chimères, Voltaire s'en tirait en se drapant dans le manteau du stoïcisme. L'homme vertueux est récompensé par le sentiment intérieur d'avoir fait son devoir, par la paix du cœur, par l'amitié des gens de bien. « C'est l'opinion de Cicéron ; c'est celle de Caton, de Marc-Aurèle, d'Épictète ; c'est la mienne. » « Les méchants sont punis par le remords, qui ne manque jamais, et par la justice humaine, qui manque rarement. »

Ferme dans son déisme, négateur de l'immortalité de l'âme, Voltaire maintient le libre arbitre, se fait l'avocat de la liberté humaine. — Vouloir et agir sans être contraint, dit-il, cela s'appelle être libre. Telle la liberté de Dieu, telle celle de

l'homme. L'opinion erronée que l'homme n'est pas libre vient du spectacle de ses passions, qui l'entraînent, souvent contre sa volonté, à certains actes ; ainsi la colère, l'amour, etc. Mais dire que l'homme n'est pas libre, parce que parfois il ne l'est pas, c'est dire : Les hommes sont malades quelquefois, donc ils n'ont jamais de santé. Il est bien certain que les hommes ne sont pas tous également libres, comme ils ne sont pas tous également sains.

Comme Locke, Voltaire rejetait les idées innées. Cependant il avoue que nous ne sommes pas toujours les maîtres des idées qui entrent dans notre cerveau, et comme cet aveu bat quelque peu en brèche son libre arbitre, il dit que si notre volonté est déterminée par nos idées, au nombre de celles-ci sont les prescriptions morales. « L'idée de justice est tellement reconnue que les plus grands crimes qui affligent la société humaine sont tous commis sous une fausse apparence de justice. Le plus grand, du moins le plus destructif de tous, est la guerre. Mais il n'y a aucun agresseur qui ne colore ce forfait d'un prétexte de justice. »

Après avoir esquissé la théodicée de Voltaire, il nous reste à envisager sa lutte contre le christianisme, dont il fut le plus redoutable adversaire. Il le considère comme une série d'impostures imposées à la crédulité par d'audacieux charlatans, comme le fléau de l'humanité, comme un suaire jeté sur la pensée et sur la civilisation, sur les longs siècles de deuil, de douleur et d'ignorance qu'il a ensanglantés et abaissés en les dominant.

Voltaire commença à exprimer ses idées sur la doctrine chrétienne dans sa célèbre *Épître à Uranie*, puis dans son *Dictionnaire philosophique*, dans son *Dîner du comte de Boulainvilliers*, et *passim* dans toutes ses œuvres.

Voltaire ménage la personnalité de Jésus et la dégage du culte idolatrique qu'on a fondé sur des Évangiles apocryphes. Selon lui, Jésus n'aurait jamais été chrétien, à fortiori catholique. Il aurait répudié avec horreur de telles doctrines. « C'était une manière de Socrate rustique, un inconnu né dans la lie du peuple, et s'étant donné pour prophète comme tant d'autres. Il n'a rien écrit, parce qu'il ne savait pas écrire, et il a fondé sa secte

sur l'enthousiasme d'imaginations faibles, comme Fox le quaker, prêchant la morale et parcourant les campagnes habillé de cuir. »

Bien différente de notre temps, où la science refuse aujourd'hui au miracle toute place dans la nature et dans l'histoire, l'antiquité croyait aux prodiges, aux effets surnaturels, et surtout parmi les Juifs, peuple barbare, féroce, répulsif et infatué de lui-même. Jésus, ayant attaqué les prêtres de son temps, fut crucifié, et pour le venger, ses disciples accréditèrent les récits miraculeux, entre autres celui de sa résurrection. En réalité, nous ne savons et ne pouvons savoir rien de Jésus. Sur cet inconnu, on a fondé une religion qui a fait couler plus de sang que les guerres les plus cruelles. « Jésus est devenu le prétexte de nos doctrines fantasques, de nos persécutions religieuses, mais il n'en a pas été l'auteur. »

Discutant les fondements de la religion chrétienne, Voltaire n'y voit « qu'un amas des plus

plates impostures faites par la plus vile canaille, laquelle seule embrassa le christianisme pendant cent années. C'est une suite non interrompue de faussaires. Ils forgent des lettres de Jésus-Christ, de Pilate, de Sénèque, archives infâmes du mensonge qu'on appelle des fraudes pieuses. »

Ce qui démontre la fausseté des Évangiles, c'est leur morale contradictoire, bonne dans ses extraits des philosophes anciens, révoltante dans plusieurs de ses versets, soufflant la guerre, le fanatisme, inspirant la haine de la famille, de la société, faisant l'apologie de l'ignorance, de la sottise et de la paresse. « Le platonisme est le père du christianisme dont la religion juive est la mère. »

Après avoir passé au crible de sa foudroyante ironie la Bible, l'ancien et le nouveau Testament, Voltaire s'étonne que l'esprit humain ait pu accueillir de semblables billevesées, de telles extravagances, émanées d'esprits grossiers et incultes. L'histoire de l'Église tout entière est un ensemble d'inventions prodigieuses et absurdes avec ses plaisants et pointilleux conciles, son monachisme destructeur de toute société, ses

évêques, ses papes ontrecuidamment imposteurs et félons. « S'il est évident que l'Église est une suite continuelle de querelles, d'impostures, de vexations, de fourberies, de rapines et de meurtres, alors il est démontré que l'abus est dans la chose même, comme il est démontré qu'un loup a toujours été carnassier. »

Voltaire manque absolument de respect pour la messe :

« Vos catholiques romains ont poussé leur catholique extravagance jusqu'à dire qu'ils changent un morceau de pâte en dieu, par la vertu de quelques mots latins, et que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un gueux qu'on aura fait prêtre, un moine sortant des bras d'une prostituée, vient pour douze sous, revêtu d'un habit de comédien, me marmotter en une langue étrangère ce que vous appelez *une messe*, fendre l'air en quatre avec trois doigts, se courber, se redresser, tourner à droite et à gauche, par-devant et par-derrière, et faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire et les manger, et les rendre ensuite ! Et vous n'avouerez pas que c'est la plus monstrueuse et la plus ridicule idolatrie

qui ait jamais déshonoré la nature humaine ? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc et du vin rouge en dieu ? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le Zeus, le Dèmiourgos, le maître des dieux et des hommes, et qui rendaient hommage à des dieux secondaires. Sachez que Cérés, Pomone et Flore valaient mieux que votre Ursule et ses onze mille vierges, et que ce n'est pas aux prêtres de Marie-Madeleine à se moquer des prêtres de Minerve. » .

A la fin de l'article sur la *Tolérance* de son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire raille ainsi la Bible et les Juifs :

« Je dirai à mon frère le Chinois : soupons ensemble sans cérémonie, car je n'aime pas les simagrées, mais j'aime ta loi, la plus sage de toutes, et peut-être la plus ancienne. J'en dirai à peu près autant à mon frère l'Indien.

» Mais que dirai-je à mon frère le Juif ? Lui donnerai-je à souper ? Oui, pourvu que pendant le repas l'âne de *Balaam* ne s'avise pas de braire, qu'*Ezechiel* ne mêle pas son déjeûner avec notre souper, qu'un poisson ne vienne pas avaler quelqu'un des convives, et le garder trois jours dans son ventre ; qu'un serpent ne se mêle pas de la

conversation pour séduire ma femme ; qu'un prophète ne s'avise pas de coucher avec elle après souper, comme fit le bonhomme *Oséé* pour quinze francs et un boisseau d'orge ; surtout qu'aucun Juif ne fasse le tour de ma maison sonnant de la trompette, ne fasse tomber les murs et ne m'égorge, moi, mon père, ma mère, ma femme, mes enfants, mon chat et mon chien, selon l'ancien usage des Juifs. — Allons, mes amis, la paix ; disons notre bénédicité ! »

Quant aux effets sociaux de la doctrine chrétienne, ils ont été des plus néfastes, des plus désastreux. Le christianisme a été un recul, une rétrogradation, un retour de l'humanité à la barbarie primitive. Aucune religion n'a accumulé autant de ruines, n'a produit autant de ténèbres. On connaît la tolérance des religions de l'antiquité païenne.

Énumérant les meurtres, les massacres accomplis durant les quinze siècles de la domination chrétienne, Voltaire les évalue à 9 millions 408 mille huit cents hommes qui périrent de la main

ou par le fait du christianisme. Les chrétiens ayant fondé leur puissance sur des fraudes pieuses, sur des impostures, ces fripons devinrent sanguinaires et cruels à l'égard de tous ceux qui hasardaient un doute sur la légitimité de leur pouvoir ou leur faisaient une velléité d'opposition.

« Depuis le concile de Nicée jusqu'à la sédition des Cévennes, il ne s'est pas écoulé une seule année où le christianisme n'ait versé le sang. Relisez seulement l'*Histoire ecclésiastique* ; voyez les Donatistes et leurs adversaires s'assommant à coups de bâton, les Athanasiens et les Ariens remplissant l'empire romain de carnage pour une diphthongue. Voyez ces barbares chrétiens se plaindre amèrement que le sage empereur Julien les empêche de s'égorger et de se détruire. Regardez cette suite épouvantable de massacres ; tant de citoyens mourant dans les supplices, tant de princes assassinés, les bûchers allumés dans les conciles ; douze millions d'innocents, habitants d'un nouvel hémisphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne veulent pas être chrétiens. Et dans notre ancien hémisphère, les chrétiens immolés sans cesse les uns par les autres : vieillards, enfants,

mères, femmes, filles, expirant en foule dans les croisades des Albigeois, dans les guerres des Hussites, dans celles des luthériens, des calvinistes, des anabaptistes, à la Saint-Barthélemy, aux massacres d'Irlande, à ceux du Piémont, à ceux des Cévennes; tandis qu'un évêque de Rome, mollement couché sur un lit de repos, se fait baiser les pieds, et que cinquante châtres lui font entendre leurs fredons pour le désennuyer. »

Dans son *Dictionnaire philosophique*, après avoir fait le relevé des massacres religieux, qu'il porte à la somme de neuf millions et demi de personnes, ou égorgées, ou noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues *pour l'amour de Dieu...* Voltaire ajoute cette conclusion émouvante :

« Qui que tu sois, lecteur, si tu conserves les archives de ta famille, consulte-les, et tu verras que tu as eu plus d'un ancêtre immolé au prétexte de la religion, ou du moins cruellement persécuté (ou persécuteur, ce qui est encore plus funeste). T'appelles-tu *Argile*, ou *Perth*, ou *Montrose*, ou *Hamilton*, ou *Douglas*, souviens-toi qu'on arracha le cœur à tes pères sur un échafaud pour la cause d'une liturgie et de deux aunes de toile. Es-tu Irlandais ? Lis seulement la déclaration du

parlement d'Angleterre du 25 juillet 1643 : elle dit que dans la conjuration d'Irlande il périt 154,000 protestants par les mains des catholiques. Crois, si tu le veux, avec l'avocat Brooke, qu'il n'y eut que 40,000 hommes d'égorgés sans défense, dans le premier mouvement de cette sainte et catholique conspiration. Mais quelle que soit ta supputation, tu descends des assassins ou des assassinés. Choisis et tremble ! Mais toi, prélat de mon pays, réjouis-toi ; notre sang t'a valu cent mille guinées de rente... »

Voltaire n'était guère mieux disposé pour le protestantisme. Le fanatisme protestant ne vaut pas mieux que le fanatisme catholique. « La Réforme elle-même, dit-il, attisa le feu des persécutions et des guerres religieuses en Europe. » Il exérait Calvin à cause de l'exécution de Servet. Si les réformés ont aboli le célibat des prêtres, ils ont ouvert les portes des couvents. On sait que Voltaire combattit les Jansénistes aussi bien que les Jésuites. Lorsque ces derniers furent expulsés de France, il déclara qu'on avait chassé les

renards, mais pour livrer les philosophes aux *loups*.

En politique, Voltaire resta monarchiste et aristocrate. La Suisse républicaine, qui brûlait ses livres et ceux de Rousseau, n'était pas de nature à lui faire aimer la forme démocratique. Pour lui, République était un mot assez vague et vide de sens, qu'il croyait un peu synonyme de prescription, d'intolérance et de médiocrité. Il se défiait du pouvoir des foules, et il avait trop vu les républiques antiques pratiquer l'ostracisme des illustres. Voltaire était partisan du progrès par en haut, par les classes dirigeantes, comme on dirait aujourd'hui. Il aurait souscrit à la doctrine aristocratique de Saint-Simon donnant le gouvernement aux plus capables, aux plus éclairés. Il admirait la constitution anglaise avec sa royauté domptée et réduite au rôle de commis de la nation :

« La nation anglaise, a-t-il écrit dans ses *Lettres sur les Anglais*, est la seule qui soit par-

venue à régler le pouvoir des rois en leur résistant, et qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement sage où le prince, tout-puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire du mal, où les seigneurs sont grands sans insolence et sans vassaux, et où le peuple partage le gouvernement sans confusion. Le gouvernement de l'Angleterre n'est point fait pour un grand éclat; son but n'est point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent. Ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté, il l'est encore de celle des autres. Il en a coûté sans doute pour établir la liberté en Angleterre : c'est dans des mers de sang qu'on a noyé l'idole du pouvoir despotique ; mais les Anglais ne croient pas avoir acheté trop cher leurs lois. Les autres nations n'ont pas eu moins de troubles, n'ont pas versé moins de sang qu'eux, mais ce sang, qu'elles ont répandu pour la cause de la liberté, n'a fait que cimenter leur servitude. »

Et dans un autre passage de ses *Lettres* qui a trait aux ecclésiastiques anglais :

« Quand ils apprennent qu'en France des jeunes gens connus par leurs débauches, et

élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égaient à composer des chansons tendres, donnent tous les jours des soupers délicats et longs, et de là vont implorer les lumières du Saint-Esprit, et se nomment hardiment les successeurs des apôtres, ils remercient Dieu d'être protestants. Mais ce sont de vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître François Rabelais, c'est pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires. »

Voltaire était donc un admirateur des institutions anglaises, de sa royauté limitée. Mais son idéal monarchique, son roi-type impliquait les qualités du philosophe. Les souverains devraient être des agents de progrès, des protecteurs éclairés des sciences, des lettres et des arts, ce qui l'amena à tant admirer Louis XIV. Il avait préconisé ce programme au roi de Prusse en combattant son esprit belliqueux et le poussant à être un roi uniquement philosophe, un Antonin. Mais Frédéric ajouta à sa philosophie l'amour de la conquête et prit la Silésie !

En économie politique, Voltaire vacilla. Dans son *Homme aux quarante écus*, il avait d'abord

raillé les physiocrates, mais plus tard il se rallia à la doctrine économique de Quesnay.

La liberté et la justice furent les points culminants des aspirations réformatrices de Voltaire, son souci de chaque jour. La liberté consiste à ne dépendre que de lois équitables, la justice doit être exercée par des magistrats intègres, inaccessibles à tout autre sentiment qu'à celui du droit. On a vu précédemment quelles luttes il soutint contre les parlements pour leur arracher leurs victimes, et avec quelle persistance il réclama la fonte des codes et les réformes judiciaires.

Dans toutes les œuvres lumineuses de Voltaire, on rencontre l'affirmation des doctrines de liberté, d'émancipation des esprits, des droits imprescriptibles de l'homme. En face de la censure, de cette horrible législation qui brûlait les livres de discussion politique et religieuse, condamnait leurs auteurs à mort ou au bannissement, il écrivait :

« Le droit de dire et d'imprimer ce que nous pensons est le droit de tout homme libre, dont

on ne saurait le priver sans exercer la tyrannie la plus odieuse... Soutenir la liberté de la presse c'est la base de toutes les autres libertés, c'est par là qu'on s'éclaire mutuellement.

« Les nations les plus esclaves ont toujours été celles qui ont été le plus dépourvues de lumières.

» Plus mes compatriotes chercheront la vérité, plus ils aimeront leur liberté.

» La même force d'esprit qui nous conduit au vrai nous rend bons citoyens. Qu'est-ce, en effet, que d'être libre ? C'est raisonner juste, c'est *connaître les droits de l'homme* ; et quand on les connaît bien, on les défend de même.

» On n'a jamais fait croire des sottises aux hommes que pour les soumettre.

» Plus nous serons des êtres raisonnables, plus nous serons des êtres libres !

» Je vous recommande, disait-il encore, la vérité, la liberté et la vertu, trois seules choses pour lesquelles on doit aimer la vie. »

Voltaire pense que nous sommes tous égaux comme hommes, mais non comme membres de la société. La meilleure Constitution, dit-il, est celle où tous les états, toutes les situations et professions sont également protégés par les lois. Parmi les différentes classes, il s'intéressa surtout à

celle des paysans, et combattit vivement les oppressions qui pesaient sur eux. Il releva les paysans serfs de la main-morte et des chanoines de Saint-Claude ; dans sa *Requête à tous les magistrats du royaume*, il disait à ce sujet :

« Tout homme a pour lui un droit naturel de libre disposition sur sa personne, sa famille et sa propriété. La législation est l'art du bonheur et de la sûreté des peuples ; des lois qui s'y opposent sont en contradiction avec leur objet ; elles doivent être abandonnées. »

Voltaire s'éleva vigoureusement contre les couvents, cause de ruine et de stérilisation des pays où ils s'établissent, et contre les privilèges du clergé, particulièrement son exemption de l'impôt et des autres charges qui pèsent sur tous les citoyens.

Somme toute, il n'est pas un abus, pas une erreur, pas un préjugé, pas une infraction aux lois de la justice et de l'humanité que Voltaire

n'ait combattu ou redressé dans sa vie militante.

Sa vaillante et glorieuse odyssée résume toute l'histoire des progrès accomplis au XVIII^e siècle, jusqu'à la Révolution de 89, qui fut le couronnement de son œuvre philosophique.

LES ENNEMIS DE VOLTAIRE

XXIII. — LES ENNEMIS DE VOLTAIRE.

Les libelles contre Voltaire ont pullulé. Il n'est pas de serpent catholique qui n'ait usé ses dents sur la lime voltairienne.

On a attribué à Travenol et à Mannory *Voltairiana*, gros recueil de libelles publié contre Voltaire en 1748, renfermant, dit Quérard, beaucoup d'inexactitudes et de faits entièrement dénués de fondement.

Voltairiana a été pillé ou en partie reproduit par les libellistes anti-voltairiens Harel, en religion Père Élie, l'abbé Baruel, l'abbé Chaudon, Deluc, le comte d'Allonville, l'abbé Martin, Paillet de Warcy, Berchoux, Lepan, par toute une horde d'abbés et de jésuites.

Le factum de Lepan date de 1817. De tous les

faits qu'il rapporte à sa manière, en les défigurant et en les travestissant, il conclut :

Qu'Arouet Voltaire fut : 1° mauvais fils, 2° mauvais citoyen, 3° ami faux, 4° envieux, 5° flatteur, 6° ingrat, 7° calomniateur, 8° intéressé, 9° intrigant, 10° peu délicat, 11° vindicatif, 12° ambitieux de places, d'honneurs et de dignités, 13° hypocrite, 14° avare, 15° intolérant, 16° méchant, 17° inhumain, 18° despote, 19° violent.

On peut dire que la conclusion de Lépau est digne de ses prémisses.

Tous ces enragés catholiques, après avoir éjaculé leur bave sur la vie de Voltaire, s'attachent surtout à flétrir ses derniers moments par des inventions monstrueusement mensongères. La réfutation de ces impostures cléricales a été victorieusement faite par les *Mémoires* de Wagnière, secrétaire de Voltaire.

Nous ne mentionnons pas les ennemis contemporains de Voltaire, que nous avons cités au cours de notre ouvrage.

Voici quelques fragments du long anathème
du comte Joseph de Maistre contre Voltaire :

« Le grand crime de Voltaire est l'abus du talent, et la prostitution réfléchie d'un génie créé pour célébrer Dieu et la vertu. Rien ne l'absout ; sa corruption est d'un genre qui n'appartient qu'à lui ; elle s'enracine dans les dernières fibres de son cœur et se fortifie de toutes les forces de son entendement.

» Toujours alliée au sacrilège, elle brave Dieu en perdant les hommes. Avec une fureur qui n'a pas d'exemple, cet insolent blasphémateur en vient à se déclarer l'ennemi personnel du Sauveur des hommes ; il ose, du fond de son néant, lui donner un nom ridicule, et cette loi adorable que l'Homme-Dieu apporta sur la terre, il l'appelle *infâme*. Abandonné de Dieu, qui punit en se retirant, il ne connaît plus de frein. D'autres cyniques étonnèrent la vertu, Voltaire étonne le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve ; il livre son imagination à l'*enthousiasme de l'enfer*, qui lui prête toutes ses forces pour le traîner jusqu'aux limites du mal. Il invente des prodiges, des monstres qui font pâlir. Paris le couronna, Sodome l'eût banni.

» Comment vous peindrai-je ce qu'il me fait

éprouver? Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a pas de nom.. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire élever une statue... par la main du bourreau!... »

Après cette objurgation échevelée du comte de Maistre, M. Ernest Hello paraît bien plat et bien pâle dans sa brochure parue en 1858, sous ce titre : *M. Renan, l'Allemagne et l'athéisme au XIX^e siècle* :

« La position de Voltaire vis-à-vis du christianisme est franche, dit-il. C'est l'aveuglement complet. C'est la tranquillité qui vient de la stupidité absolue. N'entrevoyant rien, il évite jusqu'au trouble. D'ailleurs, son cœur aide son esprit. Voltaire, pour le définir en passant, est un *imbécile malpropre*... »

M. Louis Veillot n'a pas manqué de donner le coup de pied de l'âne à Voltaire, dans cette

forme attique qu'on lui connaît. Selon ce sacristain de la presse catholique, « Voltaire fut de sa personne une franche canaille. *On est d'accord sur ce point.* Ses apologistes attestent non pas volontairement mais unanimement son infamie (?). Nul moyen de l'admirer, de le citer, sans prouver aussitôt que ce grand homme se composait de tous les éléments d'un affreux drôle... Il se moque de tout, il ment, il trahit, il haït, il n'a point de patrie, point d'honneur, point de Dieu, point de famille. C'est Satan, non pas foudroyé et abattu, mais vainqueur, vainqueur tranquille. »

Après avoir épuisé le répertoire de son catéchisme poissard, M. Veuillot trouve fort plaisant et fort juste que Voltaire ait été « embastillé, exilé et bâtonné. »

Mais comme il a bien rendu les coups de bâton, et quelle chance vous avez eue, maître Veuillot, de ne pas vivre du temps de vos dignes ancêtres Fréron, Desfontaines, Nonotte et Patouillet !

M. Nicolardot, dans son gros livre publié

en 1854, *Ménage et finances de Voltaire*, l'accuse d'inceste avec sa nièce, madame Denis, et de spéculations éhontées.

Il n'y a pas à répondre à la première imputation, qui tombe d'elle-même sous le ridicule, mais quelques mots d'explication sont nécessaires quant à la seconde.

Voltaire ne retira presque aucun profit de ses nombreuses publications, et sous ce rapport on ne pourrait lui appliquer ce mot de Proudhon : « Homme de lettres équivalant à chevalier d'industrie. » Il donna gratuitement la plupart de ses œuvres à ses éditeurs. Et s'il n'avait eu que ses revenus littéraires, il aurait vécu fort pauvre. Mais il disait avec raison que l'homme de lettres ne doit pas être pauvre, car la misère enchaîne et entrave sa pensée.

Voltaire s'enrichit par d'heureuses et très légitimes spéculations commerciales. Peu après son exil en Angleterre, il utilisa les importantes sommes qu'il avait recueillies de la souscription à sa *Henriade*. Il spécula sur la fabrication d'un nouveau papier de paille, sur le commerce d'exportation des grains ; il gagna le principal lot à

la loterie parisienne établie par Pelletier des Forts. A Ferney, nous l'avons vu se faire agriculteur, manufacturier, commerçant. La seule affaire d'argent où il se soit égaré, c'est dans celle du juif Hirsch, en Prusse. Cette spéculation consistait à faire acheter à perte des valeurs saxonnes, remboursables aux Prussiens. Il eut avec le juif Hirsch, de mauvaise foi, des démêlés qui furent portés devant les tribunaux. Voltaire eut gain de cause. Mais il n'en est pas moins vrai que la spéculation n'était pas louable. Le roi de Prusse lui reprocha de s'être commis avec un juif, et Voltaire convint franchement de ses torts. Sauf cette légère erreur, qu'a-t-on à reprocher à Voltaire, sinon d'avoir acquis une fortune, qui le rendit maître de sa pensée, par son activité et son intelligence?

L'abbé Maynard (*Voltaire, sa vie et ses œuvres*, 1847), trouve « que Voltaire a été un grand comédien, et que la seule bonne comédie qu'il ait faite, c'est celle de sa vie aux cent actes divers. »

Entre autres crimes, il lui impute celui d'avoir calomnié les jésuites ! Enfin, il le qualifie de *Pulcinello*, de *débiteur insolvable*, de *vrai gibier de police*, de *vieil histrion*, etc.

Voilà en court les trente-six variétés de calomnies, tous les arguments catholiques, toutes les invectives, toutes les ordures déposées par les abbés, les jésuites et les folliculaires de sacristie au pied de la statue de Voltaire.

Bien qu'il puisse être compté au nombre des ennemis de Voltaire, on ne doit pas confondre M. Renan avec la tourbe des pamphlétaires anti-voltairiens. Il ne s'est jamais écarté de la dignité d'écrivain en combattant en Voltaire l'adversaire de la légende chrétienne dont M. Renan s'est fait une spécialité. Sa plus sévère critique porte sur ce que Voltaire aurait ignoré l'antiquité, l'antiquité hébraïque et chrétienne probablement. Mais l'auteur du *Dictionnaire philosophique* ne l'ignorait pas plus que l'auteur de la *Vie de Jésus*, comme ses ouvrages l'attestent, tout en ne sachant pas l'hébreu.

Voltaire a été attaqué et injurié en prose et en vers. Voici quelques-unes des épigrammes à son adresse :

ÉPIGRAMME DE PIRON.

J'ai vu chez Pigal aujourd'hui
Le modèle vanté de certaine statue ;
A cet œil qui foudroie, à ce regard qui tue,
A cet air chagriné de la gloire d'autrui,
Je me suis écrié : Ce n'est point là Voltaire ;
C'est un monstre... Oh ! m'a dit certain folliculaire,
Si c'est un monstre, c'est bien lui !

AUTRE ATTRIBUÉE A J.-J. ROUSSEAU :

Plus bel esprit que grand génie,
Sans foi, sans honneur, sans vertu,
Il est mort comme il a vécu,
Couvert de gloire et d'infamie.

AUTRE (PAR LE DOCTEUR YUNG)
à l'occasion de la critique du Paradis perdu, de Milton.

Ton esprit, ta laideur et ton corps desséché
Font voir en toi la mort, le diable et le péché.

AUTRE (à l'occasion de la dédicace de Mahomet
à Benott XIV).

Savez-vous le but du présent
Que le pape a fait à Voltaire ?
Oui, répond un mauvais plaisant,
J'en crois pénétrer le mystère :
C'est qu'il jette un os au matin
Comme on a fait à l'Arétin.

VOLTAIRE POÈTE & TRAGÉDIEN

VOLTAIRE POÈTE ET TRAGÉDIEN

Voltaire a laissé 28 tragédies et 15 comédies ou opéras.

Sauf *Nanine*, ses comédies sont médiocres. Il n'a pas le *vis comica*.

Dans ses tragédies, il est resté rigoureusement sur le terrain classique, conservant les trois unités d'action, de temps et de lieu, repoussant comme contraires aux bienséances le réalisme et les éclats du théâtre de Shakespeare. En 1732, à l'époque de sa *Zaïre*, il critiquait de la sorte le théâtre anglais :

« Vous (les Anglais) devez vous soumettre aux règles de notre théâtre comme nous devons embrasser votre philosophie. Nous avons fait

d'aussi bonnes expériences sur le cœur humain que vous sur la physique. L'art de plaire semble l'art des Français, celui de penser paraît le vôtre. »

Voltaire se trompait dans son esthétique. Depuis le xvi^e siècle, les Anglais, leur immortel Shakespeare en tête, étaient les maîtres du théâtre. La tragédie classique, avec son habit de cour et ses manchettes, sacrifiant la vérité au convenu, à l'étiquette, était inférieure au drame shakespearien.

Le côté brillant, supérieur, des tragédies de Voltaire, ce sont les traits d'esprit, les pensées fortes qui y sont semés à profusion comme autant de médailles frappées qui, de son temps, passaient de mains en mains, de maximes philosophiques qui étaient répétées partout. Son théâtre continuait la polémique de ses livres. Mais ces plaidoiries, si belles qu'elles fussent, nuisaient à l'action, à la réalité des personnages, à la vraisemblance des situations. C'est pourquoi il vient comme auteur dramatique au-dessous de Shakespeare et de Corneille, bien qu'il reste comme tragédien et poète à la tête de son siècle.

Dans la poésie épique, Voltaire élimina le merveilleux, et lui substitua l'allégorie, « une vérité sensible » comme il le marque dans son *Essai* sur le genre poétique. Jusqu'à lui le merveilleux, le divin, avaient été l'âme, le souffle du poème épique. Les allégories et les tirades philosophiques, remplaçant l'enthousiasme lyrique, ne laissent pas que d'imprimer aux pages de sa *Henriade* une certaine froideur, une sécheresse, un manque d'émotion. Mais l'auteur se soutient par ses grandes idées, son vers facile, spirituel, et par l'heureux choix d'un sujet sympathique, célébrant Henri IV, le fondateur de la paix et de la tolérance, après une longue guerre de religion et d'atrocités fanatiques. On sait que la *Henriade* fut d'abord imprimée à Londres, après des tentatives infructueuses de Voltaire pour en donner la primeur à la France :

« J'ai trop recommandé dans mon poème, a-t-il écrit, l'esprit de paix et de tolérance en matière de religion, j'ai trop dit de vérités à la cour de Rome, j'ai répandu trop peu de fiel contre les réformés, pour espérer qu'on me permette d'imprimer dans ma patrie un poème composé à la

louange du plus grand roi que ma patrie ait jamais eu. »

Quelques citations de la *Henriade*, qui débute ainsi :

Je chante ce héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de naissance ;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.

Au cours de son second chant, Voltaire peint en vers de feu l'horrible nuit de meurtres de la Saint-Barthélemy. C'est un réformé qui parle :

Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images ?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchaient le fer en main, les yeux étincelants
Sur les corps étendus de nos frères sanglants.
Guise était à leur tête, et, bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers, Gondî, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain,
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, et marquaient leurs vic-
[times.
Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,

Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirants sous leurs toits embrasés,
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés ;
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères !
Et, le bras tout souillé du sang des innocents,
Osaient offrir à Dieu cet exécration encens.
.

Le poème comique de la *Pucelle* qui donna à Voltaire tant de soucis, tant de tracas, blesse les manières de voir et de sentir de notre temps. Le côté excentrique d'une fille rustique, vivant avec la soldatesque et combattant sous l'habit masculin, est complètement effacé par son enthousiasme patriotique, et les railleries, les grave-lures au sujet de l'héroïne d'Orléans paraissent mal venues. Mais le goût d'aujourd'hui n'est pas celui du siècle dernier. La vogue de ce poème est une caractéristique de l'époque. On

s'arrachait alors les copies de la *Pucelle*, et les plus grandes dames en étaient friandes. Malgré ses plaisanteries licencieuses, l'auteur respecta néanmoins le sentiment patriotique de la paysanne de Domremy, jetée au bûcher par un inquisiteur et un évêque. Dès la première page, l'esprit du poème se révèle :

Je ne suis né pour célébrer les saints :
Ma voix est faible et même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit, de ses pucelles mains,
Des fleurs de lis la tige gallicane,
Sauva son roi de la rage anglicane
Et le fit ceindre au maître-autel de Reims.
Jeanne montra sous féminin visage,
Sous le corset et sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le soir, pour mon usage,
Une beauté douce comme un mouton :
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion.
Vous le verrez, si lisez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ses exploits nouveaux ;
Et le plus grand de ses rares travaux
Fut de garder un an son pucelage.

Voltaire brille aux deux pôles de la poésie ;
supérieur dans le poème philosophique, il est

incomparable de grâce et d'esprit dans ses contes en vers, dans ses pièces légères ou fugitives, dans ses épîtres, pétillant de malice et de traits fins dans ses épigrammes. Nous en reproduisons quelques-unes, en les faisant précéder de pièces incomplètement citées au cours de cet ouvrage.

LE POUR ET LE CONTRE.

A MADAME DE RUPELMONDE (1722).

Tu veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
Aux superstitions j'arrache le bandeau,
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie,
Et que ma philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes sens,
De ma religion blasphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans nos égarements
Détruire en libertin la loi qui les condamne.
Viens, pénètre avec moi, d'un pas respectueux,
Les profondeurs du sanctuaire
Du Dieu qu'on nous annonce et qu'on cache à nos yeux.
Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père :
On me montre un tyran que nous devons haïr.
Il créa des humains à lui-même semblables,
Afin de les mieux avilir ;
Il nous donna des cœurs coupables
Pour avoir droit de nous punir ;

Il nous fit aimer le plaisir
Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables,
Qu'un miracle éternel empêche de finir.
Il venait de créer un homme à son image,
On l'en voit soudain repentir
Comme si l'ouvrier n'avait pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage.
Aveugle en ses bienfaits, aveugle en son courroux,
A peine il nous fit naître, il va nous perdre tous.
Il ordonne à la mer de submerger le monde,
Ce monde qu'en six jour il forma du néant.
Peut-être qu'on verra sa sagesse profonde
Faire un autre univers plus pur, plus innocent ;
Non ; il tire de la poussière
Une race d'affreux brigands,
D'esclaves sans honneur et de cruels tyrans,
Plus méchante que la première.
Que fera-t-il, enfin, quels foudres dévorants
Vont sur ces malheureux lancer ses mains sévères ?
Va-t-il dans le chaos plonger les éléments ?
Ecoutez : ô prodige, ô tendresse, ô mystère !
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfants.

Il est un peuple obscur, imbécile, volage,
Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage,
Et l'éternel mépris des autres nations ;
Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance,
Se fait concitoyen de ce peuple odieux ;
Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance ;
Il rampe sous sa mère, il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance.
Longtemps vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans ce lâche exercice :
Il prêche enfin trois ans le peuple iduméen,

Et périt du dernier supplice.
Son sang, du moins, le sang d'un Dieu mourant pour nous,
N'était-il pas d'un prix assez noble, assez rare,
Pour suffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare ?
Quoi ! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas est inutile !
Quoi ! l'on me vantera sa clémence facile,
Quand remontant au ciel il reprend son courroux,
Quand sa main nous replonge aux éternels abîmes,
Et quand par sa fureur effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits !
Ce Dieu poursuit encore, aveugle en sa colère,
Sur ses derniers enfants l'erreur d'un premier père ;
Il en demande compte à cent peuples divers,
Assis dans la nuit du mensonge ;
Il punit au fond des enfers
L'ignorance invincible où lui-même il les plonge,
Lui qui veut éclairer et sauver l'univers !
Amérique, vastes contrées,
Peuple que Dieu fit naître aux portes du soleil,
Vous, nations hyperborées,
Que l'erreur entretient dans un si long sommeil,
Serez-vous pour jamais à sa fureur livrées,
Pour n'avoir pas su qu'autrefois,
Dans un autre hémisphère, au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier, enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira sur la croix ?
Je ne reconnais point à cette indigne image
Le Dieu que je dois adorer ;
Je croirais le déshonorer
Par une telle insulte et par un tel hommage.
Entends, Dieu que j'implore, entends, du haut des cieux,
Une voix plaintive et sincère.

Mon incrédulité ne doit pas te déplaire,
Mon cœur est ouvert à tes yeux ;
L'insensé te blasphème, et moi je te révère ;
Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

Cependant, quel objet se présente à ma vue !
Le voilà, c'est le Christ puissant et glorieux,
Auprès de lui dans une nue
L'étendard de la mort, la croix, brille à mes yeux.
Sous ses pieds triomphants la mort est abattue ;
Des portes de l'enfer il sort victorieux.
Son règne est annoncé par la voix des oracles ;
Son trône est cimenté par le sang des martyrs ;
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles ;
Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs ;
Ses exemples sont saints, sa morale est divine ;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine ;
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscur vérité.
A toi, que la nature honora d'un génie
Qui seul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La religion naturelle ;
Crois que de ton esprit la niaise candeur
Ne sera point l'objet de sa haine immuable ;
Crois que devant son trône, en tout temps, en tous lieux,
Le cœur du juste est précieux ;
Crois qu'un homme modeste, un bonze charitable,
Trouvent plutôt grâce à ses yeux
Qu'un janséniste impitoyable

Ou qu'un pontife ambitieux.
Eh! qu'importe en effet sous quel titre on l'implore ?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore.
Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus :
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices ;
Il nous juge sur nos vertus
Et non pas sur nos sacrifices.

LES VOUS ET LES TU.

ÉPÎTRE A LA MARQUISE DE GOUVERNET.

Philis, qu'est devenu ce temps
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie ?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous trésors
Que les agréments de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne ?
Tu le fus, objet gracieux,
Et (que l'Amour me le pardonne)
Tu sais que je t'en aimais mieux.
Ah ! madame, que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants !

Ce large suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Phillis, est l'image du temps :
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris ;
Sous vos magnifiques lambris,
Ces enfants tremblent de paraître.
Hélas ! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre
Et se jouer dans ton taudis.
Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissés la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfèvrerie,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine,
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles,
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles,
Ces riches carcans, ces colliers
Et cette pompe enchanteresse
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

A cette épître, Phillis (marquise de Gouvernet),
qui avait été Suzanne de Livry, répondit par un
quatrain emprunté à Voltaire :

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements ;
Nous ne vivons que deux moments :
Qu'il en soit un pour la sagesse !

LES J'AI VU.

Voici les principaux passages de la pièce de vers les *J'ai vu*, de Louis Lebrun, publiée après la mort de Louis XIV. Attribuée à Voltaire, *qui n'avait pas vingt ans*, elle amena son premier em-bastillement. Mais les *J'ai vu* ne furent que le prétexte apparent de son incarcération. En réalité, le régent l'avait ordonnée après avoir appris du capitaine-espion Beauregard qu'il circulait une copie de vers latins de Voltaire, commençant par ces mots : *Regnante puero*, et dans laquelle l'auteur flétrissait énergiquement les incestes et les vices de Philippe d'Orléans :

Tristes et lugubres objets
J'ai vu la Bastille et Vincennes,
Le Châtelet, Bicêtre, et mille prisons pleines
De braves citoyens, de fidèles sujets. ...

J'ai vu, sous l'habit d'une femme,
Un démon nous donner la loi,
Elle sacrifia son Dieu, sa foi, son âme,
Pour défendre l'esprit d'un trop crédule roi.

J'ai vu dans ce temps redoutable
Le barbare ennemi de tout le genre humain
Exercer dans Paris, les armes à la main,

Une police épouvantable.

J'ai vu l'hypocrite honoré,
J'ai vu, c'est dire tout, le jésuite adoré !

J'ai vu ces maux sous le règne funeste
D'un prince que jadis la colère céleste
Accorda, par vengeance, à nos désirs ardents :
J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans !

LA BASTILLE.

Or, ce fut donc par un matin, sans faute,
En beau printemps, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla.
Un mien valet, qui du soir était ivre ;
« Maître, dit-il, le Saint-Esprit est là ;
C'est lui sans doute, et j'ai lu dans mon livre
Qu'avec vacarme il entraît chez les gens, »
Et moi de dire alors entre mes dents :
« Gentil puiné de l'essence suprême.
Beau Paraclet, soyez le bienvenu ;
N'êtes-vous pas celui qui fait qu'on aime ! »
En achevant ce discours ingénu,
Je vois paraître au bout de ma ruelle,
Non un pigeon, non une colombelle,
De l'Esprit saint oiseau tendre et fidèle,
Mais vingt corbeaux de rapine affamés,
Monstres crochus que l'enfer a formés.
L'un près de moi s'approche en sycophante :
Un maintien doux, une démarche lente,
Un ton cafard, un compliment flatteur,
Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.
« Mon fils, dit-il, la cour sait vos mérites ;
On prise fort les bons mots que vous dites,
Vos petits vers et vos galants écrits ;
Et comme ici tout travail a son prix,

Le roi, mon fils, plein de reconnaissance,
Veut de vos soins vous donner récompense,
Et vous accorde, en dépit des rivaux,
Un logement dans un de ses châteaux,
Les gens de bien qui sont à votre porte
Avec respect vous serviront d'escorte ;
Et moi, mon fils, je viens, de par le roi,
Pour m'acquitter de mon petit emploi,
« Brigand, lui dis-je, à moi point ne s'adresse
Ce beau début ; c'est me jouer d'un tour ;
Je ne suis point rimeur suivant la cour ;
Je ne connais point roi, prince et princesse ;
Et si tout bas je forme des souhaits,
C'est que d'iceux ne sois connu jamais.
Je les respecte, ils sont dieux sur la terre ;
Mais ne les faut de trop près regarder ;
Sage mortel doit toujours se garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre.
Partant, vilain, retournez vers le roi ;
Dites-lui fort que je le remercie
De son logis. C'est trop d'honneur pour moi ;
Il ne me faut tant de cérémonie :
Je suis content de mon bouge, et les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un sort tranquille ;
Mes jours sont purs, mon sommeil est facile,
J'ai le repos ; les rois n'ont rien de mieux. »
J'eus beau prêcher, et j'eus beau m'en défendre,
Tous ces messieurs, d'un air doux et bénin,
Obligemment me prirent par la main :
« Allons, mon fils, marchons. » Fallut se rendre,
Fallut partir. Je fus bientôt conduit
En coche clos vers le royal réduit.
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles cinq. O gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous gard d'un pareil logement !
J'arrive enfin dans mon appartement.

Certain croquant avec douce manière
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aises, commodités.
« Jamais Phœbus, dit-il, dans sa carrière,
De ses rayons n'y porte la lumière :
Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur,
Vous y serez avec plus de fraîcheur. »
Puis me fesant admirer la clôture,
Triple la porte et triple la serrure,
Grilles, verroux, barreaux de tout côté,
« C'est, me dit-il, pour votre sûreté. »

Midi sonnant, un chaudreau l'on m'apporte ;
La chère n'est délicate ni forte :
De ce beau mets je n'étais point tenté ;
Mais on me dit : « C'est pour votre santé ;
Mangez en paix ; ici rien ne vous presse. »

Me voici donc en ce lieu de détresse,
Embastillé, logé fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Trahi de tous, même de ma maîtresse,
O Marc-René, que Caton le censeur
Jadis dans Rome eût pris pour successeur,
O Marc-René, de qui la faveur grande
Fait ici-bas tant de gens murmurer ;
Que quelque jour le bon Dieu vous le rende !

La longue épître sur la *Calomnie*, que Voltaire
adressa en 1733 à la marquise du Châtelet,
s'ouvre ainsi :

Écoutez-moi, respectable Émilie ;
Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié

Du genre humain sera votre ennemie ;
Vous possédez un sublime génie ;
On vous craindra : votre tendre amitié
Est confiante, et vous serez trahie.
Votre vertu, dans sa démarche unie,
Simple et sans fard, n'a point sacrifié
A nos décrets ; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plait, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la cour,
Par passe-temps souffre et rend tour à tour.
La Médisance est la fille immortelle
De l'Amour-propre et de l'Oisiveté.
Ce monstre ailé paraît mâle et femelle,
Toujours parlant et toujours écouté.
Amusement et fléau de ce monde,
Elle y préside, et sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos ;
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains
Plus que le reste, aliments de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie :
Les beaux esprits, les belles et les grands,
Sont de ses traits les objets différents.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satire ;
Un bon couplet, chez ce peuple falot.
De tout mérite est l'infailible lot

.

STANCES

LES TORTS.

Non, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien ;
Et le sage qui ne craint rien
A le beau droit de tout écrire.

J'ai, quarante ans, bravé l'empire
Des lâches tyrans des esprits ;
Et dans votre petit pays,
J'aurais grand tort de me dédire.

Je sais que souvent le Malin
A caché sa queue et sa griffe
Sous la tiare d'un pontife
Et sous le manteau d'un Calvin.

Je n'ai point tort quand je déteste
Ces assassins religieux
Employant le fer et les feux
Pour servir le Père céleste.

Oui, jusqu'au dernier de mes jours,
Mon âme sera fière et tendre ;
J'oserai gémir sur la cendre
Et des Servet, et des Dubourgs.

De cette horrible frénésie
A la fin le temps est passé :
Le Fanatisme est terrassé ;
Mais il reste l'Hypocrisie.

Farceurs à manteaux étriqués,
Mauvaise musique d'église,
Mauvais vers, et sermons croqués,
Ai-je tort si je vous méprise ?

A MADAME DU CHATELET

(1741)

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin,
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements ;
Nous ne vivons que deux moments :
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien :

Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon âme, aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre
L'Amitié vint à mon secours ;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle
Et de sa lumière éclairé
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

ÉPIGRAMMES ET MADRIGAUX

A MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

en lui envoyant une navette.

L'emblème frappe ici vos yeux :
Si les Grâces, l'Amour et l'Amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

Sur le château de Cirey.

Un voyageur qui ne mentit jamais
Passe à Cirey, l'admire, le contemple ;
Il croit d'abord que ce n'est qu'un palais ;
Mais il voit Emilie : « Ah ! dit-il, c'est un temple ! »

Inscription sur une statue de l'Amour.

Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut ou le doit être.

Épilaphe du pape Clément XIII.

Ci-git des vrais croyants le mufti téméraire
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré ;
De Jésus, sur la terre, il s'est dit le vicaire ;
Je le crois aujourd'hui mal avec son curé.

Sur un Reliquaire.

Ami, la superstition
Fit ce présent à la sottise :
Ne le dis pas à la raison,
Ménageons l'honneur de l'Église.

Sur les prophètes.

Les dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don :
Ne peut-on être prophète
Sans qu'on perde la raison ?

Aux sonneurs d'église.

Persécuteurs du genre humain
Qui sonnez sans miséricorde
Que n'avez-vous au cou la corde
Que vous tenez en votre main ?

*Sur l'estampe mise par le libraire Lejay à la tête
d'un commentaire sur la Henriade où le portrait
de Voltaire est entre ceux de La Baumelle et de
Fréron.*

Entre La Baumelle et Fréron
Lejay vient de placer Voltaire :
Ce serait, vraiment, un calvaire
S'il s'y trouvait un bon larron.

Impromptu sur Turgot.

Je crois en Turgot fermement :
Je ne sais pas ce qu'il veut faire
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

A GRÉTRY

Sur son opéra du Jugement de Midas, représenté sans succès à la cour et très applaudi quelques jours après à Paris.

La cour a dénigré tes chants
Dont Paris a dit des merveilles ;
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles !

A HELVÉTIUS.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon,
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
Votre livre est dicté par la saine raison :
Partez vite et quittez la France.

Sur Lefranc de Pompignan, évêque du Puy-en-Velay

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Lefranc le traduirait.

Sur la banqueroute du receveur-général MICHEL.

(Il emportait 32,500 livres à Voltaire)

Michel, au nom de l'Éternel,
Mit jadis le diable en déroute ;
Mais après cette banqueroute
Que le diable emporte Michel !

*Sur Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, qui aspirait
au cardinalat.*

En vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un lustre nouveau ;
Plus ton destin deviendra beau
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

—
Sur une statue de Niobé.

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre ;
Le sculpteur a bien fait mieux :
Il a fait tout le contraire

—
Impromptu.

Qui vous voit et qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie,
Et tout sage avec du Deffand
Voudrait en fou passer sa vie.

—
AU ROI DE PRUSSE

* *En lui renvoyant la clef de chambellan et la croix de son
ordre (1753).*

Je les reçus avec tendresse,
Je vous les rends avec douleur ;
Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

A M. DUCHÉ.

Dans tes vers, Duché, je te prie,
Ne compare point au Messie
Un pauvre diable comme moi.
Je n'ai de lui que sa misère,
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère.

Sur M. de Fontenelle.

D'un nouvel univers, il ouvrit la barrière ;
Des mondes infinis autour de lui naissants,
Mesurés par ses mains, à son ordre croissants,
A nos yeux étonnés, il traça la carrière ;
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira :
Que voulez-vous de plus ? Il fit un opéra.

Sur la métaphysique de l'amour.

De l'amour, la métaphysique
Est, je vous jure, un froid roman.
Fanchon, reprenons la physique :
Mais, las ! que j'y suis peu savant !

AUX PRINCESSES ULRIQUE ET AMÉLIE.

Si Pâris venait sur la terre
Pour juger entre vos beaux yeux,
Il couperait la pomme en deux
Et ne produirait plus de guerre.

Sur deux danseuses.

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante !
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux !
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle :
Les Nymphes sautent comme vous
Mais les Grâces dansent comme elle.

Question sur le portrait de mademoiselle Lecouvreur.

Seule de la nature elle a su le langage ;
Elle embellit son art, elle en change les lois.
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage ;
L'Amour fut dans ses yeux, et parla par sa voix.

A MADAME DE...

*En réponse à des vers que la société de la Tolérance de
Bordeaux lui avait envoyés.*

Vous voulez donc édifier
Un beau temple à la Tolérance !
Je prétends y sacrifier :
C'est une sainte préférence.

A vos maçons j'ai pu fournir
Des pierres pour cette entreprise ;
Les dévots s'en voulaient servir
Pour me lapider dans l'église.

Mais je sais ce qu'ont ordonné
Les maximes de l'Evangile :
En bon chrétien j'ai pardonné
Au méchant comme à l'imbécile.

Cette épigramme de Voltaire, imitée de l'Anthologie, date des années de son collège :

Léandre conduit par l'Amour
En nageant disait aux Orages :
Laissez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

—

Voltaire n'a pas écrit qu'aux vivants ; il a aussi adressé des épîtres à d'illustres morts. Voici un fragment de son *Épître à Horace* :

Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpasse les jardins vantés par Épicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue ;
Et les Alpes, de loin s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre
Je te dis, mais tout bas : « Heureux un peuple libre ! »



LETTRES INÉDITES

DE VOLTAIRE ET DE M^{me} DU CHÂTELET

Nous avons trouvé dans les *Archives* de Bruxelles une seule lettre manuscrite de Voltaire et six lettres manuscrites de M^{me} du Châtelet, qui sont relatives au procès des maisons Hoensbroeck et du Châtelet. Elles sont toutes adressées de Paris à Monsieur Charlier, *conseiller au souverain conseil de Brabant vis-à-vis les Dominicains, à Bruxelles.*

Voici la lettre de Voltaire, datée du 16 juin 1742 :

« J'ai appris avec bien de la sensibilité la perte que vous avez faite. Les obligations que vous a M^{me} la marquise du Châtelet ne peuvent rien ajouter à l'intérêt qu'on doit prendre à tout ce

qui vous regarde dès qu'on a l'honneur de vous connaître. Je me flatte que je reviendrai bientôt vous renouveler les sentiments tendres et respectueux avec lesquels je serai toute ma vie, Monsieur,

» Votre humble et obéissant serviteur,

» VOLTAIRE. »

Dans une lettre sans date de M^{me} du Châtelet, elle qualifie M. Charlier de *cher ange*, ce qui paraît un peu fort pour un conseiller, mais les chatteries sont habituelles aux femmes. Voici un passage de cette lettre, dont nous avons conservé l'orthographe et la ponctuation, avec lesquelles la marquise semble brouillée :

« On disait que vous pourriez bien avoir la princesse Charlotte, cela pourrait vs dedomager de l'archiduchesse que vs avez perdue ; iây vu le comandeur de St-Germain qui comte vs aller retrouver dans quelque temps, ienvoie par cette poste à M. de Lanoi la *Henriade travestie*. C'est une plaisanterie qui pourra vs divertir. ie ne doute pas qu'il ne la vs prete, l'auteur travesti

vs fait les plus tendres compliments, adieu cher ange, ie vs aime de tout mon cœur, vs le savés bien, mais iaime à vs le dire. »

Cette lettre sans signature est cachetée en noir aux armes de la marquise.

Unè autre correspondance datée de Paris le 2 octobre mentionne le nom de son adversaire Hoensbroeck, contre lequel la marquise plaidait, et qui se termine ainsi :

« Adieu, cher ange, aimés moi toujours, car ie vous assure qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que ie fais.

« M. de Voltaire vs fait mille et mille compliments. »

La lettre datée du 9 décembre est sans intérêt. La marquise y parle de la mort de M^{me} de Châteauroux, qui avait succombé subitement à une fièvre maligne, et elle demande au cher ange si

le comte de Lanoi lui a remis une pièce de vers de M. de Voltaire. Puis elle lui renouvelle ses tendresses habituelles :

« Aimez-moi toujours, et ne vs ennuiés point de m'obliger, car ie ne me lasserai iamais de vs en marquer ma reconnaissance. »

Dans une lettre de Paris, datée du 19 décembre 1745, il n'est uniquement question que des incidents du procès. Celle qui porte la date du 1^{er} décembre 1746 a plus d'intérêt. Après s'être plainte que depuis son départ de Bruxelles son affaire n'ait pas avancé d'une ligne, la marquise stimule vivement le conseiller Charlier et le supplie d'obtenir les réquisitoires. Nous citons les principaux paragraphes de cette missive :

« Je dois être très affligée de l'inaction dans laquelle on est depuis 2 ans dans mon affaire, car il faut convenir que depuis mon départ de Bruxelles elle n'a pas avancé d'une ligne.

« On m'a encore fait des propositions d'acco-

modement depuis que ie ne vs ai escrit et on m'a enuoié une lettre de Hoensbroeck qui offre 150 mille livres de France.

« Ma fille est fort enchantée de recevoir de vos nouvelles. iay changé de maison et mon adresse a present rue Traversière. Adieu, cher ange, je vs embrasse de tout mon cœur.

« A Paris, ce 1^{er} décembre 1746. »

Et en post-scriptum :

« Petit Vendin m'a mandé que tout moisissoit dans ma maison à Bruxelles, ie voudrois bien la louer cet hiver a quelque colonel anglais. »

Comme on le voit, la marquise était à cheval sur ses intérêts, et ne négligeait pas plus les soins de sa maison de Bruxelles que la conduite de son procès.

Cette dernière lettre de M^{me} du Châtelet se rapporte encore à son procès, à l'incident survenu au sujet des réquisitoires. La marquise est au désespoir de ce que *son affaire* traîne en lon-

gueur. Elle déplore amèrement que tout le monde l'ait trompée en lui donnant de fausses espérances.

« Cher ange, écrit-elle à M. Charlier, je n'espère qu'en vous. Mandez-moi ce que ie dois espérer et ce que ie dois faire, car ie suis au désespoir.

« Ce vendredi 9 décembre. »

Et au verso de la seconde page de cette lettre, on lit :

« Ladresse de ma fille est a madame la duchesse de Montenero Caraffa a Naples en Italie. ie la crois accouchée a present. M. du Chastellet est encore sur la frontière cette année, il y a 5 ans qu'il n'est revenu. Mon fils et M. de Voltaire vous font mille compliments; il est très vrai que le pape lui a envoyé deux belles medailles d'or où est son portrait et lui a escrit une lettre charmante, ie vous enverrai la copie si vs voulés voir l'original ou la traduction française.

NOTES

Voici les titres des ouvrages de Voltaire condamnés au feu par le Parlement de Paris :

Les Lettres philosophiques, la Religion naturelle, le Précis de l'Ecclésiaste et du Cantique des Cantiques, le Dictionnaire philosophique, Dieu et les Hommes, le Testament du curé Mestier (édité et publié par Voltaire), *le Dîner du comte de Boulainvilliers, l'Homme aux quarante écus.*

Un Recueil de pièces, la Voix du sage et du peuple, la Diatribe à l'auteur des Ephémérides furent supprimés par le Conseil.

En outre, Voltaire fut mis à l'index par vingt-cinq décrets de la Cour de Rome.

La dédicace d'*Œdipe à Madame* (1718) porte la signature : Arouet de Voltaire. Quelques années plus tard, Voltaire omettait volontiers le nom d'Arouet, parce que, disait-il, il était à double sens, et que sous cette enseigne il avait subi toutes espèces de mauvaises fortunes.

On ignore absolument la véritable origine du nom de Voltaire. Certains biographes l'ont attribué à un titre de terre, d'autres à l'anagramme d'Arouet l. j. (le jeune), en changeant l'*u* en *v* et le *j* en *i*. En réalité, *Voltaire* n'est peut-être qu'un nom de fantaisie.

A une lecture de la *Henriade* qui eut lieu dans le courant de l'année 1723 chez le président de Maisons, ce poème

ayant été l'objet de diverses critiques, Voltaire, comme Virgile avait fait autrefois de son *Enéide*, jeta son manuscrit au foyer de la cheminée en s'écriant : « Il n'est donc bon qu'à être jeté au feu. »

Mais le président Hénault s'élança aussitôt et déroba le poème de la *Ligue* aux flammes, en brûlant ses manchettes de dentelle.

Dans le *roi Voltaire*, M. Arsène Houssaye a tracé cette esquisse du patriarche de Ferney en robe de chambre :

« Déjeunant le matin avec du café à la crème, ne dînant pas, soupant à huit heures avec des œufs brouillés, il travaillait tout le jour, et ne réservait qu'une heure aux étrangers qui lui venaient faire leur cour. La table du château était plus abondante que la sienne. Son hospitalité était celle d'un roi. Tous les visiteurs, tous les pèlerins, tous les enthousiastes trouvaient, quelle que fût l'heure, une bonne volaille arrosée de vin de Moulin-à-Vent. Cette hospitalité commençait aux grands seigneurs et ne s'arrêtait pas aux pauvres. Je lis dans une lettre de madame Suard que tous les paysans qui passaient par Ferney y trouvaient un dîner prêt et une pièce de vingt-quatre sous pour continuer leur route. Les insulteurs du roi Voltaire, — de l'*avare Voltaire*, auraient-ils donné une pistole ? »

Nous avons précédemment démontré le néant des accusations relatives au prétendu manque de patriotisme de Voltaire. Qu'on lise ce que Frédéric lui écrivait le 7 septembre 1743 :

« Vous me dites tant de bien de la France et de son roi, qu'il serait à souhaiter que tous les souverains eussent de pareils sujets, et toutes les républiques de semblables citoyens. C'est ce qui fait véritablement la force des États,

lorsqu'un même zèle anime tous les membres, et que l'intérêt public devient l'intérêt de chaque particulier. »

On ferait un volume avec les traits d'esprit de Voltaire, ses fines réparties dans sa conversation enchanteresse et les *médaillles* qu'il a frappées.

Voltaire a dit de Montesquieu :

« — Il présente à la nature humaine ses titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre. »

La première fois que Voltaire vit Diderot, celui-ci discourut longtemps avec une extrême volubilité, il monologua avec un enthousiasme à jet continu, sans laisser à son interlocuteur la possibilité de placer une réplique.

Au sortir de l'entrevue, comme on demandait à Voltaire ce qu'il pensait de Diderot : « La nature lui a donné une grande variété de génie, répondit-il, mais le génie du dialogue lui manque. »

On parlait des peines infligées à ceux qui fabriquaient de fausses lettres de cachet. — « C'est toujours bien fait, dit Voltaire, en attendant que l'on pende ceux qui en signent de vraies. »

L'excès de travail valait à Voltaire d'assez fréquentes et sérieuses indispositions. Lorsqu'il était convalescent, son secrétaire lui dit qu'il mettait trop à contribution sa santé, préférable à la gloire :

« — Ce n'est pas la gloire pour elle que j'ambitionne, répliqua Voltaire, elle n'est que fumée ; mais je voudrais en être environné pour pouvoir impunément dire aux hommes des vérités utiles à leur bonheur. »

Voltaire dit à un jeune philosophe étonné de lui voir la Bible entre les mains :

« — Je suis comme un plaideur qui a un grand procès ; j'examine les pièces de ma partie adverse. »

Une autre fois, Voltaire s'écria :

« — Je suis las d'entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme ; j'ai envie de leur prouver qu'un seul suffit pour le détruire. »

Dans les *Mémoires de Ségur*, on trouve une anecdote qui retrace l'ardeur persistante de Voltaire, âgé alors de 84 ans.

Étant au lit de mort de M^{me} de Ségur, la mère, qui lui demandait de la générosité pour ses adversaires, les fanatiques étant vaincus. — « Vous êtes dans l'erreur, répondit avec fougue Voltaire ; c'est un feu couvert et non éteint. Ces fanatiques, ces tartufes sont des chiens enragés ; on les a muselés, mais ils conservent leurs dents. Ils ne mordent plus, il est vrai, mais à la première occasion, si on ne leur arracha pas ces dents, vous verrez s'ils sauront mordre. »

Le prince de Ligne a rapporté une anecdote sur Voltaire qui le caractérise bien. Un jour, dans son salon de Ferney, on parlait de J.-J. Rousseau. Voltaire, ayant encore la plus grande polémique avec Jean-Jacques, n'en flétrissait pas moins l'arrêt du Parlement qui l'avait décrété de prise de corps. A ce moment, un étranger entre dans la cour du château. On croit reconnaître Jean-Jacques, et l'on dit à Voltaire :

« — Je crois que le voilà qui entre dans votre cour. — Où est-il, le malheureux ? s'écrie Voltaire. Qu'il vienne ! Voilà mes bras ouverts. Il est chassé peut-être de Neufchâtel et de ses environs. Qu'on me le cherche. Amenez-le moi. Tout ce que j'ai est à lui. »

C'est le cas de dire avec Jean-Jacques lui-même, que le premier mouvement de Voltaire était bon. Mais, quoi qu'en ait pensé Rousseau, son second mouvement, pour être réfléchi, n'en était pas plus mauvais.

CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

Séance du 11 mai 1878

LE CENTENAIRE DE VOLTAIRE.

M. le président du Conseil lit la lettre suivante que lui adresse le Comité central du Centenaire :

« Citoyens conseillers municipaux de Paris,

» Le 30 mai courant, nous fêterons le premier centenaire de Voltaire, précurseur de la Révolution et apôtre de la libre pensée.

» Si Voltaire appartient à la France, à l'humanité tout entière, il appartient surtout à Paris.

» Nous prions donc les représentants de la ville de Paris de vouloir bien désigner la place sur laquelle sera érigée la statue de Voltaire, et de décider qu'ils se mettront à la tête du cortège d'inauguration.

» Veuillez recevoir, citoyens conseillers municipaux, nos salutations fraternelles.

» *Pour le Comité central,*

» Signé : GILLET-VITAL. »

Le Conseil vote à l'unanimité la proposition suivante de M. Engelhard, proposition recouverte de 39 signatures :

« La statue de Voltaire sera érigée place du Château-

d'Eau, sur l'emplacement de la fontaine, qui sera supprimée.

» Deux fontaines seront établies sur le terre-plein de cette place où se trouve le marché aux Fleurs.

» Le Conseil municipal assistera en corps à l'inauguration de la statue de Voltaire.

» Les citoyens sont invités à pavoiser et à illuminer, le 30 mai, la façade de leurs maisons. »

Le Conseil se réserve de voter sur les propositions de l'administration les fonds nécessaires pour la transformation de la fontaine du Château-d'Eau et l'établissement de deux fontaines nouvelles.

FIN
2







